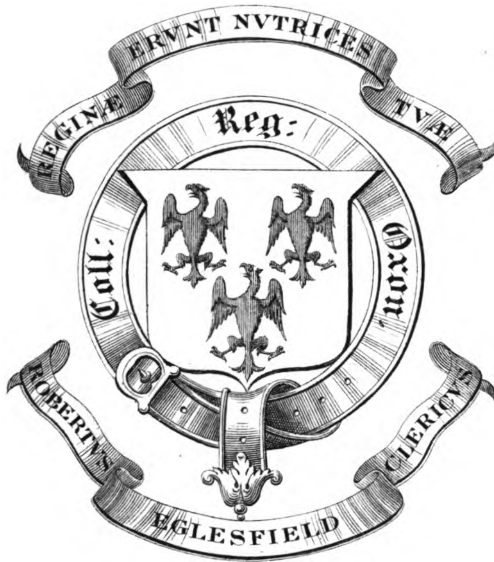
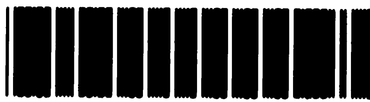

ERVNT NVTRICES
REGINÆ
TVÆ
Reg:
Coll:
Oxon.
ROBERTVS
EGLESFIELD
CLERICVS



L'ASIE OCCIDENTALE

DANS LES INSCRIPTIONS ASSYRIENNES

L'ASIE OCCIDENTALE

DANS LES INSCRIPTIONS ASSYRIENNES

PAR

A. DELATTRE, S. J.

Extrait de la *Revue des Questions scientifiques,* 1884-85

BRUXELLES
ALFRED VROMANT, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
3, RUE DE LA CHAPELLE, 3
1885


COLL · REG · OXON ·
· BIBL ·

Extrait de la *Revue des questions scientifiques.*

L'ASIE OCCIDENTALE

DANS LES INSCRIPTIONS ASSYRIENNES

Un premier travail donné dans cette Revue a déterminé l'objet de la géographie assyrienne et l'a esquissée à grands traits. Dans une nouvelle étude, nous voulons descendre au détail, et tracer, autant que possible, dans toutes ses parties, la carte de l'Asie occidentale à l'époque de la prépondérance de Ninive, tâche assez difficile malgré le secours des travaux déjà publiés sur la matière.

Nous mettons surtout à profit les ouvrages de MM. Fried. Delitzsch (1) et Eb. Schrader (2), qui complètent en beaucoup de points les recherches antérieures et ouvrent des horizons nouveaux. Mais nous discutons leurs résultats avec liberté et, dans plusieurs questions, nous sommes amené à nous prononcer le premier.

L'hommage sincère rendu au mérite exceptionnel de MM. Fried. Delitzsch et Eb. Schrader, se concilie parfaitement dans notre esprit avec l'admiration que nous avons

(1) *Wo lag das Paradies*, 1881.—Voir notre compte rendu de cet ouvrage dans la *Revue des questions scientifiques*, t. XII, pp. 583-598.

(2) *Keilinschriften und Geschichtsforschung*. Ein Beitrag zur monumentalen Geographie, Geschichte und Chronologie der Assyrer, 1878.

Die Keilinschriften und das Alte Testament, 2e édition, 1883.

toujours éprouvée pour les ouvriers de la première heure, ces heureux pionniers qui ont ouvert les voies et planté des jalons immuables dans tous les domaines de l'assyriologie. Nous apprécions ici à un point de vue actuel et pratique des ouvrages qui dérivent en dernière analyse des découvertes de MM. Oppert et Rawlinson. Ces deux savants ont moissonné à pleines mains dans le champ de l'assyriologie; leurs disciples ont glané après eux et, en mettant épi sur épi, ont encore formé d'assez belles gerbes.

Nous suivons, dans l'exposé de la géographie assyrienne, la marche indiquée par la nature particulière de nos sources. Nous reproduisons dans l'ordre le plus convenable les itinéraires des armées assyriennes, tels qu'ils sont décrits par les inscriptions, et nous y rattachons les autres données. Nous suivons ainsi les expéditions des rois, écourtant au besoin leurs récits et les divisant, marquant chaque pays, chaque localité à sa place, et notant avec soin les particularités.

Par le nombre des soldats ennemis, par celui des captifs, par les objets et les produits de toute sorte enlevés aux vaincus, on appréciera jusqu'à un certain point l'importance particulière des peuples, ainsi que l'état de l'agriculture, de l'industrie et du commerce des contrées asiatiques.

Dans ce jugement, on tiendra compte de l'exagération de langage qui caractérise les récits officiels; entre les rois d'Assyrie, c'est à qui se vantera d'avoir détruit et pillé le plus. On aura aussi égard à la date des inscriptions, qui varie pour la plupart entre le douzième et le septième siècle avant notre ère.

Le premier roi d'Assyrie dont on possède des textes considérables est Teglatphalasar Ier, qui régna à la fin du douzième siècle. Après lui, les monuments sont muets durant plus de deux siècles. Mais on a les annales détaillées d'une grande partie du règne d'Assurnatsirpal (882-857). Les renseignements sont encore plus riches sur le règne de Salmanasar II (857-822); ils le sont beaucoup

moins sur Samsiraman (822-810) et Ramannirar III (810-781). On est ensuite réduit à quelques données vagues sur les rois qui se sont succédé jusqu'à Teglatphalasar II (745-727), pour lequel nous avons plusieurs fragments échappés au ravage des siècles. Les documents contemporains abondent pour les règnes de Sargon (722-704), de Sennachérib (704-680), d'Asarhaddon (680-657), et d'Assurbanipal, successeur d'Asarhaddon.

Ces indications permettent de dater avec l'approximation suffisante les sources citées dans notre travail. On remarque du reste, en parcourant les inscriptions, que les peuples ont en général conservé leur position relative durant la période assyrienne. Mais les races durent s'altérer par suite de la colonisation forcée, que les rois de Ninive pratiquèrent sur une grande échelle.

Notre procédé est sujet à plusieurs inconvénients. Il oblige à citer les inscriptions telles qu'elles sont et seulement autant qu'elles ont été comprises. Or rien n'est maigre et décharné comme une inscription assyrienne ; ceux qui l'ignoreraient encore le verront bien par les extraits cités, s'ils ont le courage de nous lire. De plus, ces documents ont été compris et même, en plusieurs endroits, lus très imparfaitement. Force nous sera donc d'user fréquemment de signes interrogatifs, de transcrire sans traduction des mots dont le sens est inconnu, de marquer par des points les lacunes des textes et celles de l'interprétation (1). Cette

(1) Sur les versions des inscriptions assyriennes, voir notre brochure intitulée : *Les inscriptions historiques de Ninive et de Babylone*, renfermant un examen raisonné des versions françaises et anglaises, qui a été appréciée en termes favorables par des spécialistes et des juges sérieux (MM. Darmsteter, Fried. Delitzsch, Guyard, Hommel, Oppert, Strassmaier, Vigouroux) dans les revues scientifiques d'Allemagne, d'Angleterre et de France.

Notre travail a été publié en 1878. Si l'on veut juger de ce que peuvent actuellement les procédés de l'assyriologie mis en œuvre avec une entière compétence, on parcourra le livre intitulé : *Die Inschriften Tiglathpilesers I, in transkribirtem assyrischem Grundtext, mit Uebersetzung und Kommentar* von Dr Wilhelm Lotz (mit Beigaben von Professor Dr Friedrich Delitzsch), excellent travail que nous avons mis à contribution plus d'une fois.

marche consciencieuse, mais un peu hésitante, étonnera peut-être quelques lecteurs, habitués à apprécier les résultats de l'assyriologie par le charme de certains livres qui intéressent au détriment de la vérité.

Quelques observations préalables justifieront notre manière de traduire, faciliteront l'intelligence des textes cités, ainsi que du commentaire géographique qui les accompagne.

L'écriture assyrienne figure le langage, et aussi, par certains signes, la pensée indépendamment du langage. En vertu du second procédé, les noms propres d'hommes et de femmes, de pays et de localités, les noms qui expriment la nationalité, ceux de différentes espèces d'animaux, les noms d'arbres, de métaux, de pierres, etc. sont accompagnés de signes particuliers que le langage n'exprimait point, bien qu'ils fussent susceptibles d'être prononcés, mais qui, parlant à l'esprit par les yeux, contribuent à la clarté, et permettent souvent aux assyriologues de comprendre le sens général de phrases dont les derniers détails leur échappent. Une version qui néglige complètement ces *déterminatifs aphones*, comme on les a appelés, sera donc parfois incomplète ou obscure. Pour obvier à cet inconvénient, nous les traduisons quand cela nous semble nécessaire.

Dans la traduction des textes assyriens, il faut prendre garde à certaines expressions d'un usage fréquent, qui induiraient facilement en erreur, soit à cause de leur élasticité, soit à cause de la signification différente des mêmes manières de parler dans nos langues.

Ainsi les mots *alu* et *iru*, exprimés par le même signe, désignent non seulement des localités de toute grandeur, villes, villages, hameaux, mais encore de vastes pays, ceux-ci se résumant dans leur chef-lieu. A côté des expressions *pays d'Udumu*, *pays de Yaüdu*, *pays de Mahabu*, on est surpris de rencontrer *ville d'Udumu*, *ville de Yaüdu*, *ville de Mahabu*, disant exactement la même chose, savoir,

l'Idumée, la Judée, le pays de Moab.— Nous rendons toujours *alu* et *iru* par le mot *ville*, dont on saura bien déterminer la portée dans chaque cas par le contexte.

Le mot *apal* ou *abal* (par abréviation *pal* dans les noms propres comme *Assurbanipal*), signifiant proprement *fils*, se dit des habitants d'une ville, d'un pays. *Les fils de Babylone* et, par synecdoche, *le fils de Babylone* sont des expressions ordinaires pour dire *les habitants de Babylone*. Nous employons le même tour dans le langage relevé ou poétique. En un sens analogue, *le fils d'Adini*, *le fils de Yakin*, *le fils de Khumri* (Omri, roi d'Israël) signifient respectivement un habitant des principautés dont Adini, Yakin, Khumri ont été les fondateurs ou les chefs distingués. Les principautés elles-mêmes sont le *Bit-Adini*, le *Bit-Yakin*, le *Bit-Khumri*, c'est-à-dire, *la maison d'Adini*, *la maison d'Yakin*, *la maison de Khumri*, en parfaite analogie avec les expressions bibliques, *maison d'Israël*, *maison d'Ammon*. Ici encore, nous avons affaire à un mot de sens variable, *bit* est la *maison*, le domaine, la *principauté* de quelqu'un, suivant les cas.

D'après ce qui précède, un même peuple est susceptible de plusieurs noms. Les sujets d'un petit royaume chaldéen au bord du golfe persique sont *le fils de Yakin* ou *le fils de Mardukpaliddin* (le Mérodachbaladan biblique) des noms de leurs rois les plus connus (1). En revanche,

(1) Le premier nom, *fils de Yakin*, se rencontre dans une foule de passages. Le second, *fils de Mardukpaliddin*, est substitué au premier dans l'énumération des alliés du roi d'Élam par Sennachérib (*Cylindre de Taylor*, v, 31 et suiv.) : « Le pays de Parsuas, le pays d'Anzan, le pays d'Illipi, les gens (littéralement, *l'homme*, au singulier) d'Yazan, les gens de Lakibri, les gens de Kharzunu, la ville de Dummuqu, la ville de Sulai, la ville de Samuna, *le fils de Mardukpaliddin*, le pays de Bit-Adini, etc. »

Mardukpaliddin, dont les sujets sont ainsi désignés, était contemporain de Sennachérib, et cette circonstance démontre le sens large du mot *fils* en assyrien. Il en est de même dans l'hébreu biblique. Le mot *fils*, ainsi interprété, explique plusieurs endroits difficiles des généalogies de l'Ancien Testament.

un seul nom est capable de désigner plusieurs pays ou plusieurs peuples, s'il a été porté par plusieurs personnes. *Bit-Adini* est un nom commun à deux principautés fondées par deux Adini, l'une sur le cours moyen, l'autre sur le cours inférieur de l'Euphrate.

La transcription des mots assyriens en caractères latins présente des difficultés insurmontables, quand on s'interdit l'usage des lettres pointées ou accentuées, auxquelles les assyriologues ont recours dans les publications spéciales, ainsi que les combinaisons *sh* ou *sch* dont la multiplication produit un effet désagréable. Nous transcrivons *s* la sifflante que les Hébreux expriment par *samek* et la schuintante qu'ils expriment par *schin ;* mais nous disons si l'écriture assyrienne exprime la consonne *s* ou la consonne *sch* lorsque la distinction est nécessaire.

Les noms assyriens ont différentes désinences. On trouvera, par exemple, le même nom de pays écrit *Sukh*, *Sukhu*, *Sukhi*, *Sukha ;* les noms étrangers à l'assyrien sont aussi déclinés de cette manière, quelle que soit leur forme originale. Il faut tenir compte de cet élément variable, qui est souvent une superfétation, dans les rapprochements et les identifications de noms propres.

I

LA SYRIE, LA CILICIE ET LA CAPPADOCE.

Parmi les contrées qui firent partie de l'empire assyrien, celles qui se rapprochent le plus de la Méditerranée se divisent naturellement en quatre groupes : la Syrie avec la Cilicie et la Cappadoce, la Phénicie et la Palestine, l'Arabie septentrionale, et enfin l'Égypte.

Le présent chapitre a pour objet le premier groupe, dans lequel on distingue deux zones. La première comprend les deux rives de l'Euphrate, dans son cours moyen, entre

l'embouchure du Chabor et Samsat (ancienne Samosate). La seconde s'étend à l'ouest de la première, entre Damas et Kaisarié (Césarée de Cappadoce) ; elle offre comme traits principaux l'Anti-Liban, l'Amanus, le Taurus et l'Anti-Taurus. La première zone procède, dans notre exposé, du sud au nord ; la seconde se déroule d'abord entre Aïntab et Damas, ensuite entre Aïntab et les sources des fleuves ciliciens, le Pyramus et le Sarus, originaires du Taurus et de l'Anti-Taurus.

Cette marche correspond en général aux progrès de la conquête assyrienne sous Assurnatsirpal et sous Salmanasar II. Avec Assurnatsirpal, qui a beaucoup guerroyé sur les deux rives de l'Euphrate, on remonte le fleuve entre les deux limites indiquées, avec lui encore on pénètre dans la deuxième zone ; mais c'est surtout avec Salmanasar II qu'on parcourt la Syrie sud-occidentale, l'Amanus, les vallées du Pyramus et du Sarus. Les récits de ces deux princes ont souvent besoin d'être complétés par les inscriptions des autres rois, mais ce sont ceux qui offrent le plus de suite au point de vue géographique, et ils servent de fil conducteur dans les régions que nous allons parcourir.

§ I. *Les deux rives de l'Euphrate dans son cours moyen.*

Nous prenons les marches d'Assurnatsirpal au moment où quittant le Kummukh, dans la Mésopotamie septentrionale, il gagne l'Euphrate par la vallée du Chabor.

« Pendant que j'étais au pays de Kummukh, on m'apporta un avis : la ville de Suru de Bit-Khalupî s'était révoltée; ils avaient tué leur gouverneur, homme de Khamat (Hamah) ; ils avaient pris pour roi Akhiyababa, fils de Lamana, appelé de Bit-Adini. Avec le secours d'Assur et de Raman, mes grands dieux, qui agrandissent ma royauté, je réunis mes chars et mes soldats ; je gagnai les rives du Khabur. En chemin, je reçus les nombreux présents de

Salmankhamanilani de la ville de Sadikanna, d'Iluraman de la ville de Suna, des objets en argent, en or, en étain (1), des *daqari* (?) de bronze, des vêtements de *birmi* (aux couleurs variées), des vêtements de *kitu*. J'approchai de Suru de Bit-Khalupî. »

Cette ville, qu'Assurnatsirpal nomme *Suru de Bit-Khalupî*, pour la distinguer d'une autre *Suru* située au pays de Sukhur, que l'on rencontrera plus loin, tombe au pouvoir des Assyriens. Elle leur livre un butin remarquable. Outre les objets qui figurent au tribut des princes de Sadikanna et de Suna, et plusieurs autres dont la nature et les noms même nous échappent, Assurnatsirpal enlève aux palais et aux temples de Suru des engins de guerre, des chars, des chevaux, des équipements (?) pour hommes et chevaux, des pierres de prix, des pierres de *samullu*, des meubles, dont plusieurs en bois d'*irinu*, c'est-à-dire de *cèdre*, suivant l'opinion la plus répandue parmi les assyriologues, des laines de deux espèces distinguées par la couleur, les serviteurs attachés au palais du prince, son harem ; des bœufs, des moutons, des captifs, *sans nombre comme les étoiles du ciel* (2).

Suru de Bit-Kalupî semble donc avoir eu de l'importance pour le temps. Elle n'était pourtant pas une ville de premier ordre. Car, bien qu'on la pille sans merci, Assurnatsirpal laisse dans le vague la quantité et le nombre des objets enlevés, tandis qu'il a l'habitude de compter et de peser, quand il s'agit de dépouilles exceptionnelles. Disons en passant que, pour juger de la richesse d'un pays par le tribut qu'il livre, il faut tenir compte de son

(1) D'autres traduisent simplement *de l'argent, de l'or, de l'étain*. Mais la version littérale serait : *des argents, des ors, des étains*, et plus loin nous rencontrerons la mention de meubles *d'ivoires et d'ors* pour dire des meubles *avec ornements d'ivoire et d'or*. Pour exprimer le partitif, l'assyrien dit comme nous *de l'argent, de l'or*.

(2) Assurnatsirpal, I, 74-88. — A moins d'une indication spéciale, nous citons toujours la longue inscription d'Assurnatsirpal publiée dans le grand recueil du British Museum. t. I, planches 17—26.

degré de soumission à l'empire assyrien. On payait naturellement le moins possible.

Parmi les objets fournis, remarquons ceux dont la matière est l'*anaku*. Ce mot est traduit *plomb* par les assyriologues allemands, qui le rapprochent de *anak*, le nom hébreu de ce métal. Mais les instruments en *anaku* parfois mentionnés dans les inscriptions semblent imposer le sens d'*étain* à *anaku*, qui n'est ni le fer, ni le cuivre, ni le bronze, métaux exprimés par les noms bien connus de *parzillu*, *iru*, *tsiparru* (1).

L'idéogramme que nous avons lu *daqaru*, et qui exprime un instrument en bronze ou en fer, se rencontre à chaque pas. Il est ainsi rendu (*daqaru*) dans la traduction phonétique d'un groupe de signes qui exprime un objet dont une partie est en bois (2); de plus la racine *dqr* donne à l'hébreu le verbe *dâqar* qui signifie *transpercer*. Le *daqaru* est peut-être une pique ou quelque autre instrument pointu.

Le *birmi*, étoffe de couleur variée, est identifié avec le *berôm* de la Bible. Les vêtements de *kitu*, ou le *kitu* simplement, figurent toujours dans les énumérations à la suite des vêtements de *birmi*. *Kitu*, qu'on rencontre précédé du déterminatif *its*, arbre, est peut-être le nom du coton. Le *birmi* serait-il une toile peinte? Teglatphalasar II reçut des peuples syro-phéniciens *des vêtements de birmi étoffe de kitu, vêtements de leur pays* (3). Ce tour, souvent employé, insinue que le *birmi* était une sorte de *kitu*, du *kitu* aux couleurs variées.

Il est peu probable que ces noms désignent des étoffes de pourpre. La pourpre se nommait en assyrien *takiltu*,

(1) Lenormant (*Études accadiennes*, t. II, p. 97; *Les noms de l'airain et du cuivre dans les deux langues des inscriptions cunéiformes*, dans les *Transactions of the Soc of Biblical Arch.*, t. VI, p. 346) appuie aussi le sens d'étain sur l'hymne assyrien qui représente le dieu Feu *mélangeant le cuivre et l'anaku*, sans doute pour former le bronze. Mais le mot *muballil*, qui exprime l'opération du dieu Feu, signifierait aussi bien *fondant* (sens adopté par M. Haupt) que *mélangeant*.

(2) *Cuneiform inscriptions of Western Asia*, t. II, pl. 46, l. 17.

(3) *Tablette de Teglatphalasar II*, l. 62.

pourpre violette, et *argamannu*, pourpre rouge, à peu près comme en hébreu. Néanmoins le *birmi* et le *kitu* étaient des étoffes assez précieuses ; ils furent recherchés des rois d'Assyrie à toutes les époques. Ils ne se fabriquaient point en Assyrie. C'étaient des produits de l'industrie syro-phénicienne, comme le *berôm* d'Ézéchiel (1), dont on a rapproché avec beaucoup de vraisemblance le *birmi* des inscriptions de Ninive.

Les vêtements tout faits étaient un tribut ordinaire des peuples syro-phéniciens, chez lesquels, si on en juge par ce qui se passait chez les Juifs, la confection d'habillements destinés au commerce était une occupation des femmes dans les meilleures maisons. D'après les Proverbes, la femme forte, et c'est une femme de qualité, après avoir pourvu de vêtements sa famille et ses serviteurs. en a encore à vendre aux trafiquants chananéens (2).

Assurnatsirpal partant du pays de Kummukh, dans le nord-ouest de la Mésopotamie, est donc arrivé en Bit-Khalupî par les rives du Chabor. Il y arrive également par ce chemin, dans une seconde expédition, en partant de Kalakh sur le Tigre. Le Kharmis, rivière qu'il rencontre alors en premier lieu, est un affluent du Chabor ; c'est le Hirmas, qui passe à Nisibe. Voici ce second récit, qui est d'une précision remarquable au point de vue géographique.

« Au mois de Sivan (mai), le vingt-deuxième jour, je partis de la ville de Kalakh, je traversai le Diglat (Tigre). Au delà du Diglat (sur la rive droite), je reçus des tributs : je fis halte dans la ville de Tabiti. Au mois de Duzu (juin), le sixième jour, je partis de Tabiti, je gagnai les rives du Kharmis, je fis halte dans la ville de Magarisi. Je partis de la ville de Magarisi, je gagnai les rives du Khabur, je fis halte dans la ville de Sadikanni. Je reçus le tribut de la ville

(1) XXVII, 24.
(2) *Proverbes*, XXXI. 21-24.

de Sadikanni, de l'argent, de l'or, des objets en étain, des objets en bronze, des bœufs et des moutons. Je partis de Sadikanni, je fis halte dans la ville de Katni, je reçus le tribut de la Suna; je partis de la ville de Katni, je fis halte dans la ville de Dur-Kumlimi. Je partis de Dur-Kumlimi, je fis halte dans la ville de Bit-Khalupî; je reçus le tribut du pays de Bit-Khalupî, de l'argent, de l'or, des objets en étain, des *daqari* de bronze, des vêtements de couleurs variées, des vêtements de *kitu*, des bœufs, des moutons. Je partis du pays de Bit-Khalupî; je fis halte dans la ville de Sirki: je reçus le tribut des gens de Sirki, de l'argent, de l'or, des objets en étain, des *daqari*, des bœufs, des moutons. Je partis de Sirki; je fis halte dans la ville de Tsupri; je reçus le tribut des gens de Tsupri, des objets en argent, en or, en étain, des *daqari*, des bœufs, des moutons. Je partis de la ville de Tsupri; je fis halte dans la ville de Nakarabani; je reçus le tribut de la ville de Nakarabani, des objets en or, en argent, en étain, des *daqari*, des bœufs, des moutons. Je partis de la ville de Nakarabani, je fis halte en face de la ville de Khindani. La ville de Khindani est située au delà du Purat (Euphrate). Je reçus le tribut de la ville de Khindani, de l'argent, des objets en or et en étain, des *daqari*, des bœufs, des moutons. Je quittai la ville de Khindani, je fis halte dans les monts qui sont sur le Purat. Je quittai les monts. Je fis halte dans Bit-Sabaya, en face de la ville de Kharidi. La ville de Kharidi est située au delà du Purat. Je quittai Bit-Sabaya, je fis halte en face de la ville d'Anat (1). La ville d'Anat est située au milieu du Purat. Je quittai Anat. J'assiégeai Suru, forteresse de Sadudu, chef du pays de Sukhu. »

Assurnatsirpal avait quitté le Bit-Khalupî, comme il le dit expressément, et quand il arrive à Suru, il est déjà assez loin de ce district. Ce Suru, désigné par des traits tout particuliers, a donc été confondu mal à propos avec le

(1) Littéralement *en tête* de la ville d'Anat. L'expression *ina ris*, ainsi traduite, s'applique aux noms de villes situées en face de la mer.

Suru de Bit-Khalupî. Nous admettrions volontiers quelque rapport entre le nom de *Suru*, porté par deux villes importantes dans ces parages, et les noms Σύρος, et Συρία. Car on va voir que nous sommes dans la Syrie des Grecs, qui s'étendait jusqu'au Chabor, ou jusqu'à l'Araxès, comme Xénophon nommait cette rivière (1).

Sadudu se défend vigoureusement, et ne cède qu'après plusieurs combats, où trois mille de ses soldats périssent. Suru de Sukhu livre un riche butin en tout point analogue à celui de Suru de Bit-Khalupî, et tel que cette dernière ville, saccagée, comme on l'a vu, peu d'années auparavant, était incapable d'en fournir alors. Le vin ne figure point au butin, bien qu'Assurnatsirpal se montre d'ordinaire très soucieux de cet article, et que le pays de Sukhu en produisît d'excellent, à en croire Nabuchodonosor, qui offrait du vin de Sukhu à ses dieux (2).

Parmi les défenseurs de Suru, il se trouvait un prince et des soldats de Kardunias (pays babylonien). Aussi Assurnatsirpal ajoute-t-il que le bruit de sa victoire répandit la frayeur en Kardunias, en Kaldu (Chaldée) et dans les montagnes des bords de l'Euphrate, c'est-à-dire chez les riverains du fleuve, au sud et au nord du Sukhu où il se trouvait (3).

La situation du Bit-Khalupî, de Khindanu, du Sukhu et du Laqî, achève de se dégager dans le récit d'une troisième expédition d'Assurnatsirpal en ces contrées :

« Comme j'étais dans la ville de Kalakh, on m'apporta un avis : les gens du pays de Laqî, de la ville de Kindanu et du pays de Sukhu, tout entiers, s'étaient révoltés, ils avaient passé le Purat (Euphrate). Au mois de Sivan (mai), le vingt-huitième jour, je partis de la ville de Kalakh. Je

(1) *Anabase*, IV, 19.

(2) *Inscription du Baril de Phillips*, col. 1, l. 26. — Nabuchodonosor écrit *Sukhâ* avec un *samek*, et Assurnatsirpal avec un *schin*. Mais cet échange des sifflantes est très fréquent dans l'écriture et n'empêche pas qu'il s'agisse du même pays.

(3) III, 1-24.

traversai le Diglat (Tigre) et gagnai le désert. Je me construisis des bateaux à Suru, et je remontai le Purat. J'allai jusqu'aux *khinqî* du Purat. Je pris les villes de Khinti-ilu et d'Azi-ilu du pays de Laqî ; je tuai leurs soldats, j'enlevai leurs dépouilles ; je renversai, je détruisis, je brûlai les villes. Je.. ...... Depuis les bouches du Khabur, jusqu'à la ville de Tsibati du pays de Sukhu, je renversai, je détruisis, je brûlai les villes de Laqî et de Sukhu en deçà (sur la rive gauche) du Purat. »

Suivant M. Fried. Delitzsch, les *khinqî* de l'Euphrate sont les étroits défilés par lesquels le fleuve descend dans la plaine de Mésopotamie. Le mot *khinqî*, de la même racine que l'hébreu *khânaq*, étrangler, comporte ce sens, et l'emploi des barques, qui suppose des obstacles sur les rives, le confirme assez.

Assurnatsirpal décrit le pillage de la rive mésopotamienne, et continue son récit :

« Je passai le Purat à la ville de Kharidi. Les gens de Sukhu, les gens de Khindanu se fièrent à la puissance de leurs chars, de leurs troupes et de leurs forces. Ils rassemblèrent six mille (*sic*) de leurs soldats ; ils vinrent à ma rencontre pour me livrer bataille. Je me battis avec eux, j'opérai leur déroute. Je *dispersai* (?) leurs chars, je fis périr par les armes six mille cinq cents (*sic*) de leurs combattants. Le désert de Purat dévora les autres par la sécheresse. Depuis la ville de Kharidi du pays de Sukhu, jusqu'à la ville de Kipina je pris les villes des gens de Khindanu et de Laqî, sur la rive ultérieure. Je tuai leurs guerriers, j'enlevai leurs dépouilles. Je renversai, je détruisis, je brûlai les villes. Aziilu du pays de Laqî se fia à ses forces. Il prit *position* (?) dans la ville de Kipina. Je me battis avec lui, je le délogeai de Kipina, je lui tuai mille guerriers, je *dispersai* (?) ses chars, je m'emparai de ses dépouilles, je pris ses dieux. Pour sauver sa vie, il gagna une montagne d'accès difficile dans le pays de Bisuru, plus haut, sur le Purat. Je le poursuivis pendant

deux jours, je le poussai jusqu'à Dummiti et Azmu, villes du fils d'Adini (c'est-à-dire des fils d'Adini, des habitants du pays d'Adini). Je pris les villes de Dummiti et d'Azmu; je les renversai, je les détruisis, je les brûlai. J'entrai dans les *khinqî* du Purat. Je.... (1). »

Dans les *khinqî*, Assurnatsirpal s'empare d'une tribu de Laqî; il assiège dans sa capitale un prince qui possède un palais, et qui se rachète en payant un tribut de quelque valeur.

Les fils d'Adini, chez lesquels Aziel de Laqî possède des villes, habitaient, comme on le verra ci-après, les deux rives de l'Euphrate, et avaient des territoires à l'ouest jusqu'au Sadschur (la rivière d'Aïntab). Assurnatsirpal a donc opéré en remontant le fleuve. Il a rencontré successivement, sur la rive droite, la ville de Kharidi, qui appartient au Sukhu des villes de Khindanu et de Laqî, tandis que sur la rive gauche, il avait pillé à partir des bouches du Khabur les villes du Lakî et du Sukhu. Tout s'explique, si on se réprésente les pays dont il s'agit marqués sur la carte dans l'ordre suivant : sur la rive gauche, à partir du Chabor, le pays de Sukhu, joignant l'Euphrate, puis s'en écartant pour faire place au Laqî ; sur la rive droite dans le même sens, Sukhu, Khindanu, Laqî. Le Bit-Khalupî ne semble pas avoir confiné à l'Euphrate, du moins à l'ouest du Chabor.

Dans les *khinqî* de l'Euphrate, sur la rive droite comme sur la rive gauche, Assurnatsirpal trouve des villes à piller et des chefs à soumettre. L'expression a donc un sens étendu : les *khinqî* sont la région des défilés (2).

Il reste à déterminer, dans le groupe que nous considérons, les limites du Sukhu et du Laqî à l'ouest.

Le Sukhu, du temps de Teglatphalasar Ier, s'étendait, à l'ouest, au moins jusqu'au Balikh, la rivière dont un des affluents passe à Édesse :

(1) III, 26-45.
(2) III, 46, 47.

« Je réunis mes chars et mes guerriers, je gagnai le désert, je me rendis dans les *Akhlami* (tribus?) du pays des Armaya, ennemis d'Assur, mon seigneur. Depuis la région en face du pays de Sukhu, jusqu'à la ville de Khargamis au pays de Khatti, en un jour, je les dévastai, je tuai leurs soldats, j'enlevai un butin, des richesses et des possessions sans nombre. Le reste de leurs troupes, qui avait fui devant la puissance d'Assur mon maître, passa le Purat sur des barques de peau *bourrée* (?); je pris six de leurs villes au pied du mont Bisru (1). »

Les Armaya perdent six villes à l'ouest de l'Euphrate. Ils occupaient par conséquent les deux rives. Mais leur territoire avait si peu d'étendue de l'ouest à l'est, qu'en rayonnant d'un certain point, l'armée de Teglatphalasar Ier le saccagea d'un bout à l'autre en un jour. Puisque le domaine des Armaya était compris, dans ce sens, entre le pays de Sukhu et celui de Kargamis, une faible distance séparait ces deux États. Or, on va voir Kargamis se placer aux environs de Biredschik. Le Sukhu atteignait donc, ou peut-être même dépassait le Balikh à l'ouest.

Bien que subjugué et ravagé par Assurnatsirpal, le Sukhu se releva bientôt de ses ruines. Un indice de l'importance relative qu'il recouvra, c'est qu'une quarantaine d'années plus tard, sur l'obélisque de Salmanasar II, le Sukhu forme avec les pays de Kirzanu, de Bit-Khumri (royaume d'Omri, d'Israël), de Mutsri et de Patinu, le groupe qui offre les tributs les plus remarquables. Le roi de Sukhu, qui porte le nom babylonien de Mardukpaliddin (Marduk-a-donné-un-fils), fait présent à Salmanasar II d'une certaine quantité d'or et d'argent, de seaux d'or, de barres d'or, de dents d'éléphant, de vêtements de *birmikitu* (vêtements aux couleurs variées) (2). Les tributs de ce groupe sont les seuls que la sculpture assyrienne ait représentés par des bas-reliefs sur l'obélisque ; Salmanasar II

(1) *Prisme de Teglatphalasar Ier*, V 44-59.
(2) Layard, *Inscriptions*, pl. 98.

sans doute en était spécialement flatté. Il est d'ailleurs certain que le Patinu et le Bit-Khumri ou le royaume d'Israël avaient de l'importance, et que le Mutsri n'en avait pas moins, si ce mot, ici comme presque toujours, signifie l'Égypte.

Si le mont Bisuru ou Bisru, où se retirèrent les gens d'Armaya et de Laqî poursuivis par les armées assyriennes, a laissé des vestiges de son nom dans le Tel-Baser actuel, ainsi que le pensent MM. Fried. Delitzsch et Sayce, la limite du pays des Armaya et du Laqî se précise à l'ouest. Ils comprenaient au moins le cours inférieur du Sadschur. Notre raisonnement toutefois suppose que le territoire des Armaya avait gardé les mêmes limites dans l'intervalle des règnes de Teglatphalasar I[er] et d'Assurnatsirpal, ce que l'on serait en droit de contester, bien que le pays des Armaya soit encore mentionné par Assurnatsirpal (1). Dans tous les cas, le texte suivant d'Assurnatsirpal prouve que le pays de Laqî pénétrait assez avant dans la Syrie à l'ouest.

« Assurnatsirpal, roi qui soumit à sa domination depuis les rives du Diglat (Tigre) jusqu'au pays de Labnana (ou *Labnan*, le Liban, en hébreu *Lebanôn*), et la Grande-Mer, le pays de Laqî en entier, le pays de Sukhi jusqu'à la ville de Rapiki. Sa main a conquis depuis les rives du Supnat (affluent gauche du Tigre), jusqu'à la *plaine* (?) de *bitani;* depuis la *plaine* (?) de Kirruri jusqu'au pays de Kirzani, depuis les rives du Zab inférieur jusqu'à la ville de Tul-Bari...(2) »

Dans ce panorama, on pose d'abord deux extrêmes, les rives du Tigre à l'est, le Liban et la Méditerranée à l'ouest; ensuite on partage l'empire en différentes zones

(1) *Cun. Inscr. of W. A.*, t. III, pl. 6, lignes 47, 48.

(2) II. 127-130 ; III, 121-123. — Dans notre *Esquisse de géographie assyrienne*, publiée ici, t. XIV, p. 119-169, nous avons parlé, page 134, d'une *mer de Laqî*. C'est une erreur provenant d'une interprétation fautive de ce passage, que nous traduisions : *J'ai régné depuis les bords du Diglat jusqu'à la Grande-Mer du pays de Laqî.*

se succédant de l'ouest à l'est de manière à revenir aux rives du Tigre. Car le Zab est un affluent de la rive gauche de ce fleuve. Le Laqî, d'après cela, doit être assez rapproché du Liban, auquel on donne ici un sens très large. Avec la meilleure volonté du monde, il est impossible de prolonger le Laqî jusqu'au Liban proprement dit dans le sens assyrien.

Le plan d'Assurnatsirpal se révélera de plus en plus dans la suite de ses marches. Il cherche à établir sa domination sur l'Euphrate, en le remontant à partir du Chabor, sans se soucier des pays situés plus bas entre le Chabor et la Babylonie. Ces contrées désertes offraient trop peu à sa cupidité ; elles étaient voisines du pays de Kardunias, dont le roi voyait de mauvais œil les progrès des Assyriens. Mais entre le Chabor et le Balikh il y avait matière à pillage. La rive gauche de l'Euphrate à cet endroit était peut-être assez fertile, du moins çà et là. En effet, à la fin du quatrième siècle avant J.-C., Xénophon y remarqua *beaucoup de villages remplis de blé.* Au delà le pays était désert et de plus en plus nu à mesure qu'on approchait de la Babylonie. Xénophon le décrit ainsi :

A partir de l'Araxe « par l'Arabie, ayant l'Euphrate à droite, Cyrus fait cinq étapes, trente-cinq parasanges (environ quarante-trois lieues), en pays désert. En cet endroit, le sol était une plaine tout unie comme une mer ; il était tout couvert d'absinthe. Tout ce qui s'y voyait encore en fait de plantes et d'arbustes répandait une bonne odeur comme celle de parfums. Il n'y avait aucun arbre. Mais il s'y trouvait des animaux sauvages de toute sorte, des onagres en très grand nombre, beaucoup d'autruches de grande espèce. Il s'y rencontrait aussi des outardes et des chevreuils (1). » Après ces cinq étapes, les Dix Mille en firent treize, quatre-vingt-dix parasanges, dans une région absolument aride où beaucoup de bêtes de somme périrent faute de fourrage.

(1) *Anabase*, I, v, 1-5.

On constate au contraire une progression ascendante dans la richesse des tribus en remontant l'Euphrate avec les rois d'Assyrie, depuis le Chabor jusqu'aux environs de Biredschik.

Assurnatsirpal fait encore un pas en ce sens dans une quatrième expédition, dont l'histoire se lit à la suite du dernier récit reproduit.

« Je quittai la ville de Kalakh, je traversai le Diglat (Tigre), j'allai au pays de Bit-Adini. J'approchai de Katrabi, forteresse de ce pays, ville *extrêmement forte* (?), suspendue au ciel comme un nuage. »

Katrabi était donc située sur une haute montagne. Les Assyriens s'en emparent après une siège dans lequel ils font jouer leurs plus puissantes machines ; ils tuent beaucoup de monde, et déportent 2400 soldats prisonniers à Kalakh, une des capitales de leur empire.

En faisant la part de l'exagération, on reconnaît dans Katrabi une ville assez importante. Le fait d'armes d'Assurnatsirpal jette l'épouvante dans Bit-Adini. Akhuni, prince d'Adini, se soumet au tribut, ainsi que Khabini, prince de Tul-Abni (Mont des Pierres) :

« En ces jours, je reçus le tribut d'Akhuni, fils d'Adini, et de Khabini de Tul-Abni, des objets en argent, en or, en étain, en bronze, des vêtements de *birmi* étoffe de *kitu*, des poutres d'*irinu* (cèdre ?), trésor de *son* (*sic*) palais ; je reçus leurs otages, je leur fis grâce (1). »

Tul-Abni semble être voisin de Bit-Adini. Khabini et Akhuni sont compromis dans la même révolte, et ils se soumettent à la suite du même événement.

Un savant place Tul-Abni beaucoup plus au nord, parce que Salmanasar II, dans une seule campagne, va exiger le tribut de Tul-Abni et se rend de là aux sources du Tigre. Mais Salmanasar II ne fait que passer à Tul-Abni, et le Tigre a ses sources dans la Mésopotamie occidentale. De plus, il remonte jusqu'aux sources du Tigre uniquement

(1) III, 50-56.

pour y offrir des sacrifices, et y placer sa statue avec une inscription (1). Tout a pu se faire dans une seule tournée, même si l'on met Tul-Abni dans le voisinage du Bit-Adini.

L'arbre que les Assyriens désignent sous le nom d'*irinu*, et qui est compris dans le tribut de Khabini, croissait en abondance dans le Liban et l'Amanus, où il attirait souvent les rois de Ninive ; mais il se rencontrait aussi dans la Mésopotamie occidentale où nous plaçons Tul-Abni : le Kummukh est condamné par Salmanasar II à lui faire présent chaque année de trois cents solives d'*irinu* (2); la région du Chabor en produisait assez pour être nommée le pays d'*irinu* (3).

Le Bit-Adini était un État considérable. Il avait de l'ascendant sur les pays voisins, si on en juge par le fait qu'il avait donné un chef au Bit-Khalupî, Akhiyababa, dont il a été question précédemment, et qu'il y combattait l'influence assyrienne. Salmanasar II, fils d'Assurnatsirpal, ne le réduira qu'après trois campagnes successives. Suivant les récits de ce prince, le Bit-Adini occupait les deux rives de l'Euphrate, et tout au moins une partie de la rive gauche du Sadschur.

« Dans ma deuxième année, je m'approchai de Tul-Barsip, je pris les villes d'Akhuni, fils d'Adini. Je l'assiégeai dans sa ville. Je traversai l'Euphrate dans sa crue, je pris la ville de Dabigu. Je pris une forteresse (4) du pays

(1) *Obélisque*, 67-72.

(2) *Stèle de Kurkh*, II, 30.

(3) *Cun. Inscr. of West. Asia*, t. II, pl. 51, n° 1, l. 4.

(4) Le mot *birtu* que nous traduisons *forteresse* a été considéré par d'autres comme le nom propre (*Birtu*) d'une ville. Le passage parallèle de la stèle de Kurkh cité ci-après, et plusieurs autres prouvent que *birtu* est un nom commun. Ainsi Salmanasar II (*Inscriptions des portes de Balawat*, VI, 5, 6) dit : « Je descendis au pays de Kaldu (Chaldée). J'approchai de la ville de Baqâni, forteresse (*birti*) d'Adini, fils de Dakuri. ».

Si *birtu* était un nom propre, il y aurait des villes de *Birtu* en beaucoup de pays : un *Birtu* au pays de Khatti, trois *Birtu* au pays d'Arumu, un *Birtu*

de Khatti avec les villes voisines. » Sur la stèle de Kurkh, dans le passage parallèle, la forteresse est désignée par son nom propre : « J'approchai de la ville de *Sazabirî*, ville forte de Sangara (roi) de Kargamis. Je l'attaquai, je la pris, j'en tuai les soldats en grand nombre, *j'enlevai leurs dépouilles* (1). Je renversai, je détruisis, je brûlai les villes du voisinage.

» Dans ma troisième année, Akhuni, fils d'Adini, s'enfuit devant mes armes puissantes ; il abandonna Tul-Barsip, sa ville royale. Je pris pour moi (c'est-à-dire, j'annexai à l'Assyrie) (2) la ville d'Ana-Assur-utir-atsbat que les gens du pays de Khatti appellent Pitru, située de l'autre côté de l'Euphrate, sur le fleuve Sagurri (Sadschur)..... — Dans le *limmu* (éponymie) de Dayan-Assur, je quittai Ninive. Je traversai le Purat dans sa crue. J'allai à la poursuite d'Akhuni, fils d'Adini... Il avait pris pour lieu de sûreté les hauteurs du bord du Purat. J'attaquai les montagnes, je m'en emparai. J'emmenai au pays d'Assur Akhuni avec ses dieux, ses chars, ses chevaux, ses fils, ses filles, et ses soldats (3). »

Parmi les villes d'Adini, Salmanasar juge dignes d'une mention spéciale, sur la rive gauche de l'Euphrate : Lahlahti, Burmarhana, Tul-Barsip, cette dernière au borp du fleuve, en face de Kargamis ; sur la rive droite, outre plusieurs noms en tout ou en partie effacés, Sitamrat. Surunu, Paripa, Mabasiri, Dabigu, à l'entour desquelles il ravage deux cents localités de moindre importance, et Pa-

sur le Zab inférieur à l'est du Tigre, un *Birtu* aux frontières de Chaldée et d'Elam.

Birtu est du reste employé au pluriel, *birâti*. Assurnatsirpal réunit au territoire d'Assur les villes de Kharimu et de Kharutu, forteresses (*birâti* du pays de Kardunias (II, 130, 131).

(1) Ou bien : *je les réduisis en captivité*. Le mot *sallatu*, dérivé de *salalu*,) piller, signifie proprement *butin* enlevé aux ennemis. Souvent aussi il désigne les ennemis réduits en captivité.

(2) Les villes et pays simplement soumis au tribut n'étaient pas considérés comme territoires assyriens.

(3) *Obélisque*, 32-50 ; *Stèle de Kurkh*, II, 19 20.

garrukhbuni, qui se rend après une bataille où périssent 1300 hommes du côté des assiégés. Il nomme aussi, sans en déterminer la situation Aligu, Nappigi, Ruguliti.

Pour mettre le sceau à sa conquête, Salmanasar II donne aux trois dernières villes, ainsi qu'à Tul-Barsip, des noms qui la rappellent : « Je donnai à Tul-Barsip le nom de *Kar-Salmanusir*, c'est-à-dire, Fort-de-Salmanasar ; à Napigi le nom de *Litâ-Assur*, Loi-d'Assur ; à Alligi, le nom d'*Atsbat-la-kunu*, Je-pris-non-pas-pour-vous ; à Ruguliti, le nom de *Kibit-Assur* (1), Commandement-d'Assur.

Salmanasar parle aussi d'une ville d'*Ana-Assur-utir-atsbat*, Je-repris-pour-Assur, *que les gens du pays de Khatti nomment Pitru* (2), et qui devait sans doute sa dénomination assyrienne au même usage que les précédentes. Les gens de Khatti n'avaient point adopté un nom étranger qui leur rappelait des souvenirs désagréables, et Salmanasar, pour être compris des Assyriens eux-mêmes, juge prudent de l'interpréter par le vocable connu de tout le monde. Kar-Salmanusir semble être aussi tombé en désuétude, on le trouve encore dans l'inscription de Samsiraman, fils de Salmanasar II, mais Sennachérib ne connaît plus que Tul-Barsip (3).

La ville de Pitru était située sur le Sagurri ou Sagur, justement identifié avec le Sadschur (la rivière d'Aïntab), un trait fort précis de cette partie de la géographie assyrienne. Pitru, remarquons-le bien, est attribué au pays de Khatti, dans lequel on ne comprend pas le Bit-Adini.

(1) Le second élément du nom, *Assur*, est conjectural. Il y a une lacune en cet endroit.

(2) Asarhaddon (*Prisme hexagonal*, II, 22-26) parle des pays de Barnaki et de Tul Assuri (colline d'Assur) que les gens nommaient Mikhranu et Pitanu. Les deux derniers noms étaient les vrais ; les deux premiers étaient factices, contrairement à l'assertion d'un assyriologue.

(3) *Stèle de Kurkh* II, 34-36 ; *Obélisque*, 38-41 ; *Portes de Balawat*, III, 4. — *Stèle de Samsiraman*, II, 9. — *Memorial tablet* (de Sennachérib) l. 24.

Assurnatsirpal raconte une cinquième expédition aux bords de l'Euphrate en ces termes :

« Au mois d'Airu (avril), le huitième jour, je quittai Kalakh. Je traversai le Diglat, je pris le chemin de la ville (*variante* : du pays) de Gargamis (Kargamis) au pays de Khatti. Je reçus le tribut du fils (*singulier pour le pluriel*, des fils) de Bakhiani, des chars *rakisu*, de l'argent, des objets en or, en étain, en bronze, des *daqari* de bronze. (Assurnatsirpal semble dire ensuite qu'il s'adjoignit des renforts de Bit-Bakhiani.) — Je partis de Bit-Bakhiani, j'approchai du pays d'Anila. Je reçus le tribut de Ramanimmi d'Anila, des chars *rakisu*, des chevaux, des objets en argent, en or, en étain, du bronze, des *daqari* de bronze, des bœufs, des moutons, des vins. (Adjonction de renforts d'Anila.) — Je partis d'Anila, j'approchai de Bit-Adini. Je reçus le tribut d'Akhuni, fils d'Adini, des objets en argent, en or, en étain, du bronze, des *daqari* de bronze, des tables d'ivoire, des lits d'ivoire, des *pidni* d'ivoire, des sièges ornés d'ivoire, d'or et d'argent *garra*, des bracelets d'or, des colliers (ou anneaux) d'or de *tamliti*, des *gagi* d'or, des *birki* d'or, des bœufs, des moutons, du vin. (Adjonction des renforts de Bit-Adini). — En ces jours je reçus le tribut de Tul-Abni, quatre mines d'argent (1), quatre cents moutons. Je lui imposai pour la première année (suivante) un tribut de dix mines d'argent (2).

Le *karanu*, c'est-à-dire le vin, est souvent mentionné par Assurnatsirpal. Le nom assyrien du vin est intéressant en lui-même et par les aventures qu'il rappelle.

Le plus souvent dans les inscriptions assyriennes, *karanu* vient après *alpi*, bœufs, et *tsini*, moutons. De plus, dans un passage répété trois fois par les annalistes de Sennachérib, *karanu* est précédé de l'idéogramme qui se lit

(1) La mine *forte* babylonienne pesait, d'après M. Oppert, environ 1 kil., 010. La mine *faible* était la moitié de la mine forte. De quelle mine est-il question ici ? — Voir Oppert, *L'étalon des mesures assyriennes*, pp. 72-82.

(2) III, 56-64.

imiru, signifie d'ordinaire *âne*, quand il est isolé, et joue le rôle de déterminatif aphone devant les noms de certaines bêtes de somme. Enfin *karanu* avait une analogie apparente avee le mot *qêren*, corne; il semblait en conséquence désigner le petit bétail cornu par opposition au mouton. Ce sens était confirmé par une glose d'Hésychius qui donne à καρανώ, mot d'origine phénicienne usité en Crète, le sens de chèvre. Sur ces indices, dont le troisième (le déterminatif des bêtes de somme) était à vrai dire assez singulier, *karanu* se traduisait *chèvre*, et rien n'était plus plausible en soi que cet énoncé : *Je reçu* ou *je pris des bœufs (alpi), des moutons (tsini), et des chèvres (karani)* (1). Néanmoins Georges Smith traduisit *karanu, vin*, dans le récit du déluge (2), comme il avait déjà traduit *kurunnu*, synonyme de *karanu*, dans son histoire d'Assurbanipal (3), et les preuves de son interprétation parurent bientôt décisives. Nous donnons ici les arguments principaux en faveur du sens adopté aujourd'hui. Le Noé chaldéen charge son navire de diverses provisions parmi lesquelles on remarque le *karanu* et le *kurunnu*, abondants *comme les eaux d'un fleuve* ; Nabuchodonosor offre à ses dieux du *karanu* et du *kurunnu* de plusieurs pays qu'il indique, en quantité immense *comme les eaux d'un fleuve ;* la déesse Istar, apparaissant à Assurnatsirpal et le rassurant sur un danger qu'il courait, lui dit de prendre sa nourriture et de boire son *kurunnu* sans inquiétude. *Karanu* et *kurunnu* sont donc la boisson des dieux et des rois : ce sont assurément des vins. Dans le passage de Sennachérib : « J'exigeai du pays de Khirimmi, comme prémices aux dieux d'Assur, un bœuf, dix moutons, et dix *imiri*

(1) Voir, pour plus de détails, Lenormant, *Étude sur quelques parties des syllabaires cunéiformes*, pages 117-136.

(2) *The eleventh Tablet of the Izdubar Legends*, dans les *Transactions of the Soc. of Bibl. Archæology*, t. III, pp. 530-596, spécialement pages 545 et 591.

(3) Page 125.

de vin, » *imiru* est un nom de mesure, le même que le *khômer* hébraïque.

Le nom du vin une fois reconnu, il était facile de noter les crus mentionnés dans les inscriptions assyriennes. Mais par malheur les renseignements sont peu abondants. Ils se bornent aux indications relativement nombreuses d'Assurnatsirpal et de Salmanasar II, aux passages cités de Sennachérib et de Nabuchodonosor, et à une petite liste qui se lit sur un fragment de tablette provenant de la bibliothèque d'Assurnatsirpal. Avec ces matériaux, François Lenormant a dressé la liste des pays qui fournissaient le vin à la table des rois de Ninive et de Babylone (1). Nous la reproduisons avec quelques changements.

Le vin est compté par Assurnatsirpal et Salmanasar II dans le tribut collectif de quatre groupes de peuples.

Le premier groupe comprend les cantons de Kirruri, Simisi, Simira, Ulmania, Adaüs, Kharga, Kharmania ; le second comprend les cantons de Bit-Zamani, Ruri, Nirdun, Urimi de *bitani*, et ceux des peuples de Naïri soumis à l'Assyrie sous Assurnatsirpal. Le troisième groupe, défini comme le quatrième par Salmanasar II, se confond en partie avec le premier. Il est formé des cantons de Khargasa, de Kharmasa, de Simisi, de Simira, de Simisa, de Sirisa, et d'Ulmania. Le quatrième se compose de Tul-Abni et d'un ou deux autres cantons dont les noms sont effacés.

Le vin est donné par Assurnatsirpal et Salmanasar II comme tribut particulier des cantons de Kirkhi, Sura, Kasiyari, Nirbi, Tuskhan, Izalla, Kibaki, Kummukh, Guzan, Anila et Bit-Adini.

Ces districts, comme nous le prouvons en plusieurs endroits de notre travail, appartiennent à la Mésopotamie occidentale, au cours supérieur du Tigre, et à cette région

(1) *Études sur quelques parties des syllabaires cunéiformes*, pp. 117-126.

où les deux grandes branches de l'Euphrate se rapprochent et se réunissent. Assurnatsirpal tirait encore du vin du pays de Zamuya et spécialement du district de Dagara, à l'est du Tigre, dans la région arrosée par l'Adhem et le Diyâla. Salmanasar II en exigeait, sur la rive droite de l'Euphrate, en Syrie, du canton de Yakhanu. Sennachérib impose un tribut de dix *imiri* de vin au district de Khirimmi, qu'il faut chercher dans le voisinage de la Chaldée. Nabuchodonosor offrait à ses dieux le vin de Khilbunu (Khélebôn), au nord-est de Damas, célébré par Ézéchiel, et préféré plus tard par les rois de Perse à tous les autres vins de leur empire (1). Nabuchodonosor usait aussi des vins de Sukhu, dont nous avons déjà parlé ; des vins d'Izalla, dans la Mésopotamie septentrionale, non loin des sources du Chabor, ainsi que des vins d'Aranabanu, de Tsimmini, de Bit-Kubatî, de Bigatî, contrées inconnues. Le fragment d'Assurbanipal nomme les vins de Khulbunu, d'Aranabu, et de Khabur (Chabor) ; il en caractérise plusieurs autres par des qualifications dont le sens reste caché. On comprend toutefois ces mots, *karanu masqita sa sarri*, *le karanu boisson du roi*, qui confirme le sens de *vin* donné à *karanu* (2).

Un article également intéressant est l'ivoire, qui figure au tribut de Sukhu et de Bit-Adini, comme il figurera à celui de Kargamis et de Patinu, autres principautés syriennes.

L'ivoire était indigène en Syrie. Si Teglatphalasar Ier et Assurnatsirpal, deux siècles après lui, se vantent d'avoir

(1) Strabon, XV, III, 22.

(2) Les témoignages invoqués dans cette question sont :
Assurnatsirpal, I, 54-56, 106; II, 10-14, 52, 53, 70-95, 101, 102; III, 101, 102 ; — *Monolithe de Kurkh*, verso, l. 9.
Salmanasar II, *Stèle de Kurkh*, I, 16, 17, 28, 35-37, 41 ; II, 11, 13.
Sennachérib, Smith, *History of Sennacherib*, pages 30, 34, 39.
Assurbanipal, Smith, *History of Assurbanipal*, p. 122 ; *Cun. Inscr. of W A.*, t. II, pl. 44, ll. 9-13.
Nabuchodonosor, *Baril de Phillips*, I, 21-26 ; II, 24, 35 ; III, 7-17.

tué ou pris des éléphants en grand nombre dans cette contrée, cela prouve que cet animal s'y rencontrait alors au moins à l'état sauvage.

« Je tuai, dit Teglatphalasar Ier, dix forts éléphants mâles, dans le pays de Kharran et sur les rives du Chabur. J'en pris quatre vivants. Je portai leur peau et leurs dents (celles des éléphants tués), et j'emmenai les éléphants vivants à ma ville d'Assur (1). »

Assurnatsirpal fit périr *dans des pièges (?, ina subti)* trente éléphants ; il en tua cinquante-sept du haut de son char. Il ne précise point le théâtre de ses exploits ; il les rattache au récit d'une campagne aux bords de la Méditerranée. Le même monarque prit en outre des éléphants en nombre suffisant, à ce qu'il dit, pour en former des troupeaux dans une espèce de jardin zoologique à Kalakhi une de ses capitales (2).

Plusieurs siècles avant Teglatphalasar Ier, d'après les égyptologues, Thotmès III, roi d'Égypte, aurait tué 120 éléphants dans l'Asie occidentale (3).

La mention de l'ivoire et de l'éléphant dans les textes assyriens n'est pas absolument certaine. Mais l'interpréta-

(1) *Prisme de Teglatphalasar Ier*, VI, 70-75.

(2) Layard. *Inscriptions*, pl. 44, ll. 18-24.

(3) L'inscription funéraire d'Amonemeb, officier de Thotmès III, rapporte le fait. Chabas, *Étude sur l'antiquité historique*, 2e édit., pp. 573-575, traduit ainsi le passage qui nous intéresse :

« Une seconde fois, dit-il, je fus témoin d'un autre acte glorieux fait par le seigneur des deux mondes à Ninive. Il prit à la chasse 120 éléphants pour leurs défenses (pour l'ivoire). Je pris le plus extraordinaire d'entre eux, l'attaquant devant Sa Majesté. Moi, je fus celui qui lui coupa le pied de devant. »

Thotmès chassa l'éléphant à *Nia*. L'identification de *Nia* avec *Ninive* est regardée maintenant comme douteuse par les égyptologues. Mais c'est une ville de l'Asie occidentale.

« L'Égyptien, dit Chabas, était familiarisé avec la chasse à l'éléphant. C'est en blessant cet animal aux jambes qu'on le met hors d'état de se défendre. Leurs premières terreurs passées, les soldats romains battirent ainsi les éléphants de Pyrrhus. » — D'autres égyptologues cependant traduisent : *Ce fut moi qui lui coupai la trompe.*

tion suivie dans les passages cités repose sur des inductions légitimes.

La matière X (1), qui a été identifiée avec l'ivoire, servait aux mêmes usages que celui-ci. Les inscriptions parlent de sièges ou trônes de X, de lits, de tables (2), de palais de X, comme la Bible parle de bâtons, de trônes, de maisons et de palais d'ivoire, c'est-à-dire de bâtons, trônes, etc. ornés d'ivoire. Le mot hébreu *sen* (avec plus d'exactitude *schen*), qui désigne l'ivoire, signifie proprement *dent*, comme l'idéogramme qui exprime la matière X, dans l'assyrien, a entre autres valeurs celle de *sin (schin)*, mot qui signifie également *dent*.

Si la matière X est l'ivoire, l'animal Y est bien l'éléphant, comme on l'a supposé. Car on voit employé aux mêmes usages des X, sans déterminatif, ou des X de l'animal Y. L'animal Y vit sur terre, et il fournit une trop grande quantité d'ivoire, si X exprime réellement cette matière, pour qu'on l'identifie avec le rhinocéros, auquel on pourrait aussi songer. Enfin les rois de Sukhu et de Patinu offrirent à Salmanasar II des X de l'animal Y, que la gravure assyrienne paraît avoir représentés par des défenses d'éléphant. Le fait est consigné sur l'obélisque de Nimrud. Ce monument, dont le musée de la porte de Hal à Bruxelles possède un moulage (3), est

(1) Nous représentons par X l'idéogramme qui est censé figurer l'ivoire, et par Y le groupe de signes où nous voyons l'expression de l'éléphant, afin de ne préjuger ni la lecture ni le sens des deux mots dans la discussion, et parce que l'usage des caractères cunéiformes nous est interdit ici.

(2) En assyrien *passuri*. Les assyriologues allemands donnent à *passuru* le sens de *coupe*. Nous lui donnons le sens de *table*, parce que sur le *passuru* de ses dieux, Nabuchodonosor (*Baril de Phillips*, III, 19-28) servait non seulement du vin de plusieurs crus, mais encore du poisson et de la volaille. Le sens de *plat* que F. Lenormant déduisait d'un autre passage ne convient pas à celui-ci.

(3) Les quatre faces de l'obélisque sont clairement représentées dans l'ouvrage de l'abbé Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 3e édit. t. IV, planche 69, en face de la page 64.

orné de cinq bas-reliefs figurant les chefs ou les ambassadeurs d'autant de pays, avec les présents qu'ils offrent à Salmanazar II. Chaque série est surmontée d'une légende explicative. Dans la quatrième et la cinquième série, consacrées au Sukhu et au Patinu, un objet qui se répète plus d'une fois ressemble aux défenses d'éléphant, tandis que les légendes correspondantes mentionnent l'une et l'autre parmi les articles présentés des X de l'animal Y.

Les inscriptions parlent aussi en plusieurs endroits de la même matière X fournie par le poisson nommé *nakhiru*, et qui sert aux mêmes usages.

Le Dr Lotz, dont nous reproduisons à peu de chose près les considérations sur ce sujet (1), observe justement que le nom de l'ivoire doit se rencontrer dans les textes cunéiformes. Car ils énumèrent en plus de cent endroits les matières, métaux, pierres, bois, employés à la construction ou à l'ornementation des édifices, et il serait étrange qu'ils oubliassent l'ivoire, exhumé en grande quantité des ruines assyriennes. Or si le X, ou le X de l'animal Y et le X de *Nakhiru* ne sont pas l'ivoire, on ne voit pas quelle en serait l'expression dans les écritures de Ninive.

Tant d'indices ne satisfont point certains esprits. Le P. Strassmaier, notre savant confrère, hésite encore sur le sens des deux noms (2). En cela nous le trouvons un peu sceptique ; mais il faut bien reconnaître qu'en assyriologie le plus sceptique a été maintes fois le mieux avisé. Jusqu'à nouvel ordre néanmoins, nous présumons que l'animal Y est l'éléphant. Le nom de l'éléphant en assyrien est encore inconnu. Si l'ordre des noms dans les légendes correspond à celui des figures dans les bas-reliefs sur l'obélisque de Salmanazar II, l'éléphant se nommerait *susu* ou *piru*. Car on pense qu'un de ces deux noms correspond à l'éléphant figuré dans le tribut du pays de Mutsri

(1) *Die Inschriften Tiglatphileser's I*, pp. 160-166.

(2) *Alphabetisches Verzeichniss der assyrischen und akkadischen Wörter*, n° 409.

Teglatphalasar I[er] et Assurnatsirpal chassèrent en Syrie un autre grand animal dont le nom n'a pas moins exercé la patience des savants.

« (Les dieux) Ninib et Nergal, dit Teglatphalasar, ont confié leurs armes puissantes et leur arc sublime aux mains de ma royauté. Avec le secours de Ninib, mon protecteur, je tuai quatre *rimâni* puissants, énormes, dans le désert, au pays de Mitani et dans le territoire (1) d'Araziki, en face du pays de Khatti. Avec ma lance de fer et mes traits aigus, je leur enlevai la vie. Je rapportai leurs peaux et leurs cornes à ma ville d'Assur (2). »

On lit à la suite, sur le prisme de Teglatphalasar I[er], le récit de la chasse à l'éléphant, reproduit plus haut, et celui de la chasse au lion. Les autres animaux n'obtiennent qu'une mention générale. Cette circonstance et la solennité de l'expression insinuent déjà que le *rîmu* est une espèce remarquable.

Le théâtre de la chasse au *rîmu*, le territoire d'*Arazik en face du pays de Khatti*, n'est pas assez déterminé à notre gré. Car le pays de Khatti s'étendait à l'est sur la rive droite de l'Euphrate jusqu'au Bit-Adini, dont la capitale Tul-Barsip ou Kar-Salmanusir (près de Biredschik), se trouvait *en face du pays de Khatti* (3), et il empiétait sur la Mésopotamie septentrionale par le pays de Kummukh (4), dans le voisinage duquel le canton de Kirkhi, sur la rive gauche du Tigre, était situé *en face du pays de Khatti* (5). Cette note est donc assez vague. Mais comme Teglatphalasar I[er] chasse aussi le *rîmu* au pied du Liban (6), et qu'Assurnatsirpal le poursuit à son tour sur la

(1) Littéralement *dans la ville*, *iru*. Ici il est évident que le mot *iru* désigne un pays, un territoire.

(2) *Prisme de Teglatphalasar I[er]*, VI, 58-69

(3) *Stèle de Samsiraman*, II, 9.

(4) *Fastes de Sargon*, 138.

(5) Assurnatsirpal, III, 97.

(6) *Broken Obelisk*, 5.

rive droite, ou, pour parler à la façon des Assyriens, *sur la rive ultérieure* de l'Euphrate, à l'occasion d'une course au pays de Laqî (1), le *rîmu* appartient certainement à la faune des régions que nous parcourons, et c'est ici le lieu de nous en occuper.

Le caractère cunéiforme qui représente le *rîmu*, et dont la lecture est assurée par un syllabaire (2), se rencontre aussi précédé d'un déterminatif aphone, qui se lit *alpu*, bœuf, quand il est employé seul comme signe idéographique. Il y a plus. L'idéogramme ordinaire du *rîmu*, dans sa forme ancienne, tant à Babylone qu'à Ninive, se montre composé de deux lettres dont l'une est encore l'idéogramme d'*alpu*, bœuf, et l'autre celui de *sadu*, montagne (3). De sorte que la première expression graphique du *rîmu*, la moins complexe, dit à l'œil *bœuf de montagne*, et la seconde, avec redoublement, *bœuf, bœuf de montagne*. *Rîmu* et *alpu-rîmu* désignent bien le même animal, puisque Sennachérib emploie indifféremment ces expressions dans deux passages parallèles (4). A ces indices, on reconnaît déjà la nature bovine du *rîmu*, et l'on voit qu'il a été confondu à tort avec le buffle, qui est le bœuf des marais, et avec l'aurochs, qui est le bœuf des forêts marécageuses.

Le rîmu était un quadrupède majestueux. Il est parlé quelque part d'un dieu gigantesque *qui ressemble à un rîmu vigoureux, couché sur la montagne*, et *dont les cornes* (celles du dieu) *brillent comme la lumière du soleil* (5). Sennachérib, à la tête de ses soldats, gravit des montagnes escarpées, *comme un rîmu vigoureux*. Enfin, on donnait

(1) III, 48.

(2) Strassmaier, *Alphabetisches Verzeichniss*, n. 401.

(3) Remarque très ingénieuse de M. Fried. Delitzch, dans Lotz, *Teglath-pileser*, p. 159.

(4) *Prisme de Taylor*, III, 74 ; *Bull Inscriptions*, n. 1, 38. — Cf. Smith. *History of Sennacherib*, p. 80.

(5) *Cun. Inscr. of W. A.*, t. IV, pl. 27, col. 1, 19-22.

le nom de *rimâni* (pluriel de *rîmu*) aux énormes taureaux qui ornaient le vestibule des palais assyriens.

Le *rîmu* ou *rîm* des Assyriens est identique au *rêm* ou *reêm* de la Bible.

Comme le *rîmu* des cunéiformes, le *rîm* biblique est une espèce bovine. Il est associé dans les textes au taureau. Isaïe, par exemple, caractérise les grands d'Idumée par les noms figurés de *rêmîm*, — *parîm*, taureaux, — et *abbîrim*, taureaux d'une force extraordinaire (1). Dans un psaume, Jéhova, par son tonnerre, fait bondir les cèdres du Liban comme des *veaux*, et les montagnes comme les *fils du rêm* (2).

Le *rêm* fait un usage terrible de ses cornes : on les redoute comme la gueule du lion (3). Elles sont l'image de la force : de ses cornes, comme de cornes de *rêm*, Éphraïm frappe tous les peuples (4) ; elles sont l'image de la grandeur et de la majesté : l'homme au comble de la prospérité et de la puissance a une corne comme celles du *rêm* (5) ; dans la prophétie de Balaam, le Dieu qui tire Israël de l'Égypte a des cornes brillantes, des cornes de *rêm* (6).

Cet animal est essentiellement sauvage : jamais il ne reconnaîtra l'empire de l'homme. « Le *rêm*, dit Job, consentira-t-il à te servir ? Passera-t-il la nuit dans tes étables ? L'attacheras-tu d'une corde dans tes sillons ? Traînera-t-il la herse derrière toi ? Te reposeras-tu sur lui parce qu'il est fort, et lui confieras-tu tes travaux ? Lui laisseras-tu le soin de récolter tes moissons, et d'amasser le grain de ton aire (7) ? »

(1) XXXIV, 6, 7.
(2) XXIX, 6.
(3) Psaume XXII, 22,
(4) *Deutéronome*, XXXIII, 17.
(5) Psaume XCII, 11.
(6) *Nombres*, XXIII, 22.
(7) *Job*, XXXIX, 9-12. — La traduction citée est celle de l'abbé Le Hir, nous avons seulement substitué *rêm* au mot *buffle*, qui n'est pas une traduction exacte.

Le *rêm* (hébreu) ou *rîmu* (assyrien) avait donc des analogies extérieures très frappantes avec le bœuf domestique, mais un naturel fort différent, et il ne nous semble pas qu'il en ait été la souche.

M. Fritz Hommel, professeur d'assyriologie à l'université de Munich, s'est appliqué à démontrer l'identité du *rîmu* des inscriptions et du bœuf sauvage, *wilde Ochs* (1). Il y a parfaitement réussi, à ce qu'assure un juge compétent, qui s'était prononcé lui-même dans un sens tout différent (2). Mais, n'ayant pas eu à notre disposition l'ouvrage où M. Fritz Hommel a traité ce sujet, nous ignorons le sens précis qu'il attache à la qualification de bœuf sauvage, qui est vague par elle-même.

Sur la rive droite de l'Euphrate, au cours de son expédition au pays de Laqî, Assurnatsirpal chassa encore une espèce d'oiseaux, dont le nom, exprimé dans l'écriture assyrienne par un idéogramme complexe (avec le déterminatif aphone des oiseaux), n'a pas été lu jusqu'à présent (3). Il en abattit vingt et en prit vingt autres vivants (4). On a cru que l'oiseau en question, que nous nommerons T, était l'aigle, mais il semble que ce soit plutôt l'autruche. Assurnatsirpal, en effet, dit ailleurs qu'il en forma un *troupeau* dans sa ville de Kalakh (5), ce qui est possible et se pratique aujourd'hui pour l'autruche, mais non pour l'aigle. Assurnatsirpal énumère les animaux sauvages qu'il réunit en troupeaux, dans l'ordre suivant : « Des

(1) *Die Namen der Saügethiere bei den sudsemitischen Völker*, pp. 227, 409, cité par Lotz, *Tiglathpileser*, p. 159. — M. Fritz Hommel est encore l'auteur d'un petit travail fort bien fait sur deux inscriptions de chasses d'Assurbanipal : *Zwei Iagdinschriften Assurbanipal's*. Leipzig, Hinrichs, 1879.

(2) Cf. Fried. Delitzsch, dans Lotz, *Tiglathpileser*, ibid.

(3) Il arrive assez souvent dans l'étude des inscriptions cunéiformes, qu'on découvre avec certitude le sens d'un idéogramme, indépendamment du mot qu'il représente.

(4) III, 48, 49.

(5) Layard, *Inscriptions*, pl. 44, ll. 17-19.

troupeaux de *rîmâni*, d'éléphants, de lions, d'oiseaux T, d'animaux S, d'animaux R, d'onagres, de gazelles, etc. » T semble donc être un oiseau de grande taille et avoir de l'analogie avec les animaux terrestres (1). Ces traits aussi conviennent mieux à l'autruche qu'à l'aigle et à tout autre oiseau.

L'autruche était fort répandue dans les déserts de l'Asie occidentale. Les écrivains bibliques en parlent comme d'un oiseau généralement connu, et Xénophon, parcourant la rive gauche de l'Euphrate avec Cyrus le Jeune, en vit un grand nombre dans le désert arabe, au delà du Chabor (2). En deçà, dans le pays syrien, où cette rive était fort peuplée, il ne la mentionne pas. Assurnatsirpal rencontre l'autruche en Syrie, mais sur la rive droite du fleuve.

L'autruche se joue des chasseurs : elle défie le cheval à la course. Les Grecs de l'armée de Cyrus s'exercèrent en vain à la poursuivre (3). Assurnatsirpal prétend y avoir mieux réussi, et inscrit avec fierté de si beaux exploits dans ses annales.

Revenons au Bit-Adini, un peu perdu de vue dans les digressions précédentes.

Le premier tribut d'Akhuni, chef de ce pays, avait été insignifiant, si l'on considère l'importance de ses États. Le second est plus riche : l'empire d'Assurnatsirpal s'affermissait sur l'Euphrate. On est frappé de la variété et de la richesse des objets énumérés dans la liste d'Akhuni. Il est d'autant plus regrettable que la lecture et l'interprétation de beaucoup de ces termes offrent encore de si grandes difficultés.

De chez Akhuni, Assurnatsirpal se rend à Kargamis, en face, sur la rive droite du fleuve. Il traverse l'Euphrate

(1) Aristote considérait l'autruche comme une sorte d'être mixte entre l'oiseau et le quadrupède, et les naturalistes modernes justifient cette impression.

(2) *Anabase*, I, v.

(3) *Ibid.*, I, iv.

sur des radeaux faits de peaux *bourrées (?)*, comme nous avons vu les fuyards Armaya le passer, sous Teglatphalasar Ier. Les Dix Mille le passèrent et le repassèrent beaucoup plus bas, mais encore en deçà de Babylone, à Charmande, sur des sacs de peau remplis de paille sèche (1). Au rapport de Quinte-Curce, les soldats d'Alexandre franchirent le Tanaïs sur des embarcations pareilles (2).

« J'approchai de Kargamis, dit Assurnatsirpal. Je reçus le tribut de Sangara, roi du pays de Khatti, 20 talents d'argent, des colliers (ou anneaux?) d'or, des *birki* d'or, 100 talents de bronze, 250 talents d'étain, des X de bronze, des *khariâti* de bronze, des *nirmakâti* de bronze, des *kibil* de bronze, des lits de bois d'*urkarinnu*, des X. Y, 200 femmes Z, des vêtements de *birmi* étoffe de *kitu*, de la laine de couleur *uknu-tsalmu*, de la laine de couleur *uknu-samu*, de la pierre X, des dents d'éléphant, un char *ibbitu*, une *statue (?)* d'or de *tamliti*, joyaux de sa royauté (3). »

On jugera de la quantité de métal fourni, si l'on se rappelle que, d'après M. Oppert, le talent assyrien est un poids d'environ trente kilogrammes (4).

Sangara enrichira encore Salmanasar II. En expiation d'une révolte, il lui donnera 2 talents d'or, 70 talents d'argent, 30 talents de bronze, 100 talents de fer, 20 talents de laine *uknu-samu*, 5 X, une de ses filles avec sa dot, 100 filles de ses principaux sujets, 500 bœufs, 5000 moutons. Il paiera en outre chaque année un tribut consistant en une mine d'or (505 grammes ou le double), un talent d'argent, deux talents de laine de couleur *uknu-samu* (5). La contribution annuelle est faible, mais le pays était ruiné.

(1) *Anabase*, I, IX.
(2) VII, V seq.
(3) III, 65-68.
(4) *L'étalon des mesures assyriennes*, p. 72.
(5) *Stèle de Kurkh*, II, 27, 28.

Kargamis appartient donc au pays de Khatti ; Sangara et Pisiris, princes de Kargamis, sont même les seuls chefs dont les noms se rencontrent accompagnés du titre spécial de *roi de Khatti* (1) Le pluriel *rois de Khatti* s'applique en revanche fréquemment à des groupes de rois plus ou moins nombreux des bords de la Méditerranée et de l'île de Chypre. Le titre spécial donné à Sangara et à Pisiris signifie-t-il *un* roi de Khatti? ou bien *le* roi de Khatti, ce qui ferait de la principauté de Kargamis le pays de Khatti par excellence? Le Dr Fried. Delitzsch adopte le dernier sens, qui repose sur des indices sérieux, mais offre également une difficulté.

Le peuple de Khatti, si on réduit son vrai territoire au petit royaume de Kargamis, aurait difficilement joué le rôle que lui attribuent les monuments égyptiens, suivant lesquels il tint plusieurs fois en échec dans la vallée de l'Oronte les Pharaons de la dix-septième et de la dixhuitième dynastie. Pour échapper à l'objection, on supposera sans doute une extension graduelle de la dénomination de *Khêta* en Égypte, comme de celle de Khatti en Assyrie. Mais si les Assyriens ont étendu naturellement le nom, de l'est à l'ouest, à tout le bord de la mer et à l'île de Chypre, à mesure que leurs connaissances géographiques s'élargissaient, il est invraisemblable que les Égyptiens l'aient fait de leur côté. Car ceux-ci ont connu la Palestine et la Phénicie avant Kargamis.

Quoi qu'il en soit, Salmanasar II distingue un Khatti au sens propre et un Khatti au sens large. Une de ses campagnes le mène de Ninive aux bords du Balikh, et de là à l'Euphrate qu'il traverse. Il est alors au pays de Khatti. Il *quitte le pays de Khatti*, passe par Khalman ou Khalvan, qu'on a identifié à tort ou à raison avec Alep, et arrive à Qarqar près de l'Oronte. Là il rencontre Dadidri, roi de Damas, et Irkhulini, roi d'Amat, ou Khamat

(1) Layard. *Inscriptions*, pl. 33, l. 10.

(Hamah), et *douze rois des bords de la mer* (1). Ces douze rois, Salamanasar II les appelle ailleurs *rois du pays de Khatti* (2). Parmi eux on remarque le roi d'Arvad (Aradus) en Phénicie, un *Akhabbu Tsirlaï*, généralement identifié avec Achab d'Israël, le roi d'Ammon, le roi de Mutsri, qui semble être un roi d'Égypte (3).

Le Bit-Adini, sur les deux rives de l'Euphrate et sur le Sadschur, n'est séparé du pays de Khatti par aucune démarcation physique. Il en est de même des cantons de la Mésopotamie septentrionale limitrophes du Kummukh, qui est pays de Khatti. Ce qui caractérise le Khatti doit donc tenir aux populations ; c'est une différence ethnographique. Il semble que le Sukhu et le Bit-Adini fussent encore des cantons assyrio-babyloniens. Mardukpaliddin, nom d'un roi de Sukhu, est un nom porté à Babylone et en Chaldée, où l'on trouve pareillement un Bit-Adini. Tul-Barsip est composé de deux éléments assyriens, *tul* ou *til*, colline, mont, et *Barsip* qui se retouve comme nom d'une ville célèbre dans le voisinage de Babylone.

Tul-Barsip n'était pas un nom imposé par les Assyriens, puisque ceux-ci, en souvenir de leur conquête, le remplacent par *Kar-Salmanusir* (forteresse de Salmanasar). Il paraît être un nom indigène et néanmoins de forme assyrienne.

Il est possible que le nom de Khatti, qui avait une signification moins étendue à l'origine, se soit appliqué ensuite à un groupe indéfini de pays occidentaux qui se distinguaient par l'usage d'idiomes non assyriens.

(1) Layard, *Inscriptions*, pl. 46. *On back of bull*, n° 2, 1-6.

(2) *Obélisque*, 88. Le texte publié par Layard est défiguré en cet endroit par une faute qui a passé dans les traductions, et qui n'est pas sans inconvénient pour le commentaire géographique. On y lit : « 87...... Je descendis vers les villes *du pays de Khatti* (88) *du pays d'Amat*. » Mais les mots *sa mat Khatti* qui terminent la ligne 87 ne se lisent point sur l'original. On peut s'en assurer par l'inspection du moulage de l'obélisque de Salmanasar II au musée de la Porte de Hal à Bruxelles.

(3) *Stèle de Kurkh*, 90-95.

Les renseignements recueillis jusqu'ici dans les documents cunéiformes précisent plusieurs notions de géographie biblique.

Le pays des Armaya baigné par le Balikh, l'Euphrate et le Sadschur, pourrait bien être, comme le soupçonne M. Schrader, le pays d'*Aram-Naharîm*, l'Aram des fleuves, premier séjour d'Abraham après son départ d'Ur en Chaldée. Armaya dérive d'un nom comme *Aramu*, *Aram*. Il signifie habitant d'Aram. De plus la ville de Haran, aujourd'hui Harran, où Abraham laissa son frère Nachor, est située dans le voisinage, sinon dans le pays même des Armaya. Nous pourrions transcrire le nom biblique Kharan, comme nous transcrivons Kharran le nom assyrien, avec lequel on l'identifie généralement, car ils ont les mêmes articulations.

La ville de Pitru ou Pitur, située sur le Sadschur, paraît identique au Petor biblique, patrie du devin Balaam, située sur une rivière en Aram-Naharîm. La rivière qui baigne Petor porte, il est vrai, dans la Bible le nom de fleuve des Fils d'Ammô (1). Mais ce n'est pas là le nom propre de la rivière, et rien de ce chef ne s'oppose à l'identification de Pitur et de Petor.

La lecture *Aram-Naharîm*, Aram des fleuves, nous semble préférable à *Aram-Naharaïm*, Aram des deux fleuves. *Aram des deux fleuves* fait songer à l'Euphrate et au Tigre qui n'a rien à voir ici. Les fleuves de l'Aram dont il s'agit sont bien plutôt ceux qui ont été nommés plus haut, l'Euphrate, le Balikh, le Sadschur.

Les Fils d'Adini et le *Bit-Adini* sont rapprochés par M. Fried. Delitzch des *Fils d'Éden* et du *Bet-Eden* de la Bible (2).

(1) D'après une note des massorètes, il faudrait lire *Ammôn* au lieu d'*Ammô*. La correction est invraisemblable, indépendamment des données assyriennes. Car la Bible place dans l'Aram-Naharîm, Haran, situé en Mésopotamie, loin du pays d'Ammon, auquel ont pensé les massorètes.

(2) *Wo lag das Paradies*, pp. 3-5.

Il est fait mention des Fils d'Éden dans le message de Sennachérib à Ézéchias. « Les dieux des peuples que mes ancêtres ont détruits, les ont-ils délivrés ? (Ont-ils délivré) Gôzan, Haran, Retseph, les Fils d'Éden qui sont à Telassar (1) ? »

Telassar est un nom assyrien. Il n'est autre que Tul-Assur ou Til-Assur. M. Schrader croit que Telassar est un de ces noms imposés aux villes ou aux pays vaincus, dont il a été parlé précédemment.

Il y aurait alors deux Tul-Assur, un en Babylonie et un autre en Bit-Adini, comme M. Fried. Delitzsch le soutient. Mais il est possible aussi que Telassar soit le Tul-Assur de Babylonie où les Fils d'Éden auraient été transportés. Le discours de Sennachérib ainsi compris serait beaucoup plus significatif. Les autres pays du groupe, Gozân aux sources du Chabor, Haran sur le Balikh, Retseph, le Resêpha de Ptolémée, sur le Wadi-Sahel, à quelques lieues au sud de l'Euphrate, Arpad, aujourd'hui Tel-Erfâd, entre Alep et Azas, sont voisins de Bit-Adini, et dès lors le rapprochement d'Adini, ou Adin, et d'Éden s'offre de lui-même.

L'identité du Kargamis des inscriptions de Ninive et du Carchémis biblique a toujours été regardée comme certaine. En même temps, l'hypothèse qui faisait de Carchémis une seule et même ville avec Circésium à l'embouchure du Chabor a été définitivement abandonnée. Kargamis, ainsi qu'il a été démontré, se trouvait aux environs de la ville moderne de Biredschik, sur la rive droite de l'Euphrate, en face de Tul-Barsip, capitale du Bit-Adini, située sur la rive gauche.

Quant à l'identité du Sukhu ou Sukh des inscriptions et du Soukh biblique, la patrie de Bildad, un des amis de Job (2), elle a été proposée avec une réserve louable par M. Fried. Delitzsch.

(1) II (IV) *Rois*, XIX, 12 ; *Isaïe*, XXXVII, 12.
(2) *Job*, II, 11, etc.

En remontant l'Euphrate, Salmanasar II rencontre, au sortir de Tul-Barsip, et par suite sur la rive gauche, le pays de Sugab et *plus bas* le Bit-Zamani.

« Je partis de Kar-Salmanusir (Tul-Barsip), je traversai le pays de Sugab (1); je descendis au pays de Bit-Zamani. »

La direction sud-nord est nettement indiquée par la suite du récit, qui mène Salmanasar en Dayaini sur le haut Euphrate (2) et jusqu'en Urarthu (Ararat, Arménie).

« Je partis de Bit-Zamani, je traversai le pays de Namdanu, le pays de Mirkhisu, chemins pénibles, montagnes difficiles... Je descendis au pays d'Inziti qui fait partie du pays d'Isua. Ma main s'empara du pays d'Inziti tout entier... Je partis d'Inziti; je traversai le fleuve Arzania. J'approchai du pays de Sukhmi; j'en pris la forteresse, la ville d'Uastal. Je brûlai, je renversai, je détruisis tout le Sukhmi; je m'emparai de Sua, son chef. Je partis de Sukhmi, je descendis au pays de Dayaini... Je partis de Dayaini. J'approchai d'Arzaskun, ville royale d'Arami d'Urarthu (3). »

Le Sugab semble donc se rattacher aux montagnes de Bit-Adini, et le Bit-Zamani s'abaisser vers la plaine mésopotamienne.

Le Bit-Zamani était riche, et il avait eu naguère une certaine importance, comme on le voit par un récit d'Assurnatsirpal. Celui-ci, au cours d'une expédition sur les deux rives du Tigre aux environs de Diarbékir et d'Égil, arrive à Tuskhan, dans la Mésopotamie septentrionale. De là, il se rend dans le Bit-Zamani. Ammibahal, chef de ce pays et fidèle sujet de Ninive, lui avait payé tribut quelques années auparavant dans la ville de Tuskhan, qui

(1) La syllabe *gab* est douteuse.

(2) *Stèle de Kurkh*, II, 40-48.

(3) Ici le mot *kitu* n'est pas précédé du déterminatif *tsipatu*, étoffe, mais du déterminatif *its*, bois, favorable au sens de *coton*, qui a été proposé pour *kitu*.

semble ainsi se trouver dans la même région. Le roi d'Assyrie allait cette fois venger Ammibahal de ses sujets révoltés.

« Les grands officiers d'Ammibahal, fils de Zamani, s'étaient révoltés contre lui et l'avaient tué. J'allai venger Ammibahal. Ils redoutèrent la force de mes armes et ma puissance supérieure. Je reçus des chars (*variante :* 40 chars) *rakisu*, des *équipements* (?) pour hommes et chevaux, 460 chevaux de ses attelages (d'Ammibahal), 2 talents d'argent, 2 talents d'or, 100 talents d'étain, 100 talents de bronze, 300 talents de fer, 100 *daqari* (?) de bronze, 3000 *kappi* de bronze, des *bassins* (?) et des *ganâti* de bronze, 1000 vêtements de *birmi kitu*, — une table, un *pidnu*, une *statue* (?) avec ornements d'ivoire et d'or, des *akhkhuzuti* (?), trésors de son palais, — 2000 bœufs, 5000 moutons, sa femme avec sa riche dot, les filles de ses grands officiers avec leurs riches dots (1). »

Après avoir recueilli la succession d'Ammibahal, en sa qualité de suzerain, et puni rigoureusement un certain Burmânu, le plus coupable des révoltés, Assurnatsirpal réorganise le Bit-Zamani. Il parle à ce propos de *troupes d'Armaya, qu'Ammibahal avait enlevées à leur pays.* Ce détail révèle le voisinage d'Aram-Naharîm, à moins de faire contre toute vraisemblance du Bit-Zamani, tributaire de Ninive et enclavé dans l'empire assyrien, une puissance étendant au loin ses conquêtes. Du territoire de Bit-Zamani, Assurnatsirpal passe sans marquer d'intermédiaire dans le mont Khamanu, que des indices clairs et nombreux identifieront plus loin avec la chaîne de l'Amanus.

Ainsi le Bit-Zamani se présente revêtu de conditions qui le fixent dans la région de Samsat (l'ancienne Samosate) et d'Urfa (Édesse), au sud-ouest du Kummukh.

Il est proche d'Aram-Naharîm, la région fertile en trou-

(1) Assurnatsirpal, II, 118-125 ; *Cuneiform Inscript. of W A.*, t III, p. 6 *Reverse*, 36-54.

peaux où Jacob s'enrichit dans la profession de pasteur ; du pays de Naïri qui abondait en chevaux, ainsi que du Tabal, dans le bassin du Pyramus, qui en fournissait d'une race particulière aux écuries royales de Ninive, et qui était en outre célèbre pour sa métallurgie. Enfin le nom d'*Ammibahal*, qui rappelle ceux des princes de Tyr, de Sidon et d'Aradus, insinue que le peuple de Bit-Zamani appartenait à la race industrieuse et commerçante des Phéniciens. Les richesses très variées qui remplissent le palais d'Ammibahal répondent donc à la situation de sa petite principauté.

Au nord-est du Bit-Zamani, était situé le Kummukh, toujours en révolte contre l'Assyrie, depuis Teglatphalasar I[er] jusqu'à Sargon. Voici quelques passages qui justifient la place qui l..i est assignée.

« Au commencement de mon règne, dit Teglatphalasar I[er], vingt mille hommes du pays de Musku et leurs cinq rois, maîtres pendant cinq ans des contrées d'Alzi et de Purukuzzu qui apportaient leur tribut et leurs présents au dieu Assur, auxquels aucun roi (d'Assur) n'avait jamais offert la bataille, se fièrent à leurs forces. Ils descendirent et s'emparèrent du pays de Kummukh. Avec l'assistance d'Assur mon seigneur, je rassemblai mes chars, et *sans tarder* (?) je traversai la montagne de Kasiyara, terrain difficile. Je me battis avec leurs vingt mille hommes et leurs cinq rois dans le pays de Kummukh, je les mis en déroute (1). »

Ainsi Teglatphalasar I[er], qui venait de la ville d'Assur sur la rive droite du Tigre, traverse le Kasiyara, appelé ailleurs montagne d'Assur, et par conséquent situé dans dans la partie nord-orientale de la Mésopotamie : il est alors en Kummukh ; de leur côté les rois de Musku, contrée que Sargon place dans le nord-ouest de son empire

(1) *Broken Obelisk* (où sont racontées les chasses de Teglatphalasar I), lig. 17. — Cf. D. Lotz, *Tiglathpileser*, pp. 196-197.

sur la rive droite de l'Euphrate (1), envahissent le Kummukh après la conquête des pays d'Alzi et de Purukuzzu ; enfin Salmanasar II rencontre le pays d'Alzi en allant de Bit-Adini en Dayaini, sur l'Euphrate, dans le voisinage de l'Arménie. Les pays nommés dans le récit de Teglatphalasar Ier se rangent donc avec probabilité de l'est à l'ouest dans l'ordre suivant : (Assur), Kasiyara, Kummukh, Alzi et Purukuzzu, Musku, ce dernier certainement sur la rive droite de l'Euphrate.

Le Kummukh avait des territoires sur les deux rives du Tigre.

Teglatphalasar raconte en effet que peu de temps après la défaite des Muskiens, il eut à réprimer un soulèvement du Kummukh, qu'il prit le pays, et en brûla les villes. Puis il continue : « Les restes de Kummukh, qui avaient fui devant mon armée, passèrent dans la ville de Sirisu, qui est de l'autre côté du Diglat (Tigre) et ils s'y retranchèrent. »

Ici la rive ultérieure est la rive gauche, car Teglatphalasar venait d'Assur sur la rive droite. Mais si c'était la rive droite, notre conclusion serait encore légitime. Seulement le passage du fleuve se serait effectué dans le sens inverse.

Assurnatsirpal dit, il est vrai, à son tour : « Par l'ordre d'Assur, je partis de Ninua. Je me dirigeai vers les villes qui sont au pied du mont Nibur et du mont Pazati.... Quittant les villes situées au pied du Nibur et du Pazati, je traversai le Diglat, j'approchai du pays de Kummukh. Je reçus le tribut du pays de Kummukh et du pays de Musku, du fer, des bœufs, des moutons, du vin. »

Assurnatsirpal passe de la rive gauche du Tigre, où étaient situés les monts Nibur et Pazati, à la rive droite en Mésopotamie. Cela prouve, non pas que le Tigre fût la limite du Kummukh au nord contrairement à la donnée de Teglatphalasar, mais que le Kummukh n'occupait point

(1) Nous revenons plus bas sur ce point.

parallèlement les deux rives dans toute son étendue. Assurnatsirpal ajoute que du Kummukh,en deçà du Tigre, il passa aux rives du Chabor, sans faire mention de fleuve ou de montagne qu'il aurait eu à traverser. Il part donc d'un point situé entre le Tigre et l'Euphrate. Il n'est dit nulle part d'une manière formelle que le Kummukh touchât l'Euphrate et encore moins qu'il le dépassât, à l'ouest. La ressemblance de Kummukh et de Κομμαγ-ηνη, Commagène, nom du district de Samosate, compris entre l'Euphrate et le Pyramus, l'Amanus et le Taurus, ne le prouve pas assez, bien que l'analogie soit séduisante. Il est également fort chanceux de le conclure, avec M. Schrader, de ce que le roi de Kummukh paie son tribut à Salmanasar II sur la rive droite de l'Euphrate. Le désir d'échapper à la visite incommode du roi d'Assur explique suffisamment une pareille démarche dans l'hypothèse contraire.

Toutefois le Kummukh a des affinités avec les peuples méditerranéens. Sargon l'attribue au pays de Khatti, ce qui n'est jamais le cas pour le pays d'Adini,situé en partie à l'ouest de l'Euphrate et si proche de Kargamis (Carchémis), regardé comme le chef-lieu du pays de Khatti par excellence.

Le fait ne tient pas à l'extension graduelle de la dénomination de *pays de Khatti* sous les derniers rois d'Assyrie. Car une partie de la Mésopotamie septentrionale est déjà rapportée au pays de Khatti dans les inscriptions d'Assurnatsirpal. Le nom de Mutallu que portent un roi de Gamgumu près de Kargamis sous Salmanasar II, et un roi de Kummukh sous Sargon, mérite d'être signalé comme un indice probable d'affinité entre les deux royaumes (1). Teglatphalasar II, dans une inscription où les peuples de l'empire, successivement passés en revue, sont groupés

(1) Les noms de *Tarkhunazi*, roi de Milidu (Mélitène) et de *Tarkhulara*, roi de Gamgum, voisin du Bit-Adini (Sargon, *Fastes*, 78 et 83), semblent être des composés ayant un élément commun *tarkhu*, et appartenir à la même langue.

géographiquement, met le Kummukh en tête des pays méditerranéens :

« Je reçus le tribut de Kustaspu de Kummukh, — de Rakhianu de la ville d'Imirizikarisu (Damas), — de Minikhimmi de Samirina (Menahem de Samarie), — de Khirummu (Hiram), — de Tsurru (Tyr), — de Sibittibihli de Gubal (Gébal), — d'Urikki de Quï, — de Pisiris de Gargamis (Kargamis, Carchémis), — d'Iniilu de Khamat (ou Amat, Hamah) — de Panammu de Samhalu, — de Tarkhulara de Gamgum, — de Sulumal de Milidu, — de Dadiilu de Kaski, — d'Uassurmi de Tabal, — Uskhitti de Tuna, — Urpalla de Tukhana, — Tukhammi d'Istunda (ou Miltunda), — Urimmi de Khusimna, — de Samsî, reine d'Aribi (Arabie), — de l'or, de l'argent, de l'étain, du fer, des peaux d'éléphant, des dents d'éléphant, des vêtements de *birmi* étoffe de *kitu*, de la laine pourpre violette, de la laine pourpre rouge, du bois d'*usu*, du bois d'*urkarinnu*, toutes les choses précieuses, les trésors royaux, des moutons *domestiques* (?), *palcuti*; à la laine couleur pourpre rouge, des oiseaux ailés du ciel aux ailes couleur pourpre violette, des chevaux, des..., des bœufs *domestiques* (?), des chameaux, des chamelles avec leurs petits (1). »

Le Kummukh, qui est en tête de la liste, fournissait à Ninive du vin et du bois. Sous Salmanasar II, ce dernier tribut est réglé d'une façon définitive : le roi de Kummukh doit livrer chaque année trois cents poutres ou troncs d'*irinu*(cèdre?) (2). Les forêts du Kummukh couvraient probablement les monts Karadscha entre Mardin et Suwerek.

Nous avons déjà rencontré sur notre route plusieurs des pays énumérés par Teglatphalasar II ; les autres se présenteront dans la suite, excepté le Tuchana, l'Istunda, et le Khusimna. Sur ceux-ci, on a pour tout renseignement la mention qui vient d'en être faite, et qui les laisse sans

(1) *Tablette de Salmanasar II*, 46-55, complétée par *Cun. Inscr. of W. A.*, t. II, pl. 9, n° 3, 50-57.

(2) Assurnatsirpal, III, 95 ; Salmanasar II, *Stèle de Kurkh*, II, 29-30.

situation précise dans la région occidentale de l'empire assyrien.

Le Kummukh nous a mené au terme extrême de la zone que nous voulions explorer en remontant le cours de l'Euphrate. Un récit d'Assurnatsirpal, dont nous reprenons la suite, nous introduira dans la deuxième zone qui nous reste à parcourir aujourd'hui. Cette zone, comme il a été dit, est parallèle à la première : elle comprend la Syrie sud-occidentale, la Cilicie et la Cappadoce.

§ 2. *La Syrie sud-occidentale, la Cilicie et la Cappadoce.*

Après avoir mis pour la seconde fois sous son joug le Bit-Adini et Kargamis, Assurnatsirpal se dirige vers l'ouest. Il descend le cours de l'Ifrin, en longeant l'Amanus, traverse l'Oronte, atteint le Liban et arrive en vue de la Méditerranée.

« J'allai au mont Labnanu. Je quittai Kargamis. Je fis route *entre* (?) les pays de Munzigani et de Khamurga (ou Kakharga). *Je laissai* (?) le pays d'Akhanu à ma gauche. J'approchai de la ville de Khazazi appartenant à Lubarna (chef) du pays de Patinu. Je reçus de l'or et des vêtements de couleur variée étoffe de *kitu*. Je passai le fleuve Aprî, et je fis halte (1). »

Avant d'aller plus loin, arrêtons-nous un instant au nom de pays *Patinu*. A considérer seulement l'écriture, ou lirait aussi bien *Khattinu* que *Patinu*, le premier caractère employé étant susceptible des deux valeurs *pa* et *khat*. Ici la lecture *pa* est plus probable, parce que, si la lecture était *khat*, comme le nom se répète souvent dans les documents d'Assurnatsirpal et de Salmanasar II, il est

(1) III, 70-72.

presque certain qu'on rencontrerait parfois, suivant l'usage en pareil cas, la variante *kha-at*, en deux caractères, mais à prononcer *khat* (1). Or cette variante n'a pas été constatée. Quant à la lecture *Khatti* des traductions de M. Ménant (2), elle est fautive et a le grand inconvénient de confondre deux termes essentiellement distincts, *Patinu* ou *Khattinu*, et *Khatti*.

Pour se rendre de Kargamis (en face de Biredschik) au Liban, une route naturelle est la vallée de l'Ifrin, rivière formée par quelques ruisselets, dont un étroit plateau sépare les sources de celles du Sadschur, le *Sagura* de Salmanasar II. L'Ifrin coule vers le sud-ouest parallèlement au mont Amanus et dans le même sens que le Kara-su qui longe le pied de cette chaîne ; il traverse, comme le Kara-su, le lac d'Antioche avant de mêler ses eaux à celles de l'Asy, l'Oronte des classiques, l'Arantu des documents cunéiformes.

Si l'Aprì assyrien et l'Ifrin actuel sont identiques, comme nous le pensons, Assurnatsirpal, qui a traversé l'Aprî, en a parcouru la vallée suivant la rive droite. Car dans la supposition contraire, avant d'arriver à l'Oronte, qu'il va également passer, il aurait dû franchir le Kara-su ainsi qu'une partie de l'Amanus. Or il décrit sa marche trop minutieusement pour omettre des détails si importants.

L'Aprî ne peut être le Kara-su, parce qu'Assurnatsirpal, s'il avait cheminé sur les deux rives du Kara-su, ne pouvait manquer de s'engager dans l'Amanus, ni par conséquent de mentionner cette montagne.

On sait que l'Oronte prend sa source à peu de distance de Baalbek ; qu'il longe, coulant du sud au nord, et bai-

(1) Dans l'écriture assyrienne, une syllabe fermée comme *lam* a deux expressions, l'une en une seule lettre, l'autre en deux lettres figurant les deux syllabes ouvertes *la* et *am*, *la-am*.

(2) *Annales des rois d'Assyrie*, pp. 88, 103, 107. A la page 109, on trouve la vraie lecture *Patin*, avec la désinence assyrienne *u* retranchée ; à la page 109, on trouve *Patid*.

gnant les villes d'Emèse et d'Hamah (l'Amat ou Khamat des Assyriens) le versant oriental du Nusairieh, prolongement du Liban vers la Cilicie, et tourne enfin tout à coup vers la Méditerranée, qu'il atteint après avoir baigné Antioche. Dans la dernière partie de son cours, l'Oronte sépare le Nusairieh de l'Amanus, qui continue la ligne du Liban, le long de la Méditerranée et à l'est de la Cilicie, jusqu'au trente-septième degré de latitude, et s'infléchit ensuite vers l'Euphrate, auquel il se termine au nord de Biredschik.

Le Patinu a donc des territoires à l'ouest de l'Aprî ou Ifrin. Là se trouvait Khazazi, identifié à tort avec Asas, que les cartes actuelles marquent sur le rive orientale, et plus mal à propos encore avec Gaza au pays des Philistins.

Le centre du royaume de Patinu semble avoir été Kunulua entre l'Ifrin et l'Oronte.

« Je partis de dessus l'Aprî. J'approchai de Kunulua, ville royale de Lubarna, du pays de Patinu. Il redouta mes armes puissantes et un combat *terrible* (?) avec moi. Pour sauver sa vie, il prit mon joug. Je reçus de lui comme tribut 20 talents d'argent, 1 talent d'or, 100 talents d'objets en étain, 100 talents d'objets en fer, 1000 bœufs, 10 000 moutons, 1000 vêtements de birmi étoffe de *kitu;* des *statues* (?), des *tugulli* (?) de *tamliti*, des *akhkhuzati*, des lits de bois d'*urkarinni*, des lits de *tamliti* X.Y, des tables d'ivoire et d'*urkarini*, en grand nombre, meubles de son palais nombreux et d'un prix infini; 10 femmes X.......... (1); de grands *pagûtu*, de grands X (2). »

Le *pagu* (pluriel masculin *pagûte*, pluriel féminin *pagâti*) est une espèce animale, qu'Assurnatsirpal multiplie, avec d'autres races sauvages, dans son jardin zoologique à Kalakh. Il est offert aux rois d'Assur par les princes de

(1) Lacune d'un ou deux mots dans le texte.
(2) M. Ménant traduit : *des grands maîtres*.

Patinu, de Phénicie et d'Égypte, trois contrées situées au bord de la Méditerranée. Dans l'inscription des chasses de Teglatphalasar Ier, il est question d'un groupe d'animaux curieux : *pagâti*, *namsukha*, *X de fleuve*, *bêtes de la Grande-Mer*, envoyés par le roi de Mutsri (Égypte). On croirait à première vue que les *pagûtu* sont des animaux de mer. Mais l'expression collective *bêtes de la Grande-Mer* ne doit pas, malgré l'absence de la conjonction *et*, se prendre comme apposée à tout le groupe. Car la qualification ne convient pas à l'*X fluvial*. Dans l'énumération des animaux sauvages du parc royal de Kalakh, les *pagî* (1) (autre forme du pluriel masculin) et les *pagâti* sont nommés après les bœufs *rîmani*, les éléphants, les lions et les autruches, immédiatement avant les onagres (2).

Malgré le grand nombre de mots dont le sens échappe dans le détail du tribut, la liste en est très significative. Si on réduit les talents en kilogrammes en les multipliant par trente, et qu'on mette le bétail au plus bas prix, on obtient déjà une fort belle somme. Cependant le Patinu paie encore davantage sous Salmanasar II, après avoir été ravagé par les armées assyriennes. Il donne alors 3 talents d'or, 100 talents d'argent, 300 talents de bronze, 300 talents de fer, 1000 *daqari* (?) de bronze, 1000 vêtements de *birmi* étoffe de *kitu*, une fille du roi avec sa riche dot, 20 talents de laine couleur *uknu-samu*, 500 bœufs, 5000 moutons. Il est en outre condamné à payer chaque année un tribut consistant en un talent d'argent ou d'or, (on ne sait lequel des deux parce que le signe spécifique du métal indiqué a été omis par une distraction du scribe), deux talents de laine de couleur *uknu-samu*, et cent poutres ou troncs de bois d'*irinu* (cèdre ?).

(1) On lit dans le texte imprimé (Layard, *Inscriptions*, pl. 44) *is-gi-i*. Nous pensons que le premier caractère est *pa*, qui diffère de *is* par le simple prolongement de deux traits horizontaux. Cette substitution a souvent lieu dans ce recueil qui date des premiers jours de l'assyriologie.

(2) *Broken Obelisk*, 29, 30 ; Layard, *Inscriptions*, pl. 43 et 44, ll. 13-20.

A Kunulua, capitale de Lubarna de Patinu, Assurnatsirpal reçoit aussi le tribut de Gusi, du pays de Yakhanu, sur lequel Salmanasar II donnera des renseignements plus précis.

Après avoir dévalisé Lubarna, Assurnatsirpal lui fait grâce. Il s'adjoint des renforts patiniens, prend des otages et continue sa route. Il traverse l'Oronte, à l'ouest duquel le Patinu possède encore des territoires.

« Je partis de Kunulua, ville royale de Lubarna de Patinu, je traversai le fleuve (Aranti) (1). Je fis halte sur l'Aranti. Je m'éloignai de l'Aranti (2). »

Quand on s'écarte de l'Oronte, sur la rive gauche, on s'approche de la Méditerranée, dont le rivage est en général parallèle au fleuve. Assurnatsirpal *passe* d'abord *entre les pays de Yaraki et de Yaturi*. Le Yaraki, que Salmanasar II traversera en allant de l'Ifrin à Amat ou Khamat (aujourd'hui Hamah) sur l'Oronte, est laissé sur la gauche. Les deux cantons doivent être situés à la hauteur de Deirkusch. Les districts nommés dans la suite du récit s'échelonnent du nord au sud jusqu'au Liban.

« Je traversai le pays de. ..... Je m'arrêtai sur le fleuve Sangura. Je m'éloignai du Sangura. Je passai entre les pays de Saratini et d'Adpani (Girpani ? Kalpani ?). Sur le....... je fis....... (3). J'allai à Aribua, place forte de Lubarna de Patinu. Je pris cette ville pour moi-même ; j'y déposai, *pour y être gardé* (?) le *siam* et le *sinnu* (deux sortes de céréales) du pays de Lukhuti. Je fis *tasiltu* dans son palais ; j'y établis des Assyriens. Comme j'étais dans la ville (territoire) d'Aribua, je pris les villes du pays de Lukhuti. Je tuai leurs soldats en grand nombre, je renversai, je détruisis, je brûlai ces villes. Les hommes que ma main prit vivants, je les empalai près de leurs villes.

(1) *Aranti*, mot effacé, mais restitué avec une entière certitude.

(2) III, 78, 79.

(3) Lacunes du texte original.

En ce temps-là je gagnai les versants (1) du mont Labnana (Liban) ; je montai à la mer du pays d'Akharri (Phénicie) (2). »

Le Sangara s'identifie sans trop de témérité avec le Nahar el-Kébir, le plus important des fleuves côtiers au nord de la Phénicie. Car en s'éloignant du Sangara, Assurnatsirpal s'engage dans une contrée fertile en blé, dont la population est assez forte pour tenter la résistance, et d'où il gagne la Méditerranée en gravissant le Liban. Ces traits caractérisent exclusivement la vallée qu'arrosent les premiers affluents de l'Asy (Oronte) et du Nahr-el-Litany (Léontès), la Cœlésyrie proprement dite des classiques. Ainsi la ville d'Aribua à l'entrée de la Cœlésyrie appartenait encore au Patinu.

Arrivé au bord de la Méditerranée, Assurnatsirpal reçoit les tributs de Tyr, Sidon, Gébal ou Byblos, d'Arvad ou Aradus, et d'autres villes phéniciennes, sans visiter ces villes. Il termine ainsi :

« Je montai au mont Khamani (Amanus). Je coupai des poutres (ou troncs) d'*irinu* (cèdres ?), de *surminu* (cyprès?), de *dapranu*, de *burasu*....... J'allai au pays des arbres *mikhri*. Je pris la totalité du pays des *mikhru ;* je coupai des poutres (ou troncs) de *mikhru* et je les transportai à Ninua (Ninive) (3). »

La situation du canton spécialement fertile en arbres de *mikhru* reste dans le vague. Assurnatsirpal le visite au retour de sa première expédition au Liban, après avoir touché l'Amanus. Le pays des *mikhri* pourrait n'être qu'une ramification de cette dernière montagne.

Assurnatsirpal s'enrichit des dépouilles du Liban au cours d'une seconde expédition. L'inscription (4) où nous

(1) *Sidi* se dit des fleuves, des mers et des montagnes. Quand il s'agit de montagnes, faut-il traduire *versant ?*

(2) III, 79-85.

(3) III, 85-92.

(4) L'inscription d'Assurnatsirpal trouvée à Imgur-Bel, aujourd'hui Bala-

lisons qu'il y coupa des poutres d'*irinu* (cèdres?), de *surminu* (cyprès?), de *dapranu*, est postérieure aux annales qui omettent le fait, tandis qu'elles parlent du pillage de l'Amanus. Les Assyriens estimaient les forêts de l'Amanus autant que celles de Liban ; ils en tiraient à peu près les mêmes bois.

Salmanasar II renouvelle les expéditions d'Assurnatsirpal, et ses récits sont très instructifs.

« Je partis de Pagarrukhbuni (sur la rive droite de l'Euphrate, dans le Bit-Adini). Je m'avançai vers les villes de Mutallu de Gamgumu. Je reçus le tribut de Mutallu de Gamgumu, de l'argent, de l'or, des bœufs, des moutons, une fille de Mutallu avec sa riche dot. Je partis de la ville de Gamgumu ; je m'avançai vers la ville de Lutibu, forteresse de Khânu, du pays de Samhalu. »

Ici, Salmanasar rencontre l'armée confédérée de Khânu de Samhalu, de Sapalulmi de Patinu, d'Akhuni de Bit-Adini, de Sangara de Kargamis. Il la met en déroute, il jonche la plaine de cadavres, il *teint* la terre de leur sang. La ville de Lutibu est détruite et livrée aux flammes; le Samalhu est ravagé.

« En ces jours, ajoute Salmanasar, je fis une *grande* (?) statue de ma seigneurie. J'y inscrivis les exploits de ma vaillance et les hauts faits de ma bravoure. Je la plaçai aux sources du fleuve Saluara qui (coule) au pied du mont Khamanu. Je quittai le Khamanu, je traversai l'Arantu, je m'avançai vers la ville d'Alizir, ville forte de Sapalulmi de Patinu. »

Ici tous les détails sont à noter. Au sortir de Bit-Adini, se dirigeant vers l'Amanus, sans toucher Kargamis, Salmanasar II rencontre le Gamgumu : on se représente naturellement ce petit État vers les sources du Sadschur, aux environs d'Aïntab. Le Gamgumu, nous le savons déjà, donnait ses vins à l'Assyrie. Le Samalhu est une région

wat, et publiée avec interprétation par Budge dans les *Trans. of the Soc. of Biblical. Archæology*, t. VII, pp. 59-82.

de l'Amanus. Car après l'avoir saccagé, Salmanasar *quitte le Khamanu*. Le Saluara, qui coule au pied de cette chaîne de montagnes, répond exactement au Kara Su, comme on s'en assurera par un coup d'œil jeté sur la carte. L'Amanus au sens assyrien, comme au sens classique, se termine à l'Oronte.

La suite du texte de Salmanasar est en fort mauvais état. Il y est parlé des *grandes forteresses* du Patinu à l'ouest de l'Oronte. Le roi d'Assur pousse jusqu'à la mer supérieure d'Akharri, c'est-à-dire la Méditerranée, qu'il touche une seconde fois en revenant vers le nord.

« Je fis une statue avec mon nom inscrit pour toujours, et je l'érigeai au bord de la mer. Je montai au Khamanu j'y coupai des troncs d'*irinu* et de *burasu*. J'allai aux montagnes....... pays d'Atalur.... (Je m'éloignai) de la mer. Je pris les villes de Taya... (1), de Khazazu, de Nulia, de Butanu, appartenant au Patinu. (Dévastation du canton, 2600 soldats sont tués, 14 000 personnes réduites en captivité) (2). Je reçus le tribut d'Arami, fils de Gusi, de l'argent et de l'or, des bœufs... (3). »

L'Atalur, ou Atilur, est nommé ailleurs pour son bois de *surminu*, résineux de la famille du cèdre, si ce n'est le cèdre lui-même. Salmanasar décrit la région en quelques mots et dit ce qu'il y fit. Il est regrettable que le sens du passage nous échappe. Nous voyons par ce qui suit que l'Atalur plonge dans la Méditerranée, et qu'il appartient par conséquent au versant occidental de l'Amanus. Il faut le chercher entre l'embouchure de l'Oronte et la basse Cilicie.

Le canton où régnait Arami, fils de Gusi, se nommait *Yakhanu ;* car *Gusi, du pays de Yakhanu*, avait payé tribut à Assurnatsirpal en Patinu (4). La position du Yakhanu ne

(1) Une partie du nom est effacée.
(2) Ici *sallat* signifie certainement *captif*.
(3) *Stèle de Kurkh*, I, 40 — II, 12.
(4) III, 77, 78.

tardera pas à se dessiner. Il était situé près des sources du Kara-Su et de l'Ifrin. Nous l'avons signalé précédemment comme fertile en vin.

L'expédition dont on vient de lire le récit est des premiers jours de Salmanasar II. Quatre années s'écoulent et il revient aux mêmes lieux.

« Je quittai les rives de l'Euphrate, je m'approchai de la ville de Khalman (ou Khalvan). Ils (les habitants) évitèrent le combat ; ils prirent mon joug. Je reçus leur tribut, de l'argent et de l'or. »

On a identifié *Khalman* avec le *Khilbu* des monuments égyptiens, qui semble être Alep. Mais le passage de l'un à l'autre est assez rude. On a répondu à la difficulté en disant que les Assyriens, lorsqu'ils parlaient de *Khilbu*, avaient dans l'oreille *Khalman*, le nom d'une localité à l'est du Tigre ! Mais nous avons peine à admettre cette explication. M. Fried. Delitzsch suppose plus ingénieusement que le nom d'Alep fut dans le principe *Khalban*, et que le *n* finit par disparaître comme dans *Megiddô*, primitivement *Megiddôn*.

Après avoir rançonné Khalvan, Salmanasar II entre dans les États d'Irkhulini d'Amat. Il y prend les villes d'Adinnu, de Masgâ, d'Arganâ, et de Qarqar. Entre Qarqara et Gilzahu, sur les bords de l'Oronte, il défait douze rois confédérés (1). Les villes nommées étaient selon toute probabilité situées au nord d'Amat, que l'armée assyrienne ne semble pas avoir atteinte. Rien n'indique dans le présent récit à quelle rive de l'Oronte elles appartenaient.

Salmanasar II suit la rive gauche de l'Oronte, dans une seconde expédition au territoire d'Amat (ou Khamat).

« Dans ma onzième année, je traversai le Purat pour la neuvième fois ; (je le franchis) dans sa crue. Je pris sept villes de Sangara ; je renversai, je détruisis, je brûlai cent villes d'Arami. Je gagnai le bord du Khamanu. Je traver-

(1) *Stèle de Kurkh*, II, 85-102.

sai le pays de Yaraqu ; je m'avançai vers les villes du pays d'Amat (1). »

Nous avons déjà visité le Yaraku avec Assurnatsirpal, après avoir traversé l'Oronte. La rive gauche du fleuve semble être le chemin de prédilection des armées assyriennes. Qarqar et les autres villes nommées plus haut étaient vraisemblablement situées de ce côté.

Le Yaraqu, encore distinct de la principauté d'Amat sous Salmanasar II, y sera annexé plus tard. Il figure parmi les dix-neuf districts que Teglatphalasar II enlève à la principauté d'Amat (2). Dans cette liste, Yaraqu est accompagné de la qualification de montagne. Il se rattache par conséquent au Nusairieh (ou Cassius) septentrional.

La plupart des autres cantons soumis par Teglatphalasar II portent des noms obscurs. Nous y remarquons seulement, à la suite l'un de l'autre, le *mont Ammanu* et le *mont du bois d'urkarini*. L'Ammanu, d'où Teglatphalasar II tire pour la construction d'un palais *de grandes solives d'irinu (cèdre ?), qui exhalent une odeur agréable à respirer comme celle du bois de khasur* (3), peut s'identifier avec l'*Amanâ*, célébré avec le Liban, le Sanir et l'Hermon dans le Cantique des Cantiques (4). Les eaux de l'Amanâ formaient la rivière du même nom, aujourd'hui Barada (?), qui descend dans la campagne de Damas. La région montagneuse de l'Amanâ serait donc la partie méridionale de l'Anti-Liban. Plusieurs des cantons dont il s'agit appartiennent au Liban, et l'ensemble est rapporté par l'annaliste assyrien *à la côte de la mer du soleil couchant*, à la côte de la Méditerranée. De là, on a inféré que le royaume d'Amat, s'étendait alors jusqu'à la

(1) Layard, *Inscriptions*, pl. 48, ll. 35, 36.

(2) *Cun. Inscr. of West. Asia*, t. III, pl. 9, n° 3, 26-30.

(3) Tablette de Teglatphalasar II, l. 75. — La phrase citée a été très heureusement traduite par M. Stan. Guyard, *Notes de lexicographie assyrienne*, n° 53.

(4) IV, 8.

mer (1). La conclusion est précipitée ; car le bord des mers était fort large pour les Assyriens : les royaumes de Moab et d'Ammon, à l'est du Jourdain, sont aussi attribués à la côte de la Méditerranée dans leurs inscriptions. Il est vrai toutefois que le royaume d'Amat avait acquis un grand développement au VIIIe siècle avant notre ère. Sous Salmanasar II, le mont Amanâ appartient à Damas, dont la puissance est alors prépondérante en Syrie.

Salmanasar II reprend le chemin de la Syrie méridionale, et pousse plus avant de ce côté dans la campagne qui occupa sa dix-huitième année.

« Dans ma dix-huitième année, pour la seizième fois, je traversai le Puratu (Euphrate). Khazaïlu (Hazaël), du pays d'Imirisu, s'était fié à la force de ses soldats et les avait réunis en grand nombre. Il s'était retranché dans le mont Saniru, sur les sommets (qui s'élèvent) en face du Labnanu (Liban). J'engageai le combat avec lui. 16 000 de ses soldats succombèrent sous mes armes. Je lui pris 1122 chars, 470 *bitkhulli*, et ses bagages. Pour sauver sa vie il .... (2) Je le poursuivis, je l'enfermai dans Dimasqi, sa ville royale, j'abattis ses jardins. J'allai jusqu'au pays de Khauranu. »

Ayant saccagé quelques villes du Khauranu, en hébreu *Khauran* (ordinairement transcrit *Hauran)*, l'Auranitis des Grecs, au sud de Damas, Salmanasar change de direction : il gagne les bords de la Méditerranée (3).

Il n'y a pas à hésiter sur *Dimasqi*. C'est Damas (en hébreu *Dammeseq*, en grec Δαμασκός), avec sa belle campagne et ses jardins, dévastés par les Assyriens. Le mont Saniru, dans lequel Hazaël s'est posté pour défendre l'entrée de son pays, est l'Anti-Liban, comme Salmanasar le dit en toutes lettres. L'armée assyrienne a suivi la vallée

(1) Cf. Delitzsch, *Wo lag das Paradies*, pp. 277, 278.

(2) Le mot employé, *ili*, devrait se traduire *il monta;* mais le contexte s'y oppose.

(3) *Cun. Inscr. of Western Asia*, t. III, pl. 5, n° 6.

de l'Oronte, puis celle du Kasimiyeh ou Litany, vivant aux dépens de la Cœlésyrie. Hazaël occupa sans doute les montagnes en face de Baalbek pour fermer la vallée du Barada qui mène à Damas.

Le nom assyrien du royaume de Damas se présente sous les formes *mat Imiri-su*, *mat sa Imiri-su*, *mat sa Imiri-zikari-su*. Il signifie : *le pays de son âne*, *le pays de son âne mâle* ou le *pays de son âne domestique (Zikaru*, mâle ou domestique), si on lit le second élément *sa*, avec M. Fried. Delitzsch. Si, avec Schrader, on lit cet élément *gar*, ce qui est possible en soi, le nom *Mat Gar-Imirisu* signifiera *le pays de la forteresse (?) de son âne*. Nous préférons la première hypothèse, parce que, dans la seconde, on s'explique difficilement l'emploi facultatif de *Gar;* tandis que dans la première, l'emploi ou l'omission de *sa*, qui est l'équivalent de notre préposition *de*, sont conformes à l'usage de la langue assyrienne.

Le pays de son âne est une dénomination étrange, mais certaine. La lecture du mot *imiru* n'est pas douteuse dans ce groupe : il se rencontre écrit une fois en toutes syllabes *i-mi-ri-su*. Il signifie *âne;* car l'épithète *zikari*, dont il est accompagné dans l'expression plus complète *Mat sa Imiri-zikari-su*, s'applique aussi au nom du mouton. On ne peut donc songer ici qu'à un nom d'animal, et puisque *imiru* a le sens de *âne*, bien établi d'ailleurs, il faut l'adopter ici. Tout motif d'étonnement disparaît, quand on songe à ces noms bizarres dont il a été parlé précédemment, donnés par les rois d'Assyrie aux villes et aux pays conquis. *Mat sa Imiri-su*, est une dénomination du genre de *Atsbat-lakunu*, Je-pris-non-pas-pour-vous, *Ana-Assur-utir-atsbat*, je-repris-pour-Assur, signalés précédemment. Ces vocables ne choquaient point en assyrien, où les noms propres sont le plus souvent une phrase significative. Ainsi *Assurbanipal* signifie *Assur a engendré un fils*, *Sinakhi-irba* (Sennachérib) signifie *Sin a multiplié les frères*, etc. *Mat sa Imiri-su* est sans doute une qualification ironique, une allusion à

un fait ignoré aujourd'hui. Il est étonnant que les assyriologues n'aient pas songé à une explication si simple et si conforme aux analogies (1).

Le nom de *Mat sa Imiri-su* est significatif à un autre point de vue. Salmanasar II ne le crée point ; il le trouve déjà en usage dans la langue officielle de Ninive. Le nom émanait donc d'un roi plus ancien, qui avait fait la guerre à Damas avant lui.

Le royaume de Damas était assez fort pour affronter seul l'empire de Ninive, qui jetait sur la Syrie des armées comptant jusqu'à 120 000 hommes (2). Ses richesses égalaient sa puissance. Prise par Ramannirar, petit-fils de Salmanasar II, Damas paie une amende de 2300 talents d'argent, 20 talents d'or, 3000 talents de bronze, 5000 talents de fer, — en d'autres termes, une amende de 69 000 kilogrammes d'argent, 600 kilogrammes d'or, 90 000 kilogrammes de bronze, 150 000 kilogrammes de fer, sans compter des meubles précieux en grande quantité (3).

La fertilité de la campagne de Damas, déjà célèbre pour ses jardins auxquels l'éternité semble promise, les vins de Khélebon servis à la table des dieux et des rois, et transportés au loin par les marchands phéniciens, ses troupeaux dont la laine était célèbre (4), sa situation à proximité de l'Arabie, qu'elle reliait à la Cœlésyrie, le grand chemin de l'Asie occidentale, par la vallée du Barada, tout cela rend bien compte d'un état si florissant. La prospérité de Damas s'explique comme, plus tard, celle de Baalbek ; elle se comprend mieux que celle de Palmyre, assiégée de tout côté par les sables du désert. Saccagée cent fois, Damas s'est toujours relevée : elle n'a cessé d'être une

(1) Sur le nom *Mat sa Imiri su*, voir : *Obélisque de Salmanasar II*, 68, 88, 98, 103 ; *Cun. Inscr. of West. Asia*, t. I, pl. 35, l, 15 ; t. III, pl. 2, nº xx, 3 ; pl. 9, 50 ;

(2) Layard, *Inscriptions*, pl. 47, lignes 43, 44.

(3) *Cun. Inscr. of West. Asia*, t. I, pl. 35, n. 1, 14-21.

(4) *Ezechiel*, xxvii, 18.

ville importante depuis l'aurore de l'histoire jusqu'à nos jours.

Au retour de ses expéditions en Syrie, Salmanasar II visitait volontiers l'Amanus. Il le ravagea avec son armée au moins cinq fois. L'Amanus, plus rapproché de l'Assyrie que le Liban, fut aussi plus exploité par les rois de Ninive. Ses forêts étaient inépuisables. Un siècle et demi après Salmanasar II, la beauté de ses ombrages était encore proverbiale en Assyrie. Les grands parcs créés par Sargon et Sennachérib pour le plaisir de leurs sujets *ressemblent à l'Amanus* (1).

Son produit principal était le bois d'*irinu*, généralement regardé comme le cèdre, quoique l'hébreu *ôren*, qui lui est identique, désigne, non le cèdre, mais, à ce que l'on croit, le pin. Le correspondant du mot hébreu *érez*, qui signifie cèdre, n'a pas été constaté jusqu'ici en assyrien. Mais M. Fried. Delitzsch a émis naguère des doutes sur le sens de *cèdre* attribué au mot *irinu*. Pour lui *irinu* et *surminu* sont le cèdre et le cyprès, sans qu'on puisse déterminer lequel désigne le cèdre, lequel le cyprès. Il incline néanmoins à regarder l'*irinu* comme le cyprès, et le *surminu* comme le cèdre (2). Il s'appuie sur la liste assyrienne de quarante-sept pays, caractérisés pour le plus grand nombre par un produit de leur sol (3). Et de fait ce document, qui donne au Khamanu, à la région du Khabur et au pays de Khasur la qualification de *pays d'irinu*, fait du Labnanu (Liban), de l'Atilur, et de l'Atsiandu des *pays de surminu*. Mais le raisonnement repose sur une supposition gratuite, pour ne pas dire fausse. Chaque pays est-il qualifié dans la liste par un produit remarquable ou par son

(1) *Inscription des Taureaux* de Sargon, 54, 55 ; *Cylindre de Bellino*, 57.

(2) *Wo lag das Paradies*, p. 107.

(3) *Cun. Inscript. of West. Asia*, t. II, pl. 51, nº 1.—Cf. Fried. Delitzsch, *Op. cit.*, pp. 101-110, et notre *Esquisse de géographie assyrienne*, t. XIV de cette revue, pp. 165-166.

produit principal ? Le Dr Delitzsch raisonne dans la seconde hypothèse, sans s'apercevoir qu'elle se heurte au document lui-même. Il s'y rencontre en effet, comme on vient de le voir, *un pays de Khasur*, avec l'épithète de *pays de surminu*. Or *khasur* est un nom d'arbre. Le pays dont il s'agit est le pays du bois de *khasur*, et cette dénomination n'a rien d'insolite, puisqu'on trouve les expressions de *pays de Mikhri* (arbre) et de *pays d'Irini*, employés comme noms propres de deux districts (1). Le pays de Khasur, d'après cela, est celui qui se distingue par l'arbre dont il porte le nom, le *khasur*, et non le *surminu*, passait pour son produit principal. Et cela devait être, car Teglatphalasar Ier regarde le bois de *khasur* comme supérieur à l'*irinu* et au *surminu* (2).

Il est néanmoins assez curieux que l'Amanus, si souvent nommé dans les inscriptions pour son bois d'*irinu*, le soit si rarement pour le *surminu*. Il nous revient seulement en mémoire un passage déjà cité d'Assurnatsirpal et celui où Sennachérib parle de l'*irinu* et du *surminu*, *productions du Khamanu et du Sirara* (montagne dont la situation nous est inconnue) (3). Par contre, l'Atalur ou Atilur, qui se rattache à l'Amanus, figure dans la liste, aussi bien que le Liban, pour le *surminu*. Cette particularité indiquerait-elle que l'Amanus en général produisait cette essence en moindre quantité ? Il faut encore noter, pour la solution du problème, que l'*irinu* était très commun : il croissait sur l'Amanus, le Liban et l'Anti Liban (4), le Sirara et l'Ammanâ, dans le Kummukh et sur les rives du Chabor en Mésopotamie. Un bois qu'on trouvait partout et qu'on employait avec profusion eût-il été prisé comme

(1) Assurnatsirpal, III, 91 ; *Cun. Inscr. of Western Asia*, t. II, pl. 52, 43, d.

(2) *Tablette de Teglatphalasar II*, 76. Voir le texte, cité plus haut.

(3) Assurnatsirpal, III, 88, 89 ; Sennachérib, *Bull Inscription*, n , 5.

(4) Nabonide, roi de Babylone au sixième siècle avant J.-C., pour la construction d'un temple à Kharran (Harran), de bois d'*irinu* coupé dans le pays d'Amat (Hamah). *Cun. Inscr. of Western Asia*, t. V, pl. 64, II, 10, 11.

le cèdre l'a été dans l'antiquité, notamment chez les Juifs, si proches du Liban ? Il est vrai que les cèdres devaient se compter par milliers dans cette montagne, puisque sous Salomon les cèdres du Liban affluèrent à Jérusalem *en aussi grand nombre que les sycomores dans la plaine* de Joppé (1). Du reste, si l'*irinu* est trop commun pour s'identifier avec le cèdre, il s'identifiera difficilement, pour la même raison, avec le cyprès, qui n'a pas moins de valeur.

Après tout, il se peut que l'*irinu* soit simplement le pin, comme l'*ôren* des Hébreux. Ce conifère est un des plus résineux et, si nous sommes bien informé, c'est celui de tous qui livre sa résine avec le plus de facilité. Sous ce rapport, l'*irinu* répond parfaitement au pin.

Salmanasar II reçoit en effet, comme tribut extraordinaire, de « Khayanu, fils de Gabbaru, *qui habite au pied du mont Khamanu* (probablement de l'Amanus septentrional, puisque toutes les places semblent occupées ailleurs), un talent d'argent, 90 talents de bronze, 90 talents de fer, 300 vêtements de *birmi* étoffe de *kitu*, 300 bœufs, 3000 moutons, 200 solives ou poutres d'*irinu*, une fille avec riche dot, ...*2 imiri* de résine d'*irinu*. » Khayanu est de plus soumis à un tribut annuel « de 10 mines d'argent, 200 solives ou poutres d'*irinu*, (un) *imiru* de résine d'*irinu* (2). »

L'*imiru* était une mesure de capacité chez les Assyriens : Sennachérib nous a parlé d'un *imiru* de vin qu'il offrait à ses dieux. C'est le mot assyrien correspondant au *chômer* des Hébreux. L'*imiru*, d'après M. Oppert, a une contenance de plus de 247 litres et demi (3). Gabbaru aurait donné la première fois près de 5 hectolitres de résine, et peut-être plus. Car les deux clous verticaux

(1) I Rois, x, 27.
(2) *Stèle de Kurkh*, II, 24-27.
(3) *L'étalon des mesures assyriennes*, p. 60.

représentant le chiffre 2 dans le texte sont précédés d'une lacune où il y a place pour un troisième clou, ce qui ferait trois *imiri*, et même pour des chiffres marquant des dizaines et d'autres nombres supérieurs. Que la tablette portât primitivement le nombre trois, cela est possible ; mais la nature du produit rend invraisemblable qu'un chiffre de dizaines ait disparu. Plus loin, le texte, sans lacune dans la copie du British Museum, porte simplement *imiru* de résine : nous supposons que cela veut dire *un imiru*.

Personne que nous sachions ne connaît jusqu'à présent la prononciation du mot assyrien qui signifie résine : la mention de ce produit n'a pas même été remarquée. L'idée de résine est exprimée dans l'écriture cunéiforme par un monogramme dont le sens ordinaire est *sang* (1), en assyrien *dâmu*, (hébreu, *dâm*). Le sens spécial de ce caractère aux endroits que nous considérons est certain ; le sang du cèdre, du pin, ou du cyprès, c'est la résine. Si ces passages ne sont pas rendus dans les anciennes versions, cela n'est pas étonnant, puisque l'emploi de *imiru* comme nom de mesure de capacité et le sens du monogramme qui exprime l'idée de sang n'ont été découverts que depuis peu.

Les marches de Salmanasar II à l'ouest de l'Amanus sont aussi décrites avec beaucoup de précision. L'histoire des campagnes auxquelles il consacra sa vingt-deuxième et sa vingt-troisième année de règne détermine la situation du *Qaü* ou *Quü*, laquelle une fois reconnue éclaire tout un groupe de pays intéressants.

« Dans ma vingt-cinquième année, je traversai le Purat (Euphrate) à l'époque de sa crue. Je reçus le tribut de tous les rois du pays de Khatti. Je traversai le Khamanu. Je descendis vers les villes de Kati (nom d'homme) de Qaü.

(1) Le Dr Lotz établit ce sens dans son travail sur les inscriptions de Teglatphalasar Ier, p. 140.

J'assiégeai Timur, sa forteresse. Je tuai ses soldats, je lui enlevai des captifs ; je renversai, je détruisis, j'incendiai ses villes, sans nombre. A mon retour, je pris, pour qu'elle me servit de forteresse, la ville de Mûru, forteresse d'Arami fils d'Agusi.......

» Dans ma vingt-cinquième année, je traversai le Khamanu pour la septième fois ; je marchai sur les villes de Kati de Qaü pour la quatrième fois J'attaquai Tanakun, forteresse de Tulka (nom d'homme). Le prestige redoutable d'Assur, mon maître, l'épouvanta : il sortit et se soumit à mon joug. Je lui pris des otages, je reçus son tribut, de l'argent, de l'or, du bronze, des bœufs, des moutons. Je m'éloignai de la ville de Tanakun ; je marchai sur le pays de Lamina. Les habitants évitèrent (le combat), ils gagnèrent une montagne de difficile accès. J'assiégeai le sommet des montagnes ; je m'en emparai. Je tuai leurs soldats, je fis descendre de la montagne les captifs (les hommes destinés à la captivité), leurs bœufs, leurs moutons. Je renversai, je détruisis, je brûlai leurs villes. Je marchai sur la ville de Tarzi ; ils (les habitants) se soumirent. A mon retour, je gravis le mont Khamanu ; j'y coupai des poutres d'*irinu*.... Je les transportai à ma ville d'Assur (1). »

Salmanasar II franchit donc l'Amanus. Au pied de la montagne, à l'ouest, il trouve un pays dont une des villes est Tarzi, Tarse, dont le nom est écrit avec un *z* sur les monnaies, d'après M. Schrader, qui a fort bien expliqué ces deux récits de Salmanasar (2).

Le Qaü appartient à la basse Cilicie, dont les plaines sont arrosées par le Pyramus, le Sarus et le Cydnus ; il confine au territoire de Tarzi sur la mer. Il n'appartient pas au Khilakku, la Cilicie au sens assyrien. La distinction des deux pays est formellement attestée par Salmanasar II, qui combat sur la rive gauche de l'Oronte, entre autres

(1) *Obélisque*, 126-141.
(2) *Keilinschriften und Geschichtsforschung*, pp. 236-242.

princes venus au secours du roi de Patinu, Kati de Quü et Pikhirim et Khiluku. *Qaü* alternant avec Quü, et Khiluku avec Khilakku, ne doivent pas nous étonner plus que Khulupî alternant avec Khalupî, et *gasur* (poutre), avec *gusur*, pour ne citer que deux exemples parmi plusieurs parfaitement constatés.

L'identité du Khilakku assyrien et de la Cilicie montagneuse, Κιλικία τραχεῖα, des classiques, se déduit de passages qui fixent en même temps la position du Tabalu au nord du Qaü et à l'est du Khilakku. Sargon agrandit le royaume de Tabal aux dépens du Khilakku (1) ; Sennachérib *soumet les gens de Khilakku qui habitent de hautes montagnes* (2) ; Assarhaddon *soumet les hommes de Khilakku et de Dukhâ qui habitent les montagnes attenantes au pays de Tabal* (3). De son côté Salmanasar II nous dit : « Dans ma vingt-deuxième année, je traversai le Purat pour la vingt et unième fois ; je descendis au pays de Tabal (4). »

Si l'on tient compte des données précédentes, on voit que Salmanasar n'a pu descendre au pays de Tabal qu'en traversant l'Euphrate vers Samsat ou Biredschik, et en s'engageant dans les vallées tributaires du Pyramus, dont le cours inférieur appartenait au Qaü. Le Tabal était donc situé au nord de cette contrée.

A s'en tenir à la lettre des endroits cités, le Khilakku se placerait dans l'Amanus, aussi bien que dans le Taurus en face de l'île de Chypre, où se trouvait la Κιλικία τραχεῖα des Grecs (5). Mais cette dernière circonstance nous fait préférer le Taurus, d'autant plus que Sennachérib et Asarhaddon, si familiers avec l'Amanus, au lieu de le désigner vaguement, l'eussent plutôt nommé par son nom.

(1) *Fastes*, 30, 31.
(2) Smith, *History of Sennacherib*, pp. 86.
(3) Cylindre A, II, 10-21.
(4) *Obélisque*, 104, 105.
(5) Strabon, XIV, v, 1.

Le Tabal confinait au *Milidu*, *Mélitène* des classiques, territoire de la moderne Malatié. En effet, la ville de Tul-Garimmi faisait partie du royaume de Milid sous Sargon (1), tandis que Sennachérib l'attribue au territoire *(pad)* de Tabal ou, si le mot *pad* signifie frontière (2), la place aux confins de Tabal (3).

Il était voisin du Musku, ou même lui était contigu, à l'ouest, d'après une énumération de Sargon, qui procède de l'est à l'ouest : Sargon *dont la main conquit le Manna, l'Urarthu, le Kasku, le Tabal jusqu'au Musku* (4).

Le Tabal possédait *des montagnes*, c'est-à-dire des mines *d'argent, de mulu, et d'albâtre ou de marbre*, qui eurent des attraits pour Salmanasar II (5). On ignore le sens du mot *mulu*. Un siècle après Salmanasar II, le Tabal, coupable de rébellion, paie une amende de 10 talents (300 kilogrammes) d'or, 1000 talents (30 000 kil.) d'argent, et 2000 chevaux, qui dénote une richesse exceptionnelle pour un si petit pays (6). Plus tard, il donne à Assurbanipal comme tribut annuel, de grands chevaux (7). Enfin, d'après Ezéchiel, le Tubal (qui va s'identifier avec le Tabal assyrien) envoyait au marché de Tyr des esclaves, et des produits métallurgiques (8).

Le Kasku, qui est pays de Khatti, semble situé à l'est du Tabal, dans la Commagène des classiques, au sud du Milidu (Mélitène). L'*Urumu*, également pays de Khatti, et le *Subarî* ou *Subarti*, voisins du Kasku ainsi que de l'Alzi et du Purukuzzi, doivent aussi se chercher de ce côté. Nos assertions reposent sur le passage de Sargon cité

(1) *Fastes*, 79, 80.
(2) Sur le sens du mot *pad*, voir notre *Esquisse de géographie assyrienne*, dans cette revue, t. XIV, p. 191, et notre étude sur *Le peuple et l'empire des Mèdes*, p. 100.
(3) Smith. *History of Sennacherib*, p. 86.
(4) *Cylindre de Sargon* (dans Oppert, *Inscriptions de Dour-Sarkayan*), 15.
(5) *Obélisque*, 106, 107.
(6) *Tablette de Teglatphalasar II*, 64, 65.
(7) *Prisme I de Rassam*, II, 73, 74.
(8) XXVII, 31.

ci-dessus, et sur les lignes suivantes de Teglatphalasar Ier :

« Je soumis le pays de Subarî, rebelle, indocile. Quant aux pays d'Alzi et de Purukuzzi, qui avaient refusé de donner leur tribut et leur présent, je leur imposai le joug puissant de ma domination, pour qu'ils m'apportassent leur tribut et leur présent chaque année à ma ville d'Assur. Conformément à ma bravoure, (qui vient) de ce que le dieu Assur a mis dans ma main une arme puissante domptant les rebelles, Assur m'ordonna d'élargir le domaine de son pays. 4000 hommes du pays de Kasku et du pays d'Urumu, hommes de Khatti, rebelles, qui dans leur puissance avaient pris les villes du Subarî, soumis au dieu Assur, apprirent que je marchais sur le Subarî. Le prestige de ma bravoure les frappa, ils prirent mon joug (1). »

Le récit indique clairement que le Subarî, l'Alzi, le Purukuzzi, le Kasku et l'Urumu, forment un groupe de pays.

M. Schrader, qui place le Kasku bien loin au nord, sur la branche septentrionale de l'Euphrate, n'obéit-il pas au désir de rapprocher les Kaskiens des Colchiens, avec lesquels il les identifie? M. Fried. Delitzsch les cherche avec plus de raison en Syrie.

Le Milidu que son nom, le voisinage de Tabal et sa situation sur la rive droite de l'Euphrate identifient avec la Mélitène, Μελιτ-ηνή, forme, sous Sargon (2), une province de l'empire assyrien, avec un canton voisin, le *Kammanu*, qui rappelle Comana, τὰ Κόμανα, ville de Cataonie, sur le

(1) *Prisme de Teglatphalasar Ier*, II, 89 — III, 5.

(2) *Fastes*, 78—83. « Tarkhunazi de Miliddu se souleva; il viola le serment des grands dieux; il refusa son tribut. Dans l'indignation de mon cœur, je brisai comme une cruche Miliddu, sa ville royale, avec les villes voisines. Lui-même, avec sa femme, ses fils, ses filles, tout le trésor de son palais, cinq mille prisonniers, ses soldats, je les fis sortir de Tul-Garimmi, sa forteresse, et je les traitai en captifs. Je fis occuper la contrée de Kammanu par les archers Suti, capture de ma main, et j'agrandis le pays (de Miliddu). Je livrai ce pays aux mains d'un de mes officiers. »

Sarus, dans la vallée de l'Anti-Taurus, célèbre durant la période gréco-romaine (1).

Le Musku, qui confinait au Tabal à l'ouest, formait, comme il a été dit plus haut, l'angle nord-ouest de l'empire assyrien sous Sargon, « qui domina depuis Yatnana (Chypre), au milieu de la mer, jusqu'au territoire de Mutsuri (Égypte) et de Muski, sur le vaste pays d'Akharri (Phénicie), sur le paysde Khatti (Syrie) en entier..... » L'Égypte, l'île de Chypre, et le Musku déterminent à l'ouest de l'empire une zone extrême, dont le Musku est le point le plus reculé au nord (2). Il était dans le voisinage du Qaü. Car sous Sargon, le gouverneur du Qaü réprime un soulèvement des Muskiens (3). Il n'est pas à une très grande distance du Kummukh, avec lequel ses conquêtes le mettent en contact sous Teglatphalasar I[er], à moins d'en faire un grand empire à cette époque (4). En résumé, le Musku a pour domaine approximatif le cours supérieur du Sarus et de la Samantia, et le cours moyen de l'Halys (Kisil-Irmak actuel), avec une étendue indéfinie à l'ouest. Dans cette région, la géographie classique connaissait une ville de *Mazaca*, dont le nom représenterait Musku, aussi bien que *Tarso-s* représente Tarzi (5).

Le Musku est le Mesek biblique, le *Mosoch* des Septante, dont la lecture, quant aux voyelles, est préférable à celle des massorètes. Il faisait avec les Tyriens le même commerce que le Tubal (6).

Avant le déchiffrement des écritures cunéiformes, on avait toujours identifié le Tubal et le Mosoch avec les Μοσχοί et les Τιβαρ-ηνοί (Moschiens et Tibaréniens) de la

(1) Strabon, XI, XII, 1; XII, II, 3.
(2) *Fastes*, 16, 17. — Voir notre *Esquisse de géographie assyrienne*, t. XIV de la Revue, pp. 150-152.
(3) *Fastes*, pp. 150-153.
(4) *Prisme de Teglatphalasar I[er]* 1, 62-68.
(5) Strabon, XII, 11, 7; XIV, 11, 29, etc.
(6) Ézéchiel, XXVII, 13.

géographie classique, situés près du Pont-Euxin et du Caucase, assez loin des lieux où les rois de Ninive placent le Tabal et le Musku. Les assyriologues maintiennent l'identification, et la justifient par l'hypothèse d'un déplacement des populations. Suivant M. Schrader, les Tibaréniens se seraient divisés en deux branches : l'une serait restée au pays d'origine, l'autre aurait émigré vers le nord. Il allègue à ce propos un passage de Cicéron, qui eut affaire dans sa province de Cilicie à la peuplade indocile des *Tibaréniens* (1).

Ici, nous faisons office de simple rapporteur, sans émettre d'opinion personnelle, excepté en ce qui concerne les Tibaréniens de Cicéron. Si cette tribu est un reste des Tabaliens des documents cunéiformes, le Tabal n'était point situé aux sources du Pyramus, du Sarus et du Balikly-Su, où le marque la carte de M. Schrader. Pour cela, il faudrait que les Tabaliens eussent suivi deux courants d'émigration diamétralement opposés. Les Tabaliens de Cicéron habitaient, en effet, la province romaine de Cilicie, au sud du Taurus, tandis que les sources du Pyramus étaient enclavées dans le royaume contemporain de Cappadoce (2). En général, pour tout ce groupe de contrées, nous nous écartons sensiblement des idées du savant assyriologue berlinois.

Le Tabal envoyait des chevaux d'une race particulière à Ninive, comme la région du Naïri soumise par Teglatphalasar I[er], région qui s'étendait jusqu'à la Méditerranée et comprenait peut-être le Tabal dans ses limites, fournissait également des chevaux, 1200 par an, à ses maîtres assyriens (3). Cela donne à penser que le Qaü (autres formes usitées dans les inscriptions : *Quü*, *Quï*, *Quä*), par lequel le Tabal communiquait avec la Méditerranée, est le *Qwê*

(1) *Epist. ad. fam.* xv, 4.
(2) Cicéron, *Ibid.* xv, 2.
(3) Voir notre *Esquisse de géographie assyrienne*, t. XIV de la Revue, pp. 121-124.

(dans la Vulgate *Coa)*, d'où Salomon tirait des chevaux pour ses écuries et pour le commerce.

« Les chevaux de Salomon venaient de Mitsraïm (Égypte) et de *Qwê*. Les marchands du roi les tiraient de Qwê à prix (d'argent). De l'Égypte, il venait un char pour six cents sicles d'argent, et un cheval pour cent cinquante sicles : les rois des Khittîm, et les rois d'Aram les obtenaient par leur entremise (celle des facteurs de Salomon) à ce prix (1). »

Rien n'oblige à chercher le Qwê du côté de l'Égypte : le Qaü, ou Quï, répond parfaitement aux exigences du texte biblique.

Le *Tunu*, compté par Teglatphalasar II au nombre de ses tributaires dans l'Asie occidentale, serait-il la ville et le territoire de Tyane, aux sources du Korsun, rivière tributaire du Sarus ? Si l'hypothèse était fondée, on aurait déterminé du même coup la situation approximative du *Sinukhtu*, principauté qui armait au moins sept mille hommes et que Sargon annexe au Tunu. Matti, roi de Tunu-Sinukhtu, paie un tribut d'argent, d'or, de chevaux, et peut-être de mulets (2).

Nous ignorons s'il faut rattacher au groupe des contrées étudiées jusqu'ici le pays de Yazbuku dont l'armée combat avec celle de Patinu sous Salmanasar II (3), ainsi que les pays d'Irkanatu, d'Usanatu, et de Sizanu, qui figurent parmi les royaumes dont les armées furent vaincues à Qarqar sur l'Oronte par Salmanasar II.

« 1200 chars, 1200 *bitkhalli* (signification inconnue), 20 000 hommes de Dadidri d'Imiri-su (Damas) ; 700 chars, 700 *bitkhalli*, 10 000 hommes d'Irkhulini d'Amat (Hamah) ; 2000 chars, 10 000 hommes d'Akhabbu de

(1) I (III) *Rois*, x, 28 ; II, *Paral.*, I, 16. — Voir sur ce sujet une note de M. l'abbé Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 3e édit., t. III, pp. 516, 517, note très instructive, quoique l'opinion de M. Schrader sur la situation du Quï y soit mal jugée.

(2) *Fastes*, 28, 29.

(3) *Stèle de Kurkh*, I, 54.

Tsirhalu (ou Sirhalu) ; 500 hommes du roi de Gua (Quï) ; 1000 hommes du roi de Mutsur ; 10 chars *(dix*, dans le texte lithographié), 10 000 hommes du roi d'*Irkanatu ;* 200 hommes de Matinubahal d'Arvad ; 200 hommes du pays d'*Usanatu ;* 30 chars, 10 000 hommes d'Adunu-bahal, roi du pays de *Sizanu ;* 1000 chameaux de Gin-dibuh du pays d'Arabu ; X hommes de Bahasu, fils de Rukhubu, roi d'Amanâ (1). »

Ce n'est pas le lieu de nous occuper d'un autre royaume qui figure également parmi les alliés du roi de Damas, le royaume de *Tsirhalu*, qui a pour chef *Akhabbu*, vu qu'on a généralement identifié ce prince avec Achab d'Israël, et qu'ainsi le Tsirhalu se trouve en dehors de notre sujet. On remarquera néanmoins que l'identification a trouvé crédit principalement parce qu'on croyait pouvoir lire *Binhidri* le nom du roi de Damas dans le document assyrien, et l'identifier avec *Benader* (2), comme les Septante lisent (au lieu de Benhadad) le nom du roi de Damas contemporain d'Achab d'après la Bible. Mais le nom assyrien se lit aujourd'hui Raman-idri, ou mieux Dadidri. Du reste, sans parler du trouble qu'elle jette dans la chronologie, l'identification d'*Akhabbu de Tsirhalu* avec Achab d'Israël offre deux difficultés : le nom d'Israël y subit une déformation insolite dans les transcriptions assyriennes des noms hébreux ; partout ailleurs dans les documents cunéiformes, le royaume d'Israël est nommé *Bit-Khumri* (maison d'Omri), et dans les textes de Salmanasar II lui-même, Jéhu est *fils de Khumri.*

Les rois d'Assyrie éprouvaient un attrait irrésistible pour la Syrie et les bords de la Méditerranée ; leurs expéditions en Phénicie, en Palestine, dans l'Arabie septen-

(1) *Stèle de Kurkh*, II, 90-95.

(2) Les Septante ont fait de *Ben* un nom commun, *fils*, et ont traduit *fils d'Ader*.

trionale et en Égypte achèveront de le démontrer. C'est dans ces contrées qu'ils dépensent le plus d'activité, parce que c'est là qu'ils trouvent le plus à piller. Ils en veulent à l'argent, et l'Asie occidentale est pleine de richesses. Sous ce rapport, les longues et fréquentes énumérations des biens de toute sorte enlevés aux vaincus ont une éloquence qui leur est propre et qu'un tableau d'ensemble ne saurait suppléer. Aussi les avons-nous reproduites plusieurs fois dans ces pages.

II

LA PHÉNICIE ET LA PALESTINE.

La Phénicie, inséparable de l'île de Chypre dans les fastes de Ninive, et la Palestine, prise ici dans un sens très étendu, excitaient au même degré que les pays étudiés précédemment la convoitise des despotes assyriens. Ils connurent de bonne heure le chemin de ces contrées, que les rois d'Élam et de Babylonie leur avaient appris. Mais ce sont surtout les derniers rois de Ninive qui les visitèrent et dont les annales sont précieuses pour cette partie de la géographie ancienne.

Citons d'abord les vues d'ensemble.

Sargon s'empara « de tout le désert jusqu'au ruisseau de Mutsri (Égypte), de tout le pays d'Akharri (Phénicie), et de tout le pays de Khatti (1).»

(1) *Cylindre de Sargon*, ligne 13. — Ce passage présente une difficulté. Il s'y rencontre un groupe de deux signes qui peut se lire *mat Mas* ou *mat Bar*, *pays de Mas* ou *de Bar*, ou bien encore, en un mot, *madbar*, désert. La troisième lecture nous semble préférable avec ce sens, parce qu'il s'agit en réalité d'un désert, que le mot *madbar* existe en assyrien, et que nous le rencontrerons désignant d'autres parties de l'Arabie.

Sous la dernière dénomination, Sargon range Asdudu (Azot), au pays des Philistins, ainsi que Carchémis, Amat et le Kummukh (1). Il y comprenait sans doute aussi le Bit-Khumria (ancien royaume d'Israël), dont il acheva la conquête (2).

Le *ruisseau d'Égypte* (en assyrien : *nakhal Mutsur*, en hébreu : *nakhal Mitsraïm)*, coule au fond de Wadi-el-Arisch et se jette dans la Méditerranée près des ruines de Rhinocolure, à sept ou huit lieues de Gaza. C'est bien en effet cette région que décrit Asarhaddon (ou Assurbanipal) quand il dit qu'il alla jusqu'à *la ville de Rapikhi au bord du ruisseau de Mutsur, endroit où il n'y a point de fleuve*, le ruisseau d'Égypte étant d'ordinaire à sec. Asarhaddon avait dû porter avec lui l'eau nécessaire à l'armée (3).

Sennachérib élargit le panorama du côté du Jourdain. Dans la ville d'Usu, en Phénicie, il reçoit les tributs de huit princes qu'il énumère dans l'ordre suivant :

Minkhimmi (Ménahem), de Samsimuruna,
Tubahal, de Tsidunnu (Sidon),
Abdilihti, d'Arudu (Arudus),
Urimilki, de Gublu (Gébal),
Mitinti, d'Asdudu Azot),
Puduïli, de Bit-Ammana (Bet-d'Ammon),
Kammusunabti, de Mahaba (Moab),
Aïrammu, d'Udumu (Édom).

(1) *Inscription des Taureaux*, ll. 17, 18.

(2) *Ibid*, l. 21, et *passim*.

(3) Fragment S, 2027, *recto*, ll. 16-18. — Ce texte a été publié par M. Boscawen, dans les *Transactions of the Soc. of Bibl. Archeology*, t. IV, pp. 90-96, d'une manière plus complète que dans le grand recueil du British Museum, t. III, pl. 35, n° 4. Il est attribué d'ordinaire à Asarhaddon, et par fois à Assurbanipal.

La liste se termine par ces mots : *tous rois du pays de Martu!* (1)

La dénomination de *Martu* est partout l'équivalent d'*Akharru*. Azot est donc attribué ici au pays d'Akharru. Sargon l'a rapporté au Khatti, qu'il distingue expressément de l'Akharru. Plus loin, Assurnatsirpal désignera sous le nom d'Akharru une partie seulement de la Phénicie.

Asarhaddon et Assurbanipal reculent encore les limites du tableau.

« J'appelai, dit Asarhaddon, les rois du pays de Khatti et du bord de la mer :

Bahalu, roi de Tsurri (Tyr, en hébreu Tsôr),
Minasi, roi de Yaüdi (Juda),
Kaüsgabri, roi d'Udumi (Édom),
Mutsuri, roi de Mahaba (Moab),
Tsilbil (?), roi de Khaziti (Gaza),
Mitinti, roi d'Iskaluna (Ascalon),
Ikasamsu (ou Ikaümu), roi d'Amkarruna (Accaron),
Milkiasapa, roi de Gubli (Gébal, Byblos),
Matanbahal, roi d'Aruädi (Aradus),
Abibahal, roi de Samsimuruna,
Puduïlu, roi de Bit-Ammana (Bet-Ammon),
Akhumilki, roi d'Asdudi (Azot),

du littoral (*akhu*) de la mer ;

Ikistira, roi d'Idihal (Idalium),
Pilagura, roi de Kitrusi (Chytros),
Kisu, roi de Sillua,
Ituandar, roi de Pappa (Paphos),
Irisu, roi de Sillu (Soli),
Damasu, roi de Kurï (Curium),
Rumisu, roi de Tamisu (Tamassus),
Damusu, roi de Kartikhadasti,

(1) *Prisme de Taylor*, col. II, ll. 47-55. — *Taureaux de Koyoundschik*, I, ll. 19-20.

Unasagusu, roi de Lidir (Lédra),

Putsusu, roi de Nurî,

dix rois du pays de Yatnana (Chypre) dans la mer. En tout, vingt-deux rois du pays de Khatti, du littoral (*akhu*) de la mer, de l'intérieur de la mer (1). »

Ce passage comprend la Phénicie et Chypre dans le pays de Khatti.

Parlant à son tour des mêmes rois, Assurbanipal, dans un récit de sa première campagne en Égypte (2), les divise en trois catégories :

« Au cours de mon expédition, vingt-deux rois du littoral (*akhu*) de la mer, de l'intérieur de la mer, et du bord de la mer (*nabalu*), serviteurs qui m'étaient soumis, apportèrent leur riche tribut en ma présence et me baisèrent les pieds. Ces rois, leurs troupes et leurs vaisseaux, je les fis aller, de concert avec mon armée, par la mer et le bord de la mer (*nabalu*), au secours des rois, mes serviteurs soumis, gouverneurs de Mutsur (Égypte) (3). »

Comme il s'agit d'une flotte et d'une armée de terre qui combinent leur marche, nous prenons le mot *nabalu* dans un sens moins large que son synonyme *akhu*, qui désigne parfois toute la Palestine y compris la rive gauche du

(1) Prisme B d'Asarhaddon, col. V, 12-27. Cf. Schrader *Zur Kritik der Inschr. Tiglath-Pileser's II*, etc. pp. 33-36 et planche 2.

(2) Il y avait eu des changements à Aradus et au pays d'Ammon dans l'intervalle de la rédaction des deux listes. Matanbahal est remplacé par Yakinlû, et Puduïlu par Aminabdi (Aminadab), dans le second document. — Le nom de Manassé, roi de Juda, *Minasi* chez Asarhaddon, se défigure en *Minsi* chez Assurbanipal. — Asarhaddon qualifie d'*iru* ou *alu* (deux lectures du même signe, signifiant ville, localité, pays), tous les royaumes excepté *Idilu* qu'il appelle *mat*, pays ; Assurbanipal emploie le dénominatif *mat*, excepté avec *Tsurru*, auquel il appose *iru* ou *alu*.

Les deux listes énumèrent les vingt-deux royaumes dans le même ordre. La seconde a été rédigée sur la première. Cette conformité a été très utile, tant pour la reconstitution du texte mutilé d'Assurbanipal, que pour la lecture de plusieurs noms. Cf. Schrader, *Zur Kritik* etc., pp. 31-36, et pl. 2.

(3) Assurbanipal, *Prisme A de Rassam*, col. I, ll. 68-76, extrait du *Prisme C de Rassam*, dans Schrader, *Ibid.*

Jourdain. Cette signification de *nabalu* ressort encore mieux du passage où Assurbanipal, décrivant le blocus de Tyr, dit qu'il *intercepta les issues du côté de la mer et du côté du rivage* (*nabalu*) (1). »

Outre le tribut, ces rois étaient soumis à des corvées éventuelles. « J'appelai, dit Asarhaddon, vingt-deux rois du pays de Khatti, tous les rois du littoral et de l'intérieur de la mer et je leur donnai mes ordres. » Il s'agissait d'abattre de grands arbres dans le Sirara et le Liban, d'extraire du marbre blanc et d'autres pierres *du sein des montagnes, lieu de leur production*, et de transporter ces lourds matériaux, *par des chemins pénibles*, à Ninive, où Asarhaddon était occupé à se bâtir un palais (2). Plus tard, les rois de Babylone exploitèrent de la même manière leurs sujets, en majeure partie syro-palestiniens. Voulant relever le temple de Bel à Kharran (Charres) en Mésopotamie, Nabunaïd (Labynète), père de Balthasar, fait appel *à ses nombreux sujets, aux rois, princes et chefs qui habitaient les bords de la mer supérieure* (Méditerranée) *et les rives de l'Euphrate depuis Khazzati* (Gaza) *à la frontière de Mitsir* (Égypte) *jusqu'à la mer inférieure* (golfe Persique) (3). A une époque moins reculée, dans une

(1) Smith, *Assurbanipal*, p. 59, l. 88. Cf. *Prisme A de Rassam*, col. II, l. 53.

(2) *Prisme A*, col. V, ll. 11-16.

(3) *Cylindre de Sippara*, col. I, ll. 39-49. Cf. Pinches, *Proceedings of the Soc. of Bibl. Arch.* 7 nov. 1882.— *Khazzati à la frontière* (*pad*) *de Mitsir*. Ce passage nous force à admettre pour *pad* le sens de *frontière, limite*, que nous avions rejeté précédemment. Néanmoins le mot *pad*, comme *fines* en latin, signifie parfois le territoire circonscrit par les limites. - Nous avons aussi à rectifier une erreur de lecture concernant les *diqari*, si souvent mentionnés dans les récits assyriens. Nous avons lu par distraction *daqari* le nom de cet instrument *Cun. Inscr. of W. A.*, t. II, pl. 46, l. 17, où l'idéogramme qui le représente toujours dans les textes historiques est traduit phonétiquement par les trois caractères syllabiques de valeur *di-qa-ri*. Nous étions porté à voir dans le *diqaru* un instrument pointu, une pique, une lance. La réserve avec laquelle nous nous sommes exprimé est justifiée par un texte qui se lit t. V, pl. 42 du recueil britannique où le *diqaru* (ligne 36,

inscription rédigée en assyrien, Antiochus Soter nous apprend que, lorsqu'il voulut restaurer les temples de Babylone, *il fit faire des briques au pays de Khatti* (1). C'était sans doute aussi à la Syrie que Nabuchodonosor avait demandé les pierres nécessaires pour les édifices dont il orna sa capitale (2).

On verra mieux encore, par l'étude détaillée de la Phénicie et de la Palestine dans les monuments assyriens, le parti que les grands rois entendaient tirer de la possession de ces pays.

§ 1. *La Phénicie et l'île de Chypre.*

Assurnatsirpal énumère les cités *d'Akharu au bord (sidu) de la mer*, dont il reçut les présents, comme suit : « Le pays de Tsurru, le pays de Tsidunu, le pays de Gublu, le pays de Makhallatu, le pays de Maïzu, le pays de

c, d) figure dans une liste de mots précédés du déterminatif des noms de vases. Il ne nous avait pas été loisible de parcourir les planches 36-70 de ce tome, que nous avons reçues de la munificence des Trustees du British Museum pendant l'impression de notre précédent article.

(1) *Cylindre d'Antiochus Soter*, col. I, ll. 8-11.

(2) *Grande inscription de Nabuchodonosor*, col. IX, ll. 22-28. *Autour du rempart en briques* (qui protège mon palais à Babylone), *je bâtis un haut rempart en grandes pierres extraites des grandes montagnes : j'en élevai le faîte comme une montagne.* Ainsi s'exprime Nabuchodonosor, et l'on est fort surpris de voir Hérodote taxé de mensonge pour avoir parlé d'un pont en *énormes pierres* à Babylone. Le jugement émane pourtant d'un assyriologue qui apprécie les données d'Hérodote à la lumière des nouvelles découvertes. C'est M. Sayce, en effet, qui a écrit les lignes que voici : «Il est clair qu'Hérodote n'avait jamais visité la Babylonie. Autrement il ne parlerait pas d'*immenses pierres*, taillées dans un pays qui en est absolument dépourvu. Le peu de pierres apportées de Babylonie sont des pierres précieuses ou des pierres ayant servi de bornes : *le moindre caillou y coûtait fort cher, the smallest pebble being of high value.* » Si le raisonnement est juste, Nabuchodonosor n'a pas plus qu'Hérodote vu Babylone.

M. Sayce (*Herodotos*, p. 107, cf. p. xix), dans ce cas comme dans plusieurs autres, défigure l'expression de l'historien grec. Il lui fait dire que les pierres dont il s'agit furent taillées en Babylonie, tandis qu'Hérodote affirme seulement que la femme de Labynète, laquelle serait l'auteur du monument,

Kaïzu, le pays d'Akharru, la ville d'Arvadu qui est dans la mer (1). »

Les trois premiers noms, Tyr, Sidon, Gébal, et celui d'Aradus, qui vient en dernier lieu, insinuent que la liste procède du sud au nord, et que Makhallatu, Maïzu et Kaïzu, cantons inconnus d'ailleurs (2), doivent se marquer sur la carte entre Gébal et Aradus. M. Fried. Delitzsch va plus loin : « Quand on considère, dit-il, la situation de ces localités, *précisément au bord de la mer*, entre Aradus et Byblos (Gébal), et leur nombre de trois, on se sent entraîné à les identifier avec l'ancienne Tripolis (Trois-Villes) des Phéniciens. » Toutefois il est permis de douter que les trois noms signalés désignent des villes. En outre, ils ne forment pas un groupe à eux trois ; car on dirait avec autant de raison que le *pays d'Akharru*, qui semble être ici un canton particulier de la Phénicie, fait quatre avec eux (3). Enfin, comme on l'a déjà remarqué, le *bord de la mer* exprime quelque chose de très vague en assyrien : le royaume d'Ammon, à l'est du Jourdain, est au bord de la mer. On est donc à l'aise pour la situation des trois cantons.

La côte phénicienne achève de se dessiner dans les textes de Teglatphalasar II et de Sennachérib.

fit tailler d'énormes pierres, ἐτάμνετο λίθους περμήκεας, sans parler du lieu où la chose se fit, ni du lieu de provenance des matériaux. — Sur le passage cité de Nabuchodonosor, voir Flemming, *Die grosse Steinplatteninschrift Nebukadnezars II*, pages 9, 20, 21, 59.

(1) III, 84-87.

(2) *Makhallata*, ou *Maallata*, serait-il *Marathus*, Μάραθος (Strabon, XVI, II, 12), immédiatement au sud d'Aradus ? Le nom assyrien se transcrirait plus exactement *Maâlata*, car les consonnes redoublées marquent la quantité longue de la voyelle précédente (comme dans *Tsurru*, *Tsidunnu*), et l'aspiration est exagérée par la transcription *kh* dans *Makhallata*.

(3) On traduirait à la rigueur, en faisant abstraction d'Arvadu, dernier membre de l'énumération : *Le pays de Tsurru..... le pays de Kaïzu (provinces) du pays d'Akharri ;* mais ce serait exclure Arvadu de l'Akharru pris dans le sens ordinaire.

Teglatphalasar II amène des captifs des provinces orientales de son empire dans les *villes de Tsimirra*, *de Zimarra*, *d'Arqa*, *d'Usnu*, *Siannu*, *Rih-raba*, *Rih-sitsu*, *au bord de la mer supérieure* (Méditerranée) (1).

Dans Tsimirra, on croit reconnaître *Tsemâri*, une des tribus de Chanaan d'après la Genèse (2), et le Simyra de Strabon, entre Aradus et Gébal, à l'embouchure du Nahr-el-Kébir. Arqa a fait songer aux ruines de Tell-Arka, sur le Nahr-Arka, au nord-est de Rouad, ancien Aradus.

Les renseignements de Sennachérib sont plus précis. Ils se rapportent à la Phénicie méridionale.

« Dans ma troisième campagne, dit-il, j'allai au pays de Khatti. Lulî, roi de Tsidunnu, fut effrayé du prestige de ma puissance : il s'enfuit au loin dans la mer (d'après un autre document, en Yatnana, Chypre) (3), et abandonna son pays. Les villes de Tsidunnu-la-Grande, de Tsidunnu-la-Petite, de Bit-Zitti, de Zariptu, de Makhalliba, d'Usu, d'Akzibu, d'Akka, ses forteresses, etc., se soumirent (4). »

Ici, on distingue à première vue, sous les transcriptions assyriennes, les villes de *Sarepta*, *Akzib* dans Josué et les Juges (5), *Ekdippa* chez les classiques, *Accô* (Saint-Jean d'Acre), qui s'échelonnent du nord au sud, dans le sens de la marche de Sennachérib (6). La liste entière procède sans doute suivant le même ordre. Du reste la ville d'Usu, dans le voisinage de laquelle Sennachérib reçoit, après la prise de Sidon, le tribut des princes palestiniens cités plus haut, se place naturellement au sud de cette ville (7).

(1) *Cuneiform Inscript. of Western Asia*, t. III, pl. 9, l. 46 ; pl. 10, ll. 13-15.

(2) X, 18.

(3) *Taureaux de Koyoundschik*, 1, ll. 19, 20.

(4) *Prisme de Taylor*, col. II, ll. 34-43.

(5) *Josué*, XIX, 29; *Juges* I, 31. Dans le second passage, *Akkô* (Acco) et *Akzib* sont mentionnés avec Sidon, comme des villes restées au pouvoir des Chananéens.

(6) On le voit par la suite du récit, qu'on lira plus loin.

(7) *Inscriptions des Taureaux de Koyoundschik*, 1, ll. 19, 20.

Sidon-la-Grande et *Sidon-la-Petite*, toutes deux prises par Sennachérib, sont ainsi nommées par comparaison. *Tsidôn rabbâ* dans le livre de Josué doit donc signifier Sidon-la-Grande, et non la grande Sidon (1).

Parmi les cités phéniciennes, les inscriptions parlent le plus longuement d'Aradus, Sidon, Tyr, Usu et Accu.

Après la soumission de Tyr, dit Assurbanipal, « les chefs de l'intérieur de la mer et les rois des hautes montagnes, voyant la grandeur de mes œuvres, redoutèrent ma puissance. »

Il s'agit des rois de Tabal et de Cilicie, du roi et des princes d'Aruaddu ou Arvadu (Aradus).

« Jakinlû, roi d'Aruaddu, qui habite dans la mer, qui n'avait pas obéi aux rois mes pères, se soumit à mon joug. Il amena à Ninive, pour être concubine, sa fille, avec une grande dot, et il baisa mes pieds..... Les fils de Yakinlû, Azibahal, Abibahal, Adunibahal, Sapadibahal, Pudibahal, Bahalyasupu, Bahalkhanunu, Bahalmaluku, Abimilki, Akhimilki, habitants de la mer, sortirent de la mer, vinrent avec des présents considérables et me baisèrent les pieds. »

Tous ces noms, du type phénicien le plus accusé, révéleraient à eux seuls un État chananéen, si on pouvait douter un instant de l'identité d'Aruaddu (plus exactement *Aruâdu*) et de l'Arvad biblique, l'Aradus classique, aujourd'hui Rouad, petite île de la côte phénicienne au nord de Tripoli.

En face d'Aradus, Assurbanipal éprouve un accès de cette admiration naïve que la vue de la mer inspire toujours aux rois d'Assur : « Ikkilû (Jakinlû), dit-il, habitait comme un poisson des eaux immenses ; il parcourait la vaste mer. »

Le roi d'Aruadu est condamné à un tribut annuel, con-

(1) *Josué* XI, 18 ; XIX, 28.

sistant *en laines* de différentes couleurs, *en poissons*, *en oiseaux* (1).

Dès le douzième siècle avant notre ère, les Assyriens avaient visité Aradus. Ils racontent que Teglatphalasar Ier « monta sur des vaisseaux du pays d'Arvadu et tua un *nakhiru* dans la Grande Mer (2). » Après lui, Assurnatsirpal, entre autres présents des Phéniciens, reçut des *dents de nakhiru* (3). L'ivoire de cet animal aquatique était d'un fréquent emploi chez les Assyriens et les peuples voisins. Il servait à peu près aux mêmes usages que celui de l'éléphant (4). Plusieurs en ont conclu que le *nakhiru* était le dauphin. Assurnatsirpal reçut aussi du même peuple des *pagûti grands et petits*, espèce animale dont il a été parlé précédemment (5).

Sidon, déjà châtiée par Sennachérib, se révolta encore sous son successeur. Cela fournit à Asarhaddon l'occasion d'en parler assez en détail.

« Je m'emparai de Tsidunnu, qui est dans la mer, et je détruisis toutes ses habitations. J'abattis complètement son rempart, je détruisis ses fondements et les jetai dans la mer. Je ruinai son *emplacement* (?).

» Abdimilkutti, son roi, lequel redoutant mes armes s'était enfui dans la mer, *e le tirai de la mer comme un poisson, et e lui coupai la tête*. Je m'emparai des grands trésors gardés dans son palais, or, argent, pierres précieuses, peaux d'éléphant, dents d'éléphant, bois d'*usu*, bois d'*urkarinnu*, vêtements de *birmi*, étoffes de toutes sortes. Je menai au pays d'Assur son peuple, immense,

(1) Smith, *Assurbanipal*, pp. 60-64, 69-71, 75-76 ; *Cuneiform Inscript. of Western Asia*, t. V, pl. 2, 92-94.

(2) *Broken Obelisk*, ll. 2, 3.

(3) III, 84-87.

(4) M. Lotz, *Die Inschr. Tiglath-Pileser's*, p. 161, fait observer que l'ivoire du *nakhiru* ne se rencontre pas dans les inscriptions assyriennes employé pour l'ornementation des édifices.

(5)III, 84-87.

sans nombre, (ainsi que) des bœufs, des moutons et des ânes. J'assemblai tous les rois de Khatti et du bord de la mer. Je fis faire..... Je lui donnai (à Sidon renouvelée) le nom de Ville d'Assur-akh-iddin (Asarhaddon.) J'y établis des hommes de la montagne et de la mer d'occident, proie de mon arc. Je leur donnai pour préfet un de mes grands officiers.

» Et Sanduarri, roi des villes de Kundi et de Sizu, homme ennemi, rebelle, qui ne craignait pas ma puissance et avait abandonné les dieux, s'était fié à des montagnes de difficile accès et avait pris pour allié Abdimilkutti, roi de Tsidunnu. Ils se firent l'un à l'autre le serment des grands dieux et comptèrent sur leur puissance. Pour moi, je me fiai à Assur, mon seigneur. *Je le tirai* (Sanduarri) *de la montagne comme un oiseau, et je lui coupai la tête* (1). »

Les deux récits joints par la copulative *et*, en assyrien *û*, dominés par une antithèse fort saillante et rapportant des faits connexes, n'en forment qu'un seul. S'ensuit-il de là que Kindu et Sisu doivent se placer, comme on l'a prétendu, dans le voisinage de Sidon? A notre avis, la chose est fort douteuse. On a vu la Cilicie liguée avec Damas et le pays d'Ammon, et nous venons de signaler dans les inscriptions d'Assurbanipal une antithèse égale-

(1) *Prisme A d'Asarhaddon*, col. I, 9-46. — Asarhaddon, ce nous semble, raconte ensuite (ll. 47-53) que pour donner à tous une haute idée de la puissance du dieu Assur, il suspendit les têtes d'Abdimilkutti et de Sanduarri au cou de deux de leurs officiers, et que ceux-ci défilèrent de la sorte, au son de la musique, avec les autres captifs sidoniens y compris les femmes et les enfants, sous les regards de la foule dans le voisinage de Ninive.

Si notre interprétation n'est pas vraie, elle est du moins très assyrienne. Dans le même genre, Assurbanipal dépasse Asarhaddon. Il enlève les ossements d'un roi de Gambulu qui avait été son ennemi, et ordonne à ses gens de s'en servir en guise de massues pour assommer aux portes de Ninive les fils de ce roi tombés entre ses mains. — Voir ce passage dans Smith, *Assurbanipal*, p. 138, ll. 88-92. Nous y donnons au verbe *khasalu*, le sens de *battre, briser*. Il est employé avec le sens de *moudre* (le grain), *Cun. Inscr. of West. Asia*, t. V, pl. 18, *c-d*, ll. 33-34. Cf. Strassmaier, *Alphab. Verzeichniss*, n° 3279.

ment frappante entre Aradus d'une part, la Cilicie et le Tabal de l'autre. *Sandu-arri* semble être un composé. Son premier élément rappelle *Sanda-sarmi*, le nom du prince cilicien qui fait hommage à Assurbanipal. En attendant de plus amples données, nous chercherions donc *Kindu* et *Sisu*, les deux villes de Sanduarri, plutôt dans le Taurus ou l'Amanus que dans le Liban.

D'après le texte cité, la ville de Sidon était dans la mer, *ina qabal tamtî*, *in medio maris*. L'expression, quoiqu'elle manque de rigueur, n'étonne pas dans la bouche des Assyriens, habitués à exagérer tout ce qui tient à la mer. Sidon consistait essentiellement dans ses deux ports, le promontoire intermédiaire, et la péninsule oblongue, parallèle au rivage, qui communique avec le promontoire par un isthme étroit et abrite les ports à l'ouest. A l'époque du grand commerce de Sidon, la péninsule était sans doute couverte d'édifices, et il doit en avoir été de même de la chaîne d'îlots qui y fait suite jusqu'au Kalat-el-Bahr, le plus considérable de tous, au nord-est de la ville actuelle. Les îlots reliés à la péninsule et entre eux par une forte digue qui abritait le port septentrional, faisaient partie de la ville. Aujourd'hui que la presqu'île est déserte, que la digue a été emportée par les flots, et que la ville s'est développée davantage à l'est, on ne dirait plus aussi bien : *Sidon qui est dans la mer* (1). L'emploi quelque peu abusif de ces mots par Asarhaddon est utile à noter. Nous y reviendrons plus loin.

Le nom assyrien, *Ville d'Assur-akh-iddin*, destiné à remplacer celui de Sidon, ne fut pas longtemps employé : ce serait peine perdue que d'en rechercher des traces dans la géographie postérieure.

D'ordinaire la colonie installée à la place d'une nation vaincue ne se recrutait pas dans le voisinage : on déportait au loin les captifs, qui étaient dotés par ce moyen de

(1) Cf. Socin-Bädeker, *Palestine et Syrie*, édition française, pp. 454-458.

nouveaux foyers, pour leur rendre l'évasion plus difficile. Si les nouveaux habitants de Sidon sont en partie phéniciens, c'est apparemment qu'Asarhaddon, pour assurer ses communications avec Chypre, avait besoin de vaisseaux et de marins.

Tyr semble avoir recueilli alors l'héritage de Sidon. Elle se crut assez forte pour secouer le joug d'Assurbanipal, successeur d'Asarhaddon ; peut-être même s'était-elle déjà révoltée contre celui-ci.

« Dans ma troisième campagne, dit Assurbanipal, je marchai contre Bahal, roi du pays de Tsurru, qui n'avait point observé le commandement de ma royauté et n'écoutait point la parole de mes lèvres. J'élevai une ligne de forts contre lui et je m'emparai de toutes ses issues par terre et par mer. *Je réduisis leurs courages* (?) ; je les soumis à mon joug. Le roi amena en ma présence la fille issue de lui et les filles de ses frères, pour être concubines. Il amena en même temps pour mon service son fils Yakinlû, qui n'avait pas encore parcouru la mer. J'acceptai sa fille et les filles de ses frères. J'eus compassion de lui : je lui rendis le fils issu de lui (1). »

Un autre prisme ajoute : « Les tours que j'avais élevées contre lui, je les détruisis ; les communications par terre et par mer, dont je m'étais rendu maître, je les rétablis. Je reçus de lui un tribut considérable. Je retournai sain et sauf à Ninive (2). »

Dans une inscription royale, cela signifie qu'on n'avait pu s'emparer de Tyr, et qu'on s'était contenté de quelques marques de soumission. Bahal fut traité avec beaucoup d'égard, si on songe aux mœurs du temps. — Il est clair

(1) Smith, *Assurbanipal*, p. 58-60. Cf. *Cun. Inscr. of W. A.*, t. V, pl. 2, ll. 49-62. C'est dans ce second texte (prisme A de Rassam) que se lisent les mots : *le fils* (de Bahal) *qui n'avait pas encore parcouru la mer*, inspirés par l'idée que la mer est l'élément naturel des Phéniciens. La phrase peut signifier aussi : *condamné à ne plus parcourir les mers.*

(2) Smith, *Assurbanipal*, pp. 68, 69.

qu'Assurbanipal n'avait bloqué Tyr par mer qu'avec le secours de flottes phéniciennes.

Usû et Akkû, coupables de révolte, sont traitées fort différemment peu d'années après.

« A mon retour (d'Arabie), dit Assurbanipal, je pris la ville d'Usû qui est située sur le bord de la mer. Les hommes de la ville d'Usû qui n'obéissaient pas à leurs gouverneurs, et ne s'acquittaient pas de leur tribut annuel, je les tuai. Je rendis mes jugements au milieu de ces hommes rebelles. J'emmenai leurs dieux et leur peuple en Assur.

» Les rebelles d'Akkû, je les tuai. Je suspendis leurs corps sur des pieux et je les plaçai autour de la ville. Je pris le reste du peuple pour le pays d'Assur. Je le rassemblai en une troupe, et je l'ajoutai aux sujets nombreux qu'Assur m'adonnés 1). »

Nous avons dit que les Assyriens situaient Sidon *dans la mer*, bien qu'elle tienne à la terre ferme. Faute d'y penser, les assyriologues se sont trop hâtés d'identifier les *Yamnai* ou *Yavnai* des inscriptions cunéiformes avec les Grecs, Ἴωνες. On n'ignore pas que dans le texte assyrien de Béhistun, *Yamanu* ou *Yavanu* désigne la Grèce ; on sait aussi qu'un ethnique *Yamnai* ou *Yavnai* pourrait fort bien dériver de *Yamanu* ou *Yavanu*. Mais malgré cela un texte de Sargon rend difficile l'identification des Yamnai avec les Grecs, que nous avions admise nous-même jusqu'ici. Voici ce passage :

« (Sargon) prit comme un poisson le Yamnai dans la mer ; il enleva Gunzinanu (prince) de Kammanu, et Tarkhularu de Gamgumu ; il soumit sept rois du canton de Yah, au pays de Yatnana (Chypre), à sept journées dans la mer (2). »

(1) Smith, *Assurbanipal*, pp. 281, 282. Cf. *Cun. Inscr. of Western Asia*, t. V, pl. IX, ll. 115-128.

(2) *Inscription des Taureaux*, ll. 25-28.

Personne n'a songé jusqu'ici à mener Sargon au delà de Chypre, dans quelque autre île ou contrée de la Grèce. Les partisans de l'identification Yamnai-Ioniens placent les Yamnai dans l'île de Chypre. Or est-il permis de croire que Sargon, dans une liste où l'on n'aperçoit aucune redite, nomme un peuple de Chypre, revienne en Asie pour toucher le Kammanu et le Gamgumu, et retourne ensuite à Chypre, pour sauter de là encore une fois sur le continent asiatique? En effet, après Yatnana, il nomme des pays situés à l'est du Tigre. D'ailleurs le Yatnana est évidemment donné comme plus éloigné que le pays des Yamnai, par conséquent comme une contrée toute différente. Il est peu probable en effet qu'on distingue dans l'île de Chypre diverses régions suivant la distance plus ou moins grande qui les sépare de Ninive.

Nous croyons que les Yamnai appartenaient à la côte de Phénicie ou de Palestine. Ne serait-ce pas les habitants de l'Yabnâ maritime, à l'embouchure du Nahr-er-Roubîn? Cette ville servait de port à une autre Yabnâ, que les Grecs nommèrent Ἰάμνεια, Ἰαμνία, Ἰαμναὶ (1).

Jusqu'ici nous avons raisonné dans l'hypothèse que le pays des Yamnai était situé de quelque façon dans la mer. Mais Sargon ne dit pas même cela : il rapporte seulement qu'il prit les Yamnai dans la mer, c'est-à-dire dans un combat naval, comme Salmanasar II prit les habitants de Mazamua sur leurs vaisseaux. De cette sorte, notre identification Yamnai-Yamnia est encore plus plausible.

Les matelots Yamnai montent avec ceux de Tyr et de Sidon la flotte de Sennachérib sur le golfe persique :

« J'établis à Ninive des hommes du pays de Khatti, capture de mon arc. Ils construisirent avec art de grands vaisseaux, à la façon de leur pays. Je les fis monter par des matelots tyriens *(tsurrai)*, sidoniens *(tsidunnai)* et yamniens *(yamnai)*, capture de ma main (2). »

(1) Voir Socin-Bädeker, *Palestine et Syrie*, édition française, p. 336.
(2) *Taureaux de Koyoundschik*, 4, ll. 57-60.

Avec *les vaisseaux du pays de Khatti* (1), construits aussi en partie à Tul-Barsip au bord de l'Euphrate, Sennachérib navigua sur le golfe Persique, et alla réduire des Chaldéens fugitifs en Élam. Il célèbre en termes pompeux son exploit maritime, dont il devait la gloire à ses prisonniers phéniciens (2).

L'absence de marine indigène sur le golfe Persique rendait plus précieuse pour Ninive la conquête de Tyr et de Sidon. Plus tard, la même raison rendit les Phéniciens nécessaires à Alexandre. Arrien, après Aristobule, raconte à ce propos des faits intéressants. Alexandre, dit-il, fit construire dans les chantiers phéniciens quarante-sept navires de diverses grandeurs. Ces navires furent ensuite démontés et transportés pièce à pièce jusqu'à Thapsaque. Là ils furent recontruits, et jetés sur l'Euphrate, par lequel ils gagnèrent Babylone. Ils y rencontrèrent la flotte de Néarque récemment arrivée de l'Inde. Alexandre y construisait encore d'autres vaisseaux en bois de cyprès, le seul que produisît la Babylonie. Il creusait un port assez grand pour recevoir mille navires. En même temps, Miccalus de Clazomène, un de ses officiers, recrutait à grands frais des marins en Phénicie et sur tout le littoral de la Méditerranée. Alexandre voulait coloniser les côtes et les îles du golfe Persique, destinées dans sa pensée à rivaliser un jour de prospérité avec la Phénicie (3).

L'idée d'ouvrir ce nouveau champ à l'activité des Phéniciens était assez naturelle à des monarques dont le pouvoir s'étendait d'une mer à l'autre. Elle s'était offerte en passant à Sennachérib; elle frappa vivement Alexandre, auquel le temps manqua pour exécuter ses desseins. Il se peut aussi que les Phéniciens eux-mêmes, qui parcoururent la mer Rouge et la mer des Indes au service des rois de Juda

(1) *Ibid*, 3, l. 28.
(2) *Ibid*, 4, ll. 61 et suiv.
(3) Arrien, *Anabase d'Alexandre*, VII, XIX.

et d'Égypte, aient pénétré dans le golfe Persique, et qu'ils en aient occupé des îles ou quelques points des côtes. Dans ce cas, Alexandre aurait seulement cherché à développer leurs anciennes colonies. De son temps, deux îles du golfe Persique, voisines du promontoire d'Anfir en Arabie, portaient les noms de Tyr et d'Aradus ; on y voyait des édifices semblables à ceux des Phéniciens. Ceux-ci, au dire des habitants, étaient originaires de leurs îles. Mais Strabon hésite à admettre cette prétention, quoiqu'une tradition persane rapportée par Hérodote fasse venir les Phéniciens des bords de la mer Érythrée ou golfe Persique (1). Nous partageons les doutes de Strabon. Les souvenirs des insulaires du golfe Persique étaient trop clairs pour remonter si haut, et la ressemblance des édifices s'explique mal par l'origine commune de deux peuples séparés depuis une quinzaine de siècles. Il est plus sûr de regarder les Phéniciens du golfe Persique, s'ils sont bien réels, comme des colons venus à une époque relativement récente des bords de la Méditerranée (2).

Yatnana ou *Atnana*, qui rappelle par la terminaison *Labnana* et *Ammana*, deux noms de chaînes de montagnes en Syrie, désigne l'île de Chypre dans les inscriptions cunéiformes.

Yatnana, comme on le sait déjà, est situé dans la mer du soleil couchant, à sept journées de la côte phénicienne.

Les journées sont, bien entendu, comptées pour des vaisseaux du huitième siècle avant notre ère et avec l'exagération habituelle des Assyriens, entre deux points déterminés de la côte phénicienne et de l'île de Chypre.

Les villes de Yatnana qui se rencontrent dans les listes d'Asarhaddon et d'Assurbanipal sont celles de Chypre :

(1) I, 1.

(2) Strabon (XVI, III, 2, 4) parle des Phéniciens du golfe Persique d'après Ératosthène, qui avait puisé lui-même ses données dans le périple de Thasius, officier de la flotte d'Alexandre.

Idihal, *Kitrusi*, *Pappa* (lisez : Pâpa), *Sillu* (Sîlu), *Kurî*, *Tamisu*, *Lidir*, font songer aussitôt à Ἰδάλιον, Idalium, — Χύτρος ou Χύτροι, Chytrus ou Chytri, — Πάφος, Paphus, — Σόλοι, Soli, — Κούριον, Curium, — Ταμασός ou Ταμασσός, Tamasus ou Tamassus, — τὰ Λέδρα, Ledron.

Deux autres villes, *Nurî* et *Qarti-Khadasti*, sont inconnues à la géographie classique. Qarti-Khadasti, Villeneuve, est phénicien : c'est le même nom que Carthage.

Ces localités sont situées dans les diverses parties de l'île. Chypre tout entière semble reconnaître la suzeraineté d'Asarhaddon et d'Assurbanipal.

Sargon n'en avait soumis qu'un district. Il avait reçu *le tribut de sept rois du canton d'Yah au pays d'Yatnana.* Une stèle avec inscription assyrienne consacrant le souvenir de l'événement a été exhumée des ruines de Citium, dans le sud-est de l'île. Citium par conséquent doit avoir fait partie du premier district soumis aux rois de Ninive.

Citium et Tyr, distants d'environ 200 kilomètres, seraient considérés avec vraisemblance comme les deux termes de la navigation de sept jours entre l'Asie et l'Yatnana.

Voici dans sa suite, autant qu'elle a été comprise, la relation de Sargon, que nous citons d'après les *Fastes*, et qui se répète à peu près dans les mêmes termes sur la *stèle de Larnaca* (de Citium) et dans les *Annales :*

« Sept rois du canton d'Yah au pays d'Yatnana, à sept journées dans la mer du soleil couchant,..... du pays desquels personne parmi les rois mes pères en Assur et en Kardunias (Babylonie) n'avait entendu le nom, apprirent de loin, dans la mer du soleil couchant, mes exploits en Kaldi (Chaldée) et en Khatti. Leur cœur fut effrayé, l'épouvante les saisit. Ils apportèrent de l'or, de l'argent, des meubles en bois d'*usu* et d'*urkarinnu*, ouvrages de leur pays, en ma présence, à Babilu (Babylone), et me baisèrent les pieds (1). »

(1) Lignes 145-149.

La contrée dont les ancêtres de Sargon avaient si peu entendu parler, ce n'est pas seulement, comme un savant l'affirme, le district d'Yah, mais bien toute l'île d'Yatnana; car, au dire de Sargon, le pays était inconnu à cause de sa grande distance et de sa situation au milieu de la mer. Or, à ce point de vue complexe, il n'y a pas lieu de distinguer diverses régions dans l'Yatnana.

Si Sargon dit la vérité, c'était la première fois que des Chypriotes entraient en relation avec le roi d'Assur. Sargon, tout au moins, n'avait encore exercé aucun pouvoir sur leur île ; tant s'en faut qu'il l'eût visitée. En cela son témoignage est irrécusable. Il l'est moins quand il affirme que le nom d'Yatnana était inconnu à ses ancêtres. Fréquentant le Liban et les villes de la côte depuis plusieurs siècles, les Assyriens devaient connaître l'île de Chypre, qui était comme une annexe de la Phénicie.

Rien ne prouve que Sargon ait visité Chypre en personne, ni que ses armées y aient jamais pénétré. Ceux qui parlent des campagnes de Sargon dans cette île, admettent l'identité des Yamnai et des Grecs; ils confondent la ville de Pappa ou Paappa (l'un et l'autre à prononcer *Pâpa*), située en Asie, avec la ville du même nom en Chypre.

Nous n'avons plus à démontrer la non-identité des Yamnai et des Grecs. Il suffit d'établir la distinction des deux Pappa, ce qui revient à prouver l'existence d'un Pappa asiatique.

On lit dans les Fastes : « J'enlevai à leurs séjours les habitants des villes de Sukkia, Bâla, Abitikna, *Pappa*, Lalukna, et je les fis demeurer à Dimasqi et en Khatti (1). »

Les villes dont il s'agit forment un groupe. Sur son cylindre, Sargon rapporte « qu'il changea la demeure de *Pâpa*, Lalukni, Sukkia, Bâla, Abitikna, qui avaient conspiré avec le pays de Kakmi (2). » — Elles étaient situées

(1) Ligne 57.
(2) Ligne 28.

en Asie, près de l'Arménie ; car, d'après les Annales, Sargon châtie les villes de Sukkia, Bâla, Abitikna, liguées contre lui avec Ursa, roi d'Urarthu, c'est-à-dire d'Ararat (Arménie).

Observons encore que ceci eut lieu la troisième année de Sargon, dont les premiers rapports avec Chypre sont postérieurs de dix ans. Les deux dates sont attestées par les Annales.

L'érection d'une stèle en l'honneur de Sargon à Citium n'a pas exigé sa présence : elle s'explique par la soumission du pays. C'est ainsi qu'Asarhaddon, sans se rendre lui-même en Arabie, fait graver son nom sur des statues qu'il renvoie dans ce pays, d'où elles avaient été enlevées.

§ 2. *La Palestine.*

Nous comprenons sous ce titre le pays des Philistins, le royaume de Juda et le royaume d'Israël, le groupe d'Ammon, Moab, Édom.

La région habitée par les Philistins, en hébreu Peléset, porte le même nom, muni d'une désinence, *Pilistu*, *Pilisti*, *Palista*, dans les inscriptions assyriennes (1). Les principales localités philistines s'y retrouvent également, avec les mêmes appellations que dans la Bible. Sennachérib les mentionne presque toutes dans la relation déjà citée, et dont nous reprenons la suite.

« Quant à Tsidqa, roi d'*Iskalluna* (Ascalon), qui ne s'était pas soumis à mon joug, j'enlevai les dieux de la maison de son père, lui-même, sa femme, ses fils, ses filles, ses frères,

(1) Ramannirar III, Inscription A, l. l. 12. *Cun. Inscr. of W. A.*, pl. 52. l. 40, *a*. Voir dans Fried. Delitzsch, *Wo lag das Paradies*, p. 288, le passage de Sennachérib.

toute la maison de son père, et je le transportai au pays d'Assur..... Au cours de ma marche, j'assiégeai et je pris *Bit-Daganna* (Bêt-Dagon), *Yappu* (Joppé), *Banaïbarqa*, *Azuru*, villes de Tsidqa, qui ne s'étaient pas soumises à mon joug, et j'enlevai leurs dépouilles. Les prêtres(?), les princes et le peuple d'*Amkarruna* (Accaron), qui avaient jeté dans les fers Padî, leur roi, homme de l'obédience et du serment du pays d'Assur (vassal juré d'Assur), qui l'avaient livré à Khazaqiaü (Ézéchias) du pays de Yaüda (Juda), leurs cœurs furent épouvantés. Ils appelèrent les rois de Mutsuri (Égypte) et les archers, les chars et les chevaux du roi de Milukhkhi, troupe innombrable, et ceux-ci allèrent à leur secours. Ils se rangèrent en bataille et firent avancer leurs troupes contre moi en face d'*Altaqû*. Je les mis en déroute..... J'assiégeai et je pris les villes d'Altaqû et de *Tamnâ*, j'enlevai leurs dépouilles. »

La ville d'Amkarruna (Accaron) tombe aux mains de Sennachérib, qui s'y arrête quelque temps pour en régler les affaires. Il force Ézéchias à lâcher Padî, qui est remis sur le trône.

La division politique du pays philistin est assez singulière. Les villes principales, sièges de royaumes distincts, à l'exception de Joppé, se rencontrent du nord au sud dans l'ordre suivant : Joppé, Accaron, Azot, Ascalon, Gaza. Or Joppé et les villes de Banai-Barqa (Bnê-Berak), Bit-Daganna (Bet-Dagon, Bet-Dedschan), Azuru (Yazur), rangées, du nord-est au sud-est, dans un rayon d'une lieue autour de Joppé, dépendent d'Ascalon dont elles semblent séparées par les territoires d'Accaron et d'Azot.

L'identité des deux villes d'Altaqû et de Tamnâ, prises par Sennachérib, et des localités bibliques d'Elteqê et de Timnâ, dans la tribu de Dan, entre Accaron et Ascalon, mais à une plus grande distance de la mer, révèle jusqu'à un certain point la marche des Assyriens et celle de leurs ennemis. Joppé et les localités voisines une fois réduites, Sennachérib laisse derrière lui Accaron, et se porte sur

Ascalon, dont il s'empare. Cependant les Égyptiens l'ont tourné et ont opéré leur jonction avec les Accaronites, en passant peut-être sur le territoire d'Ézéchias, leur allié. C'est ainsi que la bataille décisive se donne à Elteqê entre Accaron et Ascalon. Après la bataille, le roi d'Assur revient au nord et va soumettre les Accaronites. La lutte est assez vive ; les Philistins et les Égyptiens cherchent leur ennemi, qui se tient sur la défensive. La rédaction officielle semble dissimuler des dangers courus par Sennachérib ; comme plus loin elle laisse planer le vague sur les événements accomplis en Judée.

« J'approchai d'Amkarruna. Les prêtres(?) et les nobles, auteurs de la révolte, je les tuai. Je fixai leurs corps sur des pieux autour de la ville. Les habitants de la ville qui avaient pris part à l'iniquité et au crime, je les réduisis en captivité. La foule exempte d'iniquité et du crime de......, je prononçai sa délivrance. Je fis sortir d'Ursalimmu (prononcez *Ursalîmu*, Jérusalem) Padî leur roi ; je le fis asseoir sur le trône pour les gouverner, et je lui imposai le tribut de ma seigneurie (1). »

Sargon ajoute à la liste des villes philistines : *Gimtu* et *Asdudimmu* (ou *Asdudi-Immu* en deux mots ?), appartenant à la principauté d'Azot, et Rapikhi qu'il semble rattacher au royaume de *Khaziti*, Gaza.

Asdudimmu est inconnu d'ailleurs. Gimti a été rapproché de l'hébreu *Gat*, d'après les Septante (Γέθ), patrie de Goliath, dont la situation n'a jamais été certainement reconnue. Il y aurait entre *Gimti* et Get la même différence qu'entre Amkarruna et Accaron. Les Juifs assimilaient dans ces mots la nasale à la consonne suivante ; ceux de la bouche desquels les Assyriens les entendirent prononçaient distinctement les deux lettres. Nous écrivons Accaron comme les Septante, et non Ekron comme la bible hébraïque, dont la leçon a moins d'analogie avec Amkarruna.

(1) *Prisme de Taylor*, col. III, ll. 1-11.

Voici sur Azot un passage de Sargon, dont les données seront aussi utiles au chapitre suivant, pour fixer la situation des pays de Makan et de Milukhkha.

« Quant à Azuri, roi d'Asdudu, son cœur s'obstina à ne point payer le tribut. Il envoya aux princes voisins des excitations à la révolte contre le pays d'Assur. Parce qu'il avait agi en ennemi, je mis fin à son empire sur les populations voisines. Je leur préposai comme roi, indépendant de lui, son frère Akhimiti. Les hommes du pays de Khatti conspirèrent la révolte et ruinèrent son pouvoir. Ils mirent à leur tête Yamani, sans droit au trône, comme eux contempteur de l'autorité. Dans l'indignation de mon cœur, sans rassembler toute mon armée, sans réunir tout mon matériel (de guerre), avec les guerriers qui sont toujours attachés à mes côtés, je marchai sur Asdudu. Yamani apprit ma marche lointaine : il s'enfuit vers la frontière du pays de Mutsuru (Égypte), qui est à la limite du Milukhkha. On ne vit plus sa trace. J'attaquai et pris les villes d'Asdudu, de Gimtu, et d'Asdudimmu. J'emmenai en captivité ses dieux, sa femme, ses fils, ses filles, avec....., avec les trésors de son palais et les habitants de son pays. Je rétablis ces villes. »

Par la suite du texte, malheureusement mutilée, on voit que Sargon jette dans les villes conquises des captifs amenés des extrémités orientales de son empire (1). Cette infusion de nouveaux éléments, souvent répétée et connue seulement en partie, altéra les races de la Palestine.

Khazzatu (Khazitu, Khazittu, Khazzutû), Gaza, figure aussi dans les inscriptions comme un chef-lieu important. Teglatphalasar II et Sargon se vantent comme d'un succès remarquable de la défaite de *Khanunu* (Hannon), roi de cette ville. Il est vrai que Khanunu était appuyé par le roi d'Égypte. Le texte de Teglatphalasar II étant en fort mauvais état, nous transcrivons seulement le récit de Sargon.

(1) *Fastes*, ll. 90-109.

« Khanunu, roi de la ville de Khaziti, et Sabî, sultan *(siltanu)* de Mutsuru, vinrent contre moi, vers la ville de Rapikhi, pour engager combat et bataille. Sabî redouta le choc de mes armes : il s'enfuit et l'on ne vit plus sa trace *(variante :* il s'enfuit seul comme un berger dont le troupeau a été dispersé et il échappa). Je pris Khanunu (1). »

On a identifié *Rapikhi* avec *Raphia*, au sud-ouest de Gaza, sur le Wadi-el-Arisch ; et nous avons cité plus haut un texte d'Asarhaddon qui justifie le rapprochement. Rapikhi sera un point de repère important dans la suite de cette étude.

Au cours de la marche dont on possède une relation si instructive, Sennachérib alla, vers le sud, au moins jusqu'à Lakis, cinq lieues au nord-est de Gaza (2). Un bas-relief très connu représente les captifs de Lakis défilant devant lui, et porte cette inscription :

« Sennachérib, roi de la multitude, roi du pays d'Assur, s'assit sur un trône *élevé* (?), et les captifs de la ville de Lakisu passèrent devant lui (3). »

D'après la Bible, un fort détachement se porta de Lakis sur Jérusalem. Le fait est attesté par le roi d'Assyrie dans le passage suivant, avec lequel nous reprenons son récit :

« Quant à Khazaqiaü, du pays de Yaüda, qui ne s'était point soumis à mon joug, j'assiégeai et je pris quarante-six de ses villes fortes entourées de remparts, avec une quantité innombrable de petites villes voisines. »

(1) *Fastes*, 25, 26. — La variante entre parenthèses (Botta, *Monuments de Ninive*, pl. 71, ll. 1-3) a été traduite : *Sabî s'enfuit seul avec un berger qui (gardait?) ses moutons, et il échappa. Seveh entfloh allein mit einem Hirten, welcher seine Schafe (hütete ?) und entkam.*

(2) Socin-Bädeker, *Palestine et Syrie*, traduction française, p. 330.

(3) *Cun. Inscr. of W. A.*, t. I, pl. 7, I. — D'autres traduisent la fin de l'inscription : *et reçoit le butin de Lakis*, ou bien : *le butin de Lakis passe devant lui*. Mais le verbe assyrien *ataqu* signifie passer, et jamais recevoir ; *sallat* signifie aussi bien captif que butin, dépouille ; enfin, le bas-relief représente des prisonniers défilant devant le roi les mains vides. Toutes ces raisons nous ont déterminé à traduire : *les captifs* ou *la captivité passe devant lui*.

Ici Sennachérib énumère les moyens employés pour réduire les villes. Mais ces détails sont jusqu'à présent très obscurs, comme presque tout ce qui sort des généralités dans les textes assyriens.

« J'en fis sortir (des localités conquises) 200 150 hommes, grands et petits, mâles et femelles, avec des chevaux, des mulets, des ânes, des chameaux, des bœufs et des moutons sans nombre, et je les réduisis en captivité. »

Même en admettant l'exagération, on voit que la Judée est une proie plus riche que les petits royaumes philistins.

« Quant à lui (Ézéchias), je l'enfermai comme un oiseau en cage dans la ville d'Ursalimmu sa capitale ; j'élevai une ligne de forts contre lui, j'interceptai les sorties par les portes de sa ville, et je le bloquai. Les villes que j'avais pillées, je les retranchai de son pays. Je les donnai à Mitintu roi d'Asdudu, à Padî roi d'Amkarruna, et à Tsilbil roi de Khaziti, et j'amoindris son territoire. A leur tribut annuel (celui des trois rois), j'ajoutai un don pour le secours reçu de ma seigneurie, et je leur en imposai l'obligation. Quant à Khazaqiaü, il fut frappé de la crainte qu'inspire l'éclat de ma puissance. Les Arabes (?) et les principaux de ses sujets, qu'il avait fait entrer dans sa ville royale d'Ursalimmu pour la défendre, penchèrent pour le tribut. Avec 30 talents (900 kilogrammes) d'or, 800 talents (2400 kilogrammes) d'argent, *nisikti*, des escarboucles (?), des *daggassi*, de grandes pierres de X, des lits (ornés) d'ivoire, de grands trônes (ornés) d'ivoire, des peaux d'éléphant, des dents (défenses) d'éléphant, du bois d'*usu*, du bois d'*urkarinnu*, autant de choses précieuses, (avec tout cela) il fit venir à ma suite à Ninua (Ninive), ma capitale, de ses filles, des femmes de son palais, des musiciens (?), des musiciennes (?). Et (dans la suite), il envoya son ambassadeur pour offrir les présents et faire (mon service) (1). »

Teglatphalasar II et Assurbanipal se contentent de ran-

(1) *Prisme de Taylor*, col. IV, 11-41.

ger Juda parmi les pays tributaires. Asarhaddon dit de plus, dans un passage cité plus haut, que le roi Manassé, avec vingt et un autres princes du littoral et de Chypre, fournit des matériaux pour la construction d'un palais à Ninive. Sargon et Sennachérib insistent sur les caractères particuliers de leur province de Judée : Sargon *soumit le pays de Yaüdu dont le site est lointain* (1), et Sennachérib *imposa l'obéissance à Khazaqiaü roi de Yaüdi, vaste contrée* (2). Et de fait, Ézéchias, d'après la relation de Sennachérib aussi bien que de la Bible, était le prince le plus puissant et le plus riche de la côte syrienne. Il était suzerain d'Accaron et y combattait l'influence assyrienne, particularité notée par Sennachérib, et conforme à ce que dit la Bible des victoires remportées par Ézéchias sur les Philistins. Il avait en outre rangé sous son autorité, moitié de gré, moitié de force, la population israélite encore nombreuse de l'ancien royaume d'Israël. Cette persistance d'un élément juif très considérable, et même prépondérant, au milieu des colonies assyriennes de la Palestine du Nord, que nous avons démontrée ailleurs, a été niée sous prétexte qu'elle reposait uniquement sur le livre de Judith : on n'a pas pris garde qu'elle est formellement reconnue dans les Rois et les Paralipomènes, dont nous invoquions principalement les témoignages (3). Du reste on va voir qu'après

(1) *Inscription de Nimrud*, l. 8. — Cette inscription s'étend principalement sur la restauration du palais d'Assurnatsirpal à Kalakh. Les dernières lignes (21,22), donnent une haute idée de la prospérité du petit royaume de Carchémis : « Je déposai dans ce trésor (du palais d'Assurnatsirpal) 11 talents 30 mines (345 kilogrammes) d'or, 2100 talents 20 mines (63 000 kilogrammes) d'argent, grande prise faite sur Pisiri, roi de Kargamis, au bord du fleuve Burattu (Euphrate), au pays de Khatti, que j'avais fait prisonnier. » — Le soin pieux que Sargon met à réparer les ruines du palais d'Assurnatsirpal, suivant la prière que les rois d'Assur adressent souvent à leurs descendants, montre bien que Sargon et les Sargonides, contrairement à l'assertion d'un assyriologue, croyaient n'avoir aucun intérêt à détruire les monuments de leurs prédécesseurs.

(2) *Inscription de Constantinople*, l. 15.

(3) Nous avons cité les Rois et les Paralipomènes en faveur du livre de Judith qui suppose que la captivité des Hébreux septentrionaux a été par-

Salmanasar III, le destructeur du royaume d'Israël, Sargon trouve encore une nombreuse population indigène à Samarie.

« J'assiégeai, dit-il, et je pris Samirina (hébreu: *Somerôn*, Samarie). Je réduisis en captivité 27 280 habitants. Je mis à part 50 chars (d'objets pris) à eux. Je mis (c'est-à-dire, remis) les autres (habitants) en possession de leurs effets ; je plaçai à leur tête un de mes officiers, et je les soumis au même tribut que le roi précédent. »

Ces lignes sont tirées de l'inscription des Fastes (1). Dans l'inscription dite des Annales, le passage parallèle est mutilé. Voici ce qu'on y lit encore sur chaque ligne :

« ... je fis captifs. 50 chars réservés pour ma royauté...

...plus que précédemment je fis habiter. Des hommes des pays proie...

...Je leur imposai un tribut comme aux Assyriens (2). »

Sargon semble dire qu'il donna à Samarie une population plus nombreuse qu'auparavant, et qu'il y ajouta des éléments étrangers.

tielle. La critique est de M. J. Darmsteter dans un compte rendu fort bienveillant de notre travail sur les Mèdes (*Revue critique*, 7 avril 1884). — Après la prise de Samarie par Salmanasar (II *Paralipomènes*, xxx, 7-9), Ezéchias exerce l'autorité dans l'ancien royaume d'Israël. Ses envoyés le parcourent et attirent *une grande multitude d'hommes d'Éphraïm, de Manassé, d'Issachar et de Zabulon*. (10-18). Le verset 18 n'est pas traduit exactement par la Vulgate. Ézéchias va bientôt lui-même purger de leurs idoles et de leurs autels profanes le territoire d'Éphraïm et de Manassé (xxxi, 18). Josias, petit-fils d'Ézéchias, joue le même rôle que son aïeul dans les dix tribus (II *Rois*, 15-20). Sous son règne, la tribu de Manassé, la tribu d'Éphraïm, et *tous les restes d'Israël* contribuent par des dons volontaires à la restauration du temple de Jérusalem (II *Paralipomènes*, xxxiv, 9).

(1) Lignes 23-25. — M. Schrader traduit : « J'assiégeai, je pris la ville de Samarie. J'emmenai 27 280 de ses habitants. Je leur pris cinquante chars (pour moi) ; je mis (mes sujets) en possession du reste de leurs biens. Je plaçai à leur tête mon lieutenant, je leur imposai le tribut du roi précédent. » Suppléer ainsi *mes sujets* dont l'idée n'est pas suggérée par le contexte nous semble violent. De plus le mot *sittuti* dans les récits analogues, et ils abondent, signifie *le reste du peuple*, dont on a compassion d'ordinaire, par opposition aux soldats et aux chefs qu'on traite plus sévèrement.

(2) Botta, *Monument de Ninive*, pl. 70, ll. 2-4.

Les Fastes, à la suite du passage cité, racontent trois autres guerres. Ils passent alors à la révolte du roi d'Amat, dans laquelle Samirina reparaît.

« Yaübihdi d'Amat révolta contre moi les villes d'Arpadda, de Tsimirra, de Dimasqa (Damas), de Samirina (1). »

Sargon vainquit Yaübihdi, le tua et châtia les chefs de la révolte dans les villes alliées. A cette date Samarie avait donc encore une partie de ses habitants primitifs. Car la révolte serait attribuée contre toute vraisemblance à des colons étrangers, imposés au pays et liés d'intérêt avec leurs maîtres.

On s'est donné une peine infinie pour concilier avec les données de Sargon la Bible qui attribue la prise de Samarie et la déportation des Israélites à son prédécesseur Salmanasar III. Mais la chose est des plus simples. Salmanasar III prit Samarie, et Sargon la reprit par deux fois. Des faits analogues abondent dans les inscriptions. C'est ainsi qu'on a vu Sidon prise par Sennachérib et reprise par Asarhaddon. Si Samarie n'a pu être subjuguée par Salmanasar III, se révolter ensuite et être ramenée à l'obéissance par Sargon, comment se fait-il que ce dernier ait eu à la soumettre deux fois? Et s'il est question d'un seul et même événement dans la Bible et dans les textes assyriens, pourquoi Sargon, qui nomme jusqu'au plus petit prince vaincu dans les deux grands récits des Fastes et des Annales, ne dit-il pas un mot d'Osée, roi de Samarie à l'époque du siège raconté par la Bible? D'ailleurs on interprète d'ordinaire la Bible avec trop de liberté en ce qui concerne les suites de la prise de Samarie. On croit y lire que Salmanasar emmena en captivité presque tous les habitants de la Palestine du Nord, mais elle dit seulement que Salmanasar *déporta Israël* (2), et il faut laisser à l'expression le vague qu'elle comporte.

(1) Lignes 33-35.
(2) II *Rois*, XVII, 6.

Il est certain néanmoins qu'un grand nombre d'Israélites du Nord furent transportés en Mésopotamie, en Assyrie et en Médie ; et qu'on établit à leur place des colons venus surtout de Babylonie et d'Élam. La Bible attribue le fait au *roi d'Assur*, sans préciser davantage. Les colons eux-mêmes, après la captivité, se croyaient redevables de leur établissement en partie du moins, à Asarhaddon et à Asenaphar, qu'on croit retrouver dans Assurbanipal. Quoi qu'il en soit, Sargon, avant eux, avait amené de nouvelles tribus dans l'ancien royaume d'Israël (1). Il dit :

« Les Ibadidi, les Marsimani, les Khayapai, arabes lointains, habitants du désert, que les savants (?) et les lettrés (?) ne connaissaient pas, qui n'avaient jamais apporté leur tribut aux rois mes pères, par la protection d'Assur, je les exterminai. J'enlevai ceux qui restèrent *et les établis dans la ville de Samirina* (2). »

Au lieu des mots soulignés, une autre relation porte : *je les jetai dans le Bit-Khumria* (3).

Bit-Khumri, ou *Bit-Khumria*, et *mat Khumri (a)*, maison d'Omri, pays d'Omri (Vulgate : *Amri*), sont les noms ordinaires pour désigner le royaume d'Israël. Le pays de Khumri est au nombre des contrées syriennes qui paient tribut à Ramannirar III : *Tsurru*(Tyr), *Tsidunnu* (Sidon), *Khumri* (Omri), *Udumu* (Édom), *Palasta* (pays des Philistins) (4). Salmanasar II donne une place importante entre ses vassaux à *Yaüa* (Jéhu), *fils de Khumri*, dont il reçoit *des objets en or et en argent*, *des bassins* (ou patères) *d'or*, *des aiguières d'or*, *des gobelets d'or*, *des seaux d'or*, *des objets en étain*, *un sceptre royal*, *une lance* (5). Teglatphalasar II détrôna *Paqakha* (en hébreu, *Péqakh*, Phâcée) *de Bit-Khumria*, et mit à sa place *Ausî* (Osée) ; il reçut les présents de

(1) *Esdras*, IV, 2, 10.
(2) Botta, *Monument de Ninive*. pl. 75, ll. 3-5.
(3) *Cylindre de Sargon*, l. 20.
(4) *Inscription A de Ramannirar III*, l. 12.
(5) *Obélisque*. Épigraphe 2.

Minikhimmi (Ménahem) de *Samirina* (1). Ce dernier nom se trouve joint à celui de Bit-Khumria dans plusieurs textes : Sargon *ravage Samirina et toute la maison de Khumria* ; ailleurs, *la vaste maison de Khumria* (2).

Le roi *Akhabbu sirhalai*, vaincu en même temps que d'autres princes syriens par Salmanasar II, a été généralement identifié avec Achab d'Israël, l'ethnique *sirhalai* étant censé signifier *israélite* (3).

On a identifié longtemps avec Samarie une ville dont le nom se lisait *Usimuruna*, et qui eut pour roi un *Minikhimmi*, Ménahem. Mais on pouvait lire non moins bien *Samsimuruna*, et la variante décisive *Sa-am-si-mu-ru-na*, constatée ultérieurement, en justifiant cette lecture, a rendu impossible l'identification proposée. Samsimuruna n'est point Samarie. Le nom d'un de ses rois, *Abibahal*, semble indiquer une principauté phénicienne (4).

Outre Samarie, Elteqê et Timnâ, les inscriptions signalent encore, parmi les villes du royaume d'Israël, *Magadû* ou *Magidû* (5), sans aucun doute Mageddô, de la tribu de Manassé, dans la plaine de Jezraël, et *Apku proche de Samirina* (6). *Apku*, dépouillé de sa désinence assyriennne, rappelle *Apheq*, nom de quatre villes en Palestine. Comme Asarhaddon (ou Assurbanipal) passe par Apku en allant de Tyr aux frontières d'Égypte, sans rencontrer d'obstacle, libre par conséquent de suivre le chemin le plus commode, on ne peut pas songer à Apheq, aujourd'hui

(1) *Cun. Inscr. of West. Asia*, t. III, pl. 10, n° 2, ll. 26-29 ; Layard, *Inscriptions*, pl. 50, l. 10.

(2) *Inscription des Taureaux*, l. 21.

(3) *Stèle de Kurkh*, II, 91.

(4) Samsimuruna figure parmi les vingt-deux royaumes tributaires d'Asarhaddon et d'Assurbanipal.

(5) *Cun. Inscr. of W. A.*, t. II, pl. 53, n° 3, l. 56, et n° 4, l. 58.

(6) Voir le fragment d'Asarhaddon (ou d'Assurbanipal) publié par M. Boscawen dans les *Transactions of the Soc. of Bibl. Arch.*, t. IV, pp. 90-96. Le passage concernant Apku se lit au recto du fragment, l. 16. Cf. *Cun. Inscr. of West Asia*, t. III, pl. 35, n° 4, recto, ll. 11 et 12.

Afqa, aux sources de Nahr-Ibrahim dans le Liban septentrional, ni à Apheq à l'est de la mer de Galilée, ni à Apheq dans la montagne de Juda. Il faut donc se décider avec M. Fried. Delitzsch pour Apheq de la tribu de Manassé, dans la plaine de Jezraël.

Une distance de trente *kasbu-qaqqar* sépare Apku de Rhapikhi (Raphia) à la frontière d'Égypte. De cette donnée et de l'itinéraire probable d'Asarhaddon (ou d'Assurbanipal) par Mageddô, Joppé, Azot, Gaza, M. Fried. Delitzsch déduit la longueur approximative du *kasbu-qaqqar*. Trente kasbu-qaqqar valent à ce compte 24 3/4 milles allemands ou près de 184 kilomètres, et le kasbu-qaqqar plus de six kilomètres.

Les pays d'Ammon, de Moab et d'Édom, que nous avons rattachés à la Palestine, sont nommés en passant dans les inscriptions. Ils figurent dans plusieurs des listes citées précédemment ; on les rencontrera encore en suivant Assurbanipal à la poursuite des tribus arabes.

III

L'ARABIE SEPTENTRIONALE.

L'Arabie des inscriptions assyriennes se réduit à la région septentrionale de l'Arabie Déserte, à l'Arabie Pétrée et à quelques parties de la montagne syrienne habitées par des tribus que la Bible de son côté range aussi sous la dénomination d'Arabes. Nous les parcourrons du nord au sud et, à partir d'un certain point, de l'est à l'ouest, tournant autour de la Syrie et de la Palestine depuis Palmyre, dans les solitudes de l'Euphrate, jusqu'à la presqu'île du Sinaï inclusivement. Toutefois, comme cette dernière région ne se sépare pas bien de l'Égypte dans le commentaire géographique de nos documents, et que ceux-ci ne la comprennent pas formellement dans l'Arabie, nous la rattachons, pour plus de commodité, à la vallée du Nil. Le présent chapitre a donc pour objet l'Arabie Déserte avec une lisière de montagnes à l'ouest.

La région définie n'est pas la moins intéressante à étudier dans les annales de Ninive. Nous y rencontrerons les tribus reliées à la souche d'Abraham par Agar et Céthura, ces nations intelligentes, riches, belliqueuses ou, si l'on aime mieux, turbulentes, sur lesquelles la Bible éveille çà et là notre curiosité sans la satisfaire. Ce n'est pas que les rois d'Assur en apprennent bien long sur la plupart d'entre elles, mais le peu qu'ils disent complète et met en relief les indications bibliques. Il est vrai aussi que la tribu qui occupe la plus large place dans leurs récits est une des principales du groupe. C'est également celle que l'ordre de nos recherches offre en premier lieu, la tribu de Cédar.

§ 1. *Le Cédar.*

Les données relatives au Cédar se dégagent principalement des marches d'Assurbanipal en ce pays. Le monarque en a laissé plusieurs récits, dont le principal a une ampleur, une précision et une allure vive qui en fait un morceau à part dans la littérature assyrienne (1). Par malheur, si ce récit est intéressant, il est aussi, nous dit-on, passablement embrouillé.

Entendons-nous. La pièce a par elle-même toute la clarté désirable, et la phrase n'y présente que les obscurités qui tiennent à la faiblesse générale de l'exégèse assyrienne. Sous ce rapport, elle se distingue peu des autres relations officielles ; en outre, ses obscurités, que nous ne dissimulerons pas, affectent des détails secondaires. Le difficile est de saisir le rapport et la suite des faits et, ce qui

(1) Fried. Delitzsch, *Wo lag das Paradies*, pp. 296-301, jette un coup d'œil sur *dem zum Teil mit dramatischer Lebendigkeit abgefassten, prächtig geschriebenen Bericht von Asurbanipals neuntem, arabischem Feldzug*.

Nous avons apprécié les inscriptions assyriennes au point de vue littéraire dans notre brochure sur les *Inscriptions historiques de Ninive et de Babylone*, pp. 9, 10, 76-87. Cf. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes en Égypte, Assyrie et Palestine*, 4e édition, t. IV, pp. 37, 38.

en est inséparable, la direction des marches. Notre tâche consiste donc à élucider le texte d'Assurbanipal à ce point de vue.

Nous suivons le récit principal quand nous n'avertissons pas du contraire. Il est cité d'après sa dernière édition, plus complète que les précédentes, dans le tome V, planches VII-X, du grand recueil britannique. Il fait partie du *Prisme de Rassam*, reproduit par les planches I-X. Pour les récits secondaires, on suit le texte de Georges Smith, *History of Assurbanipal*, pages 283-296.

Assurbanipal débute en ces termes :

« Je marchai contre Uaitih, roi du pays d'Aribi. Il avait manqué à la fidélité envers moi ; il n'avait pas tenu compte de mes bienfaits ; il avait secoué le joug de ma puissance..... Comme le pays d'Ilamtu (Élam, Susiane, il avait prêté l'oreille aux suggestions d'Akkad (Babylonie)..... Il avait confié des troupes à Abiyatih (et) à Aimu (1), fils de Tihri, et les avait envoyées au secours de Samassumukin, mon frère (roi de Babylone), révolté contre moi. Il avait entraîné dans la révolte les habitants du pays d'Aribi, et pillé les hommes dont Assur et Istar m'avaient donné le commandement (2). »

Une seconde version, dans laquelle le nom d'Uaitih se présente sous la forme *Yautah*, précise la qualification vague de *roi d'Aribi*, et renferme des détails utiles à noter. Elle nous apprend en premier lieu qu'Asarhaddon, père d'Assurbanipal, avait déjà ravagé les mêmes cantons, ce que du reste Asarhaddon nous dira lui-même dans un récit qui trouvera sa place plus loin.

« Yautah, fils de Khazaïl, *roi du pays de Qidri*.... m'adressa des prières au sujet de ses dieux que le père qui m'a

(1) Abiyatih et Aimu sont deux personnages, et non un seul, *le général Abiyaté aamu*, comme l'a pensé M. Halévy (*Essai sur les inscriptions du Safa*, p. 306), dont l'erreur sera démontrée par des arguments palpables à la fin du paragraphe.

(2) Col. VII, ll. 83-105.

engendré avait enlevés. Je le fis jurer par le nom des grands dieux. Je lui rendis le dieu Atarsamaïn. Dans la suite, il me manqua de fidélité, il ne tint point compte de mes bienfaits et il secoua le joug de ma domination ; il cessa de venir me rendre hommage, et refusa son tribut. Il entraîna dans la révolte avec lui les gens du pays d'Aribi. Il pilla le pays de Martu (1). »

Qidri, Qadri ou Kidri, car les trois formes se rencontrent, n'est autre que Cédar, plus exactement *Qêdar*, modifié suivant la règle de la déclinaison assyrienne. L'identification se justifiera par la suite.

Les populations du pays de Martu maltraitées par les Arabes de Cédar sont celles d'Édom, au sud de la Palestine, celles de Moab et de Bet-Ammon, puis d'autres tribus à l'est du Jourdain. Car on inflige « des défaites sans nombre » aux Arabes, dans les contrées « d'Arazan et de Khirataqaza, en Udumu (Edom), dans le territoire d'Yabrudu, en Bit-Ammani (Bet-Ammon), dans les cantons de Khaurina, en Mahaba (Moab), en Saharri, en Khargî, en Tsubiti (2).

Si le Tsubiti est l'Aram-Tsobâ (*ti*, dans Tsubiti, étant une terminaison assyrienne, comme dans Ilamti, Élam), l'invasion arabe a enveloppé la Palestine depuis l'Idumée jusqu'au delà des sources de l'Oronte (3). Or plusieurs considérations rendent très probable cette identification, proposée par G. Smith. Une des localités énumérées, Yabrudu, ressemble fort, comme l'observe M. Fried. Delitzsch, à Yabrud, l'Ἰεϐρουδα de Ptolémée, au nord-est de Damas, et au pied de l'Anti-Liban. Les Cédréens avaient des établissements dans le voisinage. Le Ledscha et probablement le Hauran, en tout ou en partie, leur appartenaient (4).

(1) Cylindre B (dans Smith, *Assurbanipal*), col VII, ll. 87-97.
(2) Col. VII, ll. 108-115.
(3) *History of Assurbanipal*, pp. 259, 298.
(4) C'est une des raisons pour lesquelles nous rejetons l'identification du

Les envahisseurs arabes campaient dans les contrées syriennes à la façon de pasteurs nomades et, mis en fuite, ils ne laissaient à brûler que *des maisons de steppe* (1), des tentes et des étables. On n'en conclura pas qu'ils étaient de purs bédouins et qu'ils n'avaient de demeure fixe en aucune contrée. Il paraît que leurs campements, quand on les contemplait à l'aise, offraient un bel aspect. Dans le Cantique des Cantiques, l'épouse est « belle comme les tentes de Salomon, belle comme les pavillons de Cédar (2). » La comparaison elle-même et le parallélisme donnent une haute idée de la magnificence pastorale des Cédréens. Les Juifs jouissaient sans doute de ce spectacle lorsque les enfants de Cédar traversaient la Palestine, conduisant « leurs brebis, leurs béliers, et leurs boucs » au marché phénicien (3).

Après la défaite des siens, Uaitih « se dérobe aux armes puissantes d'Assur et s'enfuit au loin... Il se réfugie seul au pays de Nabaiti (4). »

Le peuple de *Nabaiti* ou *Nibahaiti*, est uni à celui de Qidri, comme la tribu de Nabayot l'est à celle de Cédar dans la Bible, qui les rattache l'un et l'autre à la postérité d'Ismaël, comme les Nabatæi le sont aux Cedræi dans Pline

Khaurina avec le Hauran, dont le nom s'écrit ailleurs, en assyrien, *Khauranu*. Si le Hauran était un domaine propre aux Cédréens, ils ne l'avaient pas envahi.

(1) Cylindre B, col. VIII, ll. 3, 4.

(2) *Cant.* I, 5. — Les mots cités nous remettent en mémoire une observation curieuse de M. Onésime Reclus (*La terre à vol d'oiseau*, 3e éd., t. I, page 473) sur un passage analogue : « Elle (Jérusalem) ne fut point l'une des grandes villes de l'Orient, mais elle avait sans doute quelque richesse, quelque puissance, quand le Juif glorifiait la cité de David, dont Dieu est l'architecte et le fondateur, et quand il s'écriait : *Que tes tabernacles sont beaux, ô Jacob, et tes pavillons, ô Israël !* » — Tout le monde sait que les mots soulignés sont les paroles de Balaam en face du camp des Israélites dans les plaines de Moab (*Nombres* XXIV, 5).

(3) Ezéchiel, XXVII, 21. « L'Arabie et tous les princes de Cédar trafiquaient avec toi (avec Tyr) ; ils te fournissaient des béliers et des boucs. »

(4) Cylindre B, ll. 22, 23.

l'Ancien (1). Les trois couples habitant le nord-ouest de l'Arabie, on les identifie généralement, et avec une certitude que nul ne conteste pour les deux premiers. Dans les événements actuels, Nabaiti, qui aura plus tard ses beaux jours (2), se comporte comme vassal de Qidri, ou du moins il en subit l'influençe supérieure. Qidri résume l'Arabie septentrionale dans les documents assyriens, comme Cédar dans Isaïe et Ézéchiel (3).

A la nouvelle des revers d'Uaitih, un prince du même nom, son neveu, qui s'était arrogé le titre de roi en Aribi sans l'agrément d'Assurbanipal, va se soumettre à celui-ci. Mais il est retenu prisonnier et ne reparaît plus sur la scène (4). Dans la suite de l'histoire, Uaitih sera toujours celui dont il a été question en premier lieu.

Abiyatih réussit mieux dans une démarche auprès d'Assurbanipal. Vaincu en Babylonie avec son frère Aimu, qu'Uaitih avait envoyé comme lui au secours de Samassumukin, il se livre spontanément au roi de Ninive, qui, charmé de sa soumission et désireux de créer des rivalités dans le camp ennemi, le fait roi en Aribi à la place de son maître Uaitih, réfugié pour lors chez les Nabatéens (5). Abiyatih était un homme d'une vigueur remarquable, mais il savait aussi employer la ruse et, dans la circonstance, il trompait Assurbanipal ; car, de retour en son pays, on le voit ranimer la révolte et jeter de nouvelles bandes sur la Syrie (6). Un autre prince cédréen du nom d'Ammuladi, entreprend à son exemple une course de pillage.

« Ammuladi (ou Ammuladin), roi de Kidri, alla combattre les rois du pays de Martu que les grands dieux

(1) *Genèse*, XXV, 13. — Pline l'Ancien, *Hist. nat.*, V, XII (XI), 1.

(2) Vers le commencement de notre ère, où les Nabatéens formèrent, sous la suzeraineté des Romains, un État puissant ayant pour capitale Pétra, ancienne possession des Iduméens, au sud de la mer Morte.

(3) Isaïe, XXI, 13-17 ; Ezéchiel, XXVII, 21.

(4) Col. VIII, ll. 1-14.

(5) Ibid., ll. 30-47.

(6) Ibid., ll. 48-51.

Assur et Istar m'avaient soumis. Par la protection d'Assur (et de dix autres dieux), je le mis en déroute. On le prit vivant avec Adiya, femme d'Uaitih, roi d'Aribi, et on l'amena en ma présence... Je lui mis un collier (1) de chien, et je le fis garder dans une cage (2). »

Il est dit ailleurs d'Adiya :

« Je vainquis les troupes d'Adiya, reine d'Aribi. Je brûlai ses tentes. Elle-même, je la pris vivante et la transportai au pays d'Assur avec le butin (3). »

Adiya doit être la femme d'Uaitih le neveu, parce que celle d'Uaitih l'oncle tombe plus tard aux mains des Assyriens.

Ainsi les Cédréens obéissaient à plusieurs princes : aux deux Uaitih, à Ammuladi, peut-être à d'autres encore. De tous les chefs, Uaitih paraît le plus puissant : son exemple entraîne la nation entière dans la révolte.

Adiya semble exercer une autorité personnelle après l'emprisonnement de son mari : elle va à la guerre comme un chef masculin. Plusieurs autres femmes jouent un rôle important chez les Arabes en ce temps-là. C'est un trait de leur nation que relèvent les annales de Ninive et qu'elles ne signalent point chez les races voisines, dont elles parlent pourtant si souvent.

On voit les chefs de Cédar agir avec une entente parfaite, comme s'ils étaient réunis en confédération sous l'autorité prépondérante d'Uaitih.

Au dire d'Assurbanipal, les Cédréens étaient des pillards incorrigibles. La Bible en fait une race querelleuse et intraitable ; elle emploie leur nom comme synonyme d'injustice et de violence. « J'ai été exilé en Mosoch, j'ai habité parmi les tentes de Cédar..... Avec les ennemis de

(1) *Ullih*, en hébreu *hôl*, de la racine (*hll*), avec aïn initial, *joug*. Le mot n'a pas été compris jusqu'à présent.

(2) Col. VIII, ll. 15-29.

(3) Smith, *Assurbanipal*, p. 296, *f*.

la paix, j'étais pacifique. Pour une parole, ils s'armaient contre moi (1). »

La déroute des Arabes ne fut point l'œuvre des Assyriens seuls, comme on le voit par le second récit.

« Ammuladi, roi de Qadri, qui s'était révolté comme lui (comme Uaitih), et avait pillé les rois de Martu, — par la protection des dieux Assur, Sin, Samas,..... en mon nom, (nom) qu'Assur a exalté, Kamazkhalta roi de Mahab (Moab), mon serviteur, le défit en rase campagne (2). »

Les lignes suivantes, dont deux ou trois mots sont effacés, semblent dire que les sujets d'Ammuladi le chargèrent de chaînes et l'envoyèrent à Ninive. La version de G. Smith, il est vrai, attribue le fait au roi de Moab. Mais, dans tous les cas, ce ne fut point l'œuvre des Assyriens.

De même, il est douteux que ces derniers aient pris part aux autres combats livrés jusqu'à présent aux troupes d'Uaitih. Assurbanipal dit bien dans son premier récit : *Je marchai contre Uaitih roi d'Aribi*, mais il dit aussi dans le second : *J'envoyai contre lui mon armée qui était dans ce pays*, le pays de Martu pillé par Uaitih (3). Cette armée qui opère partout, ce sont probablement les hommes de Moab, d'Ammon, d'Édom, etc., que les Assyriens comprennent dans le pays de Martu ou Akharru, et qui leur obéissaient alors. Il semble qu'on se soit soulevé en masse et simultanément, à l'instigation d'émissaires assyriens, contre les Cédréens campés çà et là, et que ceux-ci aient

(1) Psaume CXX (*Vulgate*. CXIX). — Toutes les images de ce psaume sont inspirées par le souvenir de Cédar (et de Mosoch, qui lui ressemble) et par le désert. Les traits de la calomnie rappellent au poète les flèches des Cédréens, archers célèbres (Isaïe, XXI, 16, 17) ; sa blessure brûle comme les charbons de *rôtem*, sorte de genêt du désert. Le *rôtem*, en tant que combustible, a de l'analogie avec le *rata* des arabes, espèce de tamaris qui donne des charbons d'une chaleur intense et presque sans fumée. Voir Anna Blunt, *Voyage en Arabie*, traduction française, p. 91.

(2) Cylindre B, col. VIII, ll. 31-39.

(3) Ibid., col. VII, ll. 99, 100.

été surpris; ce qui ne serait pas arrivé, si la présence d'une armée assyrienne les avait tenus en éveil. C'est tout à l'heure seulement qu'Assurbanipal va se mettre en marche pour la Syrie et pénétrer dans le Cédar. Ailleurs encore, l'emploi de la première personne exprime une action très indirecte de la part des rois d'Assyrie : ils disent volontiers qu'ils ont été là où leurs serviteurs seuls se sont trouvés. On comprendra, quand nous parlerons de l'Égypte, l'importance de la remarque pour les déductions géographiques.

Si les sujets d'Ammuladi s'étaient découragés, la masse des Cédréens n'était point vaincue. Abiyatih s'était mis à leur tête ; Nadni, roi de Nabaiti, revenu d'une première frayeur, avait cédé à ses conseils et s'était joint à lui. L'alliance s'était faite aux dépens du pays de Martu, qui fut ravagé cette fois par les Cédréens et Nabatéens réunis (1). Assurbanipal, délivré pour lors de Samassumukin, résolut de frapper un grand coup et d'exterminer un peuple trop indépendant à son gré.

« Je convoquai mes soldats, je les fis marcher contre Abiyatih. Ils traversèrent heureusement l'Idiglat (le Tigre) et le Purat (l'Euphrate), à l'époque de leurs plus hautes eaux. Ils parcoururent des routes lointaines, franchirent de hautes montagnes, traversèrent heureusement des forêts au vaste ombrage, parmi de grands arbres, des taillis (2), des vignes de X ; ils cheminèrent heureusement par une route semée d'arbres *idditi* (des palmiers ?). Ils allèrent dans le désert, lieu de terrible sécheresse, où l'oiseau du ciel ne vole point, à 100 *kasbu-qaqqar* de Ninua (Ninive), à la recherche d'Uaitih, roi d'Aribi, et d'Abiyatih qui marchait avec les forces de Nabaiti (2). »

Avant d'aller plus loin, fixons le sens géographique de l'extrait.

(1) Col. VIII, ll. 65-71.
(2) Col. VIII, ll. 77-96.

La contrée décrite, et qui forme une partie seulement des 100 kasbu-qaqqar, est tout entière sur la rive droite de l'Euphrate. La Mésopotamie entre Ninive et l'Euphrate, à part le désert de la rive gauche du Khabor, où l'on chercherait en vain de hautes montagnes et des forêts au vaste ombrage, était trop souvent foulée par les Assyriens pour être dépeinte comme un pays curieux. Ce terrain est toujours supposé connu dans les inscriptions des derniers rois. D'autre part, sur la rive droite, la description d'Assurbanipal ne se vérifie que si son armée touche l'Anti-Liban. De la sorte, les montagnes, les forêts, les vignobles, dont les Assyriens furent ravis, se seraient rencontrées au nord de Damas où l'Anti-Liban prolonge plusieurs ramifications vers l'est. Les palmeraies seraient une transition avec le désert pur et simple. Dans l'hypothèse, les Assyriens ont évité le chemin direct à cause des difficultés qu'il présentait. En tenant compte des détours probables, les 100 kasbu-qaqqar (700 kilomètres tout au plus) mènent les Assyriens dans la partie du désert arabe voisine de Damas, plutôt au nord et au nord-est qu'à l'est et au sud de la Damascène, où ils arriveront néanmoins après de nouvelles marches. Le Cédar toucherait ainsi la Palmyrène ou la comprendrait même dans ses limites. On peut au moins lui attribuer, en tout ou en partie, la bande herbeuse qui traverse l'Arabie septentrionale au sud de Palmyre dans la direction Damas-Bagdad, et les pâturages plus rares du Wadi Hauran (1) au sud de cette zone et au nord des immenses plaines pierreuses du Hamad. La Bible place Cédar dans le désert et les montagnes à l'orient des contrées syriennes, dans une position extrême par rapport à la Palestine, comme les îles de la Méditerranée à l'occident (2). D'après ces indices il s'étendait sur les plaines

(1) Ce wadi n'a rien de commun avec le mont Hauran. Nous en précisons le cours dans le paragraphe suivant (*Le Bâzû*).

(2) Isaïe, XLII, 10, 11. « Chantez à Jéhovah un chant nouveau ; (chantez) ses louanges de l'extrémité de la terre, (vous) qui descendez à la mer, et

que parcourent aujourd'hui les nomades Anazeh, Roala et Beni-Sakhr, à l'est de l'Anti-Liban et de la Damascène. Les récits d'Assurbanipal nous diront quelle somme de territoire il a le droit de revendiquer dans les montagnes de Syrie. Telle qu'elle commence à se dégager, la situation du Cédar explique son intervention en Babylonie en faveur de Samassumukin.

Dans le dernier passage cité, nous proposons pour *iddîti* ou *îdîti* le sens de palmier, à cause de l'analogie apparente du mot avec *îd*, main, en assyrien et du lieu où l'arbre se rencontre, car le palmier est l'ornement principal des jardins de l'Arabie. La traduction *buissons d'épines*, imaginée par d'autres sur une simple assonance avec l'hébreu *âthad*, est souverainement improbable. Des buissons ne valent pas la peine d'être remarqués. — Nous avons lu de nouveau, avec Fr. Lenormant (1), *madbar*, en un mot, signifiant désert, le groupe de signes cunéiformes également susceptible des lectures mat Mas ou mat Vas, ou encore mat Bar, qui signifieraient pays de Mas, de Vas ou de Bar. Madbar, nom commun, est préférable, parce que les autres lectures supposent, de l'aveu de leurs partisans, un pays de Mas (Vas, Bar) situé à la fois sur les bords du golfe Persique, dans le voisinage de Damas et aux frontières d'Égypte (2). Ce qui se rencontre ainsi dans toutes les parties de l'Arabie, c'est le désert. On le devine du premier coup, et on en trouve la preuve dans la description qui accompagne d'ordinaire le mot. Les partisans du pays de Mas ou Vas citent à l'appui de leur opinion un adjectif dérivé, *Mas-hai* ou *Vas-hai*, qualification spéciale

ce qui la remplit; les îles et ceux qui les habitent. — Qu'il élève la voix le désert avec ses villes, et les retraites (*littéralement*, les enclos) qu'habite Cédar; chantez, habitants du rocher, du haut des montagnes poussez des cris de joie. » On reviendra sur ces deux versets.

(1) *Étude sur quelques parties des syllabaires cunéiformes*, p. 131.

(2) *Légende d'Izdubar*, tablette IX, col. II, ligne 2, dans Smith, *Chaldæan Genesis*, 4e édition, page 248. Cf. Fried Delitzsch, *Paradies*, p. 242. — *Cylindre de Sargon*, l. 13.

d'une tribu arabe ; mais Mashaï suppose un nom de pays comme *Masha* ou *Mashu* avec l'articulation *h*, étrangère à notre groupe de quelque façon qu'on le lise. Du reste, si Mas désignait tout le désert depuis l'Euphrate jusqu'aux frontières d'Égypte, le dérivé Mashai, supposé qu'il pût venir de Mas, loin de déterminer une tribu particulière, serait une qualification aussi générale que celle de bédouin (homme du désert).

Assurbipal continue en ces termes :

« Au mois de Sivan (mai), le 25e jour, je partis de Khadatta. J'établis mon camp à Laribda, enceinte de pierres sur des citernes d'eau (1) (c'est-à-dire, enceinte protégeant des citernes). Mes soldats y prirent de l'eau pour leur usage. Ils se mirent en marche, et parcoururent un lieu de sécheresse, un lieu effrayant, jusqu'à Khurarina entre Yarki et Azalla, dans le désert (le madbar), contrée lointaine, où ne se voient pas (même) d'animaux sauvages, où l'oiseau du ciel ne fait point son nid. Je défis les gens d'Isammih, les hommes d'*halu* (?) du dieu Atarsamaïn et les Nabatai (les Nabatéens). Je fis sur eux un butin immense, hommes, ânes, chameaux, moutons. Mes soldats parcoururent 8 kasbu-qaqqar (une bonne cinquantaine de kilomètres) en vainqueurs, et ils en revinrent heureusement. Dans Azalli, ils burent de l'eau de source. D'Azalla (*variante* Azalli), ils allèrent jusqu'à Quratsiti, six kasbu-qaqqar (environ 40 kilomètres), par un pays de sécheresse horrible. Je cernai les hommes d'*halu* (?) d'Atarsamaïn et les gens de Qidri, (sujets) d'Uaitih, fils de Birdadda, roi d'Aribi. A ses dieux, à sa mère, à ses..., à sa femme, à sa famille, à tous les hommes de Qidri, aux ânes, cha-

(1) Notre traduction est littérale et certaine. M. Ménant traduit à tort « une forteresse de pierres au milieu des lacs ». L'erreur mérite d'être relevée, parce qu'elle s'est reproduite dans une histoire d'Assyrie publiée récemment. — L'existence du rempart en question s'explique par la nécessité de protéger les puits en cas de guerre de tribu à tribu. Il n'arrêta point les Assyriens.

meaux et moutons, je fis prendre le chemin de Dimasqa (Damas) (1). »

Assurbanipal fit quelques courses à la lisière du désert arabe, mais il n'eut garde de s'y enfoncer fort avant à une saison où son armée eût succombé à la chaleur et à la soif. Les bédouins eux-mêmes se rapprochent autant que possible de la montagne avec leurs troupeaux durant les mois de l'été. Damas est évidemment le quartier général des Assyriens, et la circonstance justifie l'itinéraire attribué ci-dessus à Assurbanipal.

Nous ne savons si les gens d'Isammih et les gens d'Halu du dieu Atarsamaïn formaient des divisions de Cédar. Atarsamaïn (l'Atar des cieux) était un des principaux dieux d'Uaitih, qui avait fait des démarches à Ninive pour en recouvrer la statue,enlevée précédemment par Asarhaddon. Mais le récit distingue les hommes d'halu d'Atarsamaïn des Cédréens proprement dits, bien qu'ils obéissent à Uaitih. Les Nabaiti défaits dans la première tournée étaient des auxiliaires venus au secours des Cédréens. Leur présence à l'endroit où nous les trouvons n'indique pas nécessairement leur pays. Le butin peut provenir surtout des deux tribus qui les accompagnent.

Les Cédréens et leurs alliés sont massés sur différents points auxquels les Assyriens ne parviennent qu'en cheminant par un horrible désert. D'autre part, les Cédréens, bientôt vaincus une troisième fois, se retireront dans le mont Ledscha, sud-est de Damas, comme dans leur fort. Nous croyons en conséquence que les Assyriens côtoient du nord au sud le versant oriental du Ledscha et du Hauran, prolongement du Ledscha, ayant à leur gauche la plaine du Harra et plus à l'est le mont Safa (2), qui for-

(1) Col. VIII, l. 96 — Col. IX, l. 12.

(2) Le Safa est un massif volcanique et montagneux de 1200 kilomètres carrés. Quelques terrains argileux où s'amasse un peu d'eau dans les années pluvieuses en limitent la base au nord-ouest et au sud-est. En dehors de

ment une zone très large et impraticable. La route qu'ils suivent est ainsi caractérisée sur la carte annexée à la relation du docteur Wetzstein: *Plaine déserte, sans pierres, mais stérile à cause du manque d'eau* (1). A l'est de cette plaine, qui se rétrécit vers le sud entre le Hauran et le Harra, tant d'hommes et de troupeaux ne subsisteraient pas à la fin de mai ou au commencement de juin, ni même à aucune saison de l'année. — Du lieu où il opère, Assurbanipal dirige naturellement sur Damas le butin en destination de Ninive.

Remarquons le nom de *Khurar-ina*, (*ina* probablement terminaison de pluriel ou autre suffixe), qui se ramène bien à la racine sémitique *khur*, d'où l'hébreu *khôr*, trou, grotte. Khurarina, les grottes, désigne-t-il une ville souterraine, du genre de Khibikké et Tel-Saf, que M. Wetzstein signale au sud-est du Hauran (2)? *Khaurîna*, où les Cédréens furent battus au commencement de la guerre, est susceptible du même sens. Situé plus à l'ouest, Khaurîna, par le nom qu'il porte, invite à le chercher sur la rive gauche du lac de Génézareth, où se trouvent principalement les anciennes cités souterraines (3).

Assurbanipal ne tarde pas à se remettre en campagne.

« Au mois d'Abu (juillet), le troisième jour, je partis de Dimasqa (Damas). Je fis, en marchant toute une nuit, 6 kas-

ces étendues, la seule végétation du Safa est un lichen blanchâtre. A l'ouest et au sud du Safa, s'étend le désert du Harra ou le *pays brûlé*, redouté des bédouins. C'est une plaine remplie d'un sable très fin où l'on enfonce comme dans un lac. Le Harra est impraticable aux chevaux et aux dromadaires. L'homme s'y aventure seulement après les pluies, qui forment une croûte à sa surface. Voir Élisée Reclus, *Nouvelle Géographie universelle*, t. IX, pp. 702-704

(1) *Reisebericht über Hauran und die Trachonen.*

(2) *Op. cit.*, p. 48. Cf. Socin-Bädeker, *Palestine et Syrie* (traduction française, p. 434.

(3) Wetzstein, *op. cit.*, pp. 44 et suivantes. Cf. Socin-Bädeker, *op. cit.* p. 423. — Voir, plus haut, nos observations sur le groupe de contrées et de localités dans lequel figure Khaurina.

bu-qaqqar, et j'allai jusqu'à Khulkhuliti, dans le pays de Khukkurina, montagne difficile (1). »

Khulkhuliti a été heureusement identifié par M. Fried. Delitzsch avec Khulkhulé sur le versant oriental d'un prolongement du Ledscha, à quarante kilomètres au sud-est de Damas.

La contrée à laquelle se rattache Khulkhuliti est désignée sous le nom de *Khukkhurina* ou *Khukkhuruna*, probablement un mot sémitique signifiant *enfoncement*, *précipices*. Il semble renfermer les trois éléments *khukkur-în* (ou *ûn*)-*a*, *în* ou *ûn* étant une terminaison de pluriel et *a* une désinence ajoutée à la forme locale par l'assyrien, comme dans Mahabba, Moab. *Khukkur* se rapporterait à la racine *kh-q-r*, creuser, malgré le *k* au lieu de *q*. Les Assyriens en effet ne rendent pas fidèlement l'articulation *q*, ainsi que le prouvent Kidri et Qadri transcrivant l'un et l'autre Qêdar. De la racine *kh-q-r*, les Hébreux ont formé *mèkhqâr*, employé au pluriel (*mekhqerê érêts*, les abîmes de la terre) analogue à Khukkurina dans notre interprétation. Celle-ci, on le pense bien, est une simple conjecture. Toutefois l'identité du Khukkurina et du Ledscha qui se prouve par d'autres arguments, lui donne quelque valeur.

Reprenons le récit d'Assurbanipal.

« J'atteignis les hommes d'*halu* d'Abiyatih, fils de Tihri, du pays de Kidri. Je les défis, je m'emparai de leurs dépouilles. Par la volonté d'Assur et d'Istar, mes maîtres, je pris dans ce combat Abiyatih et Ayammu (*variante* Aimu), fils de Tihri. Je leur mis les fers aux mains et aux pieds ; je les emmenai au pays d'Assur avec le butin de leur pays (2). »

Après la bataille de Khulkhuliti, les fuyards Cédréens, nous dit Assurbanipal, se réfugient dans le Khukkurina, bien que, d'après lui, Khulkhuliti appartienne à ce pays.

(1) Col. IX, ll. 9-14.
(2) Col. IX, ll. 16-24.

La contradiction apparente s'explique par la situation du champ de bataille, assez bas, sur le versant de la montagne et à l'entrée du pays.

Halu est un objet fait de bois en tout ou en partie. Le déterminatif aphone qui le précède, quand il est exprimé par un idéogramme, le dit clairement. En outre, le mot a de l'analogie avec *ôhèl*, tente, en hébreu. Les hommes d'halu seraient-ils des hommes de tente, des bédouins proprement dits? — Ce sens est plus probable que celui d'homme d'arc, auquel on s'arrêterait volontiers, quand on se rappelle que les Cédréens étaient des archers renommés (1).

Cependant les Cédréens, bientôt remis de leur frayeur, s'obstinèrent dans la résistance.

« Les fuyards qui s'étaient dérobés à mes armes furent épouvantés. Ils se retranchèrent dans le Khukkurina, montagne difficile. Dans les villes (ou localités) de Mankhabhi, d'Apparu, de Tinuquri, de Zayaüran (ou Zayasamran), de Marqana, de Sadatin, d'Inzikarmi, de Tahna, d'Irrana, tous lieux de citernes et de sources, j'établis des gardes. Je leur enlevai (aux gens de Kidri) les eaux vivifiantes, je privai leur bouche de boisson. Ils expirèrent dans une soif extrême. Ceux qui restaient tuèrent leurs chameaux et leur bétail. Pressés par la soif, ils burent le sang et l'urine (2). Parmi ceux qui s'enfuirent dans les montagnes, y entrèrent et y prirent refuge, pas un seul n'échappa ; pas un coupable ne se déroba à ma main. Ma main s'empara de leurs lieux de refuge (3). »

Si Khukkurina signifie enfoncements, abîmes, il caractérise à merveille la contrée où se réfugièrent les Cédréens,

(1) Isaïe, XXI, 16. Encore un an, et c'en est fait de la gloire de Cédar ; le nombre des puissants archers de Cédar sera réduit à peu de chose.

(2) Littéralement : des eaux de *parsu*. *Parsu* est l'équivalent de l'hébreu *pérés*, excrément, de la même racine *p-r-s* (*s*=*sch*). Le mot n'a pas été compris par les traducteurs précédents.

(3) Col. IX, ll. 25-41.

la contrée montagneuse limitrophe de la Damascène au sud, dans la direction du Hauran. C'est la Trachonitide ou l'Apre-pays des Grecs, le Ledscha actuel, une région volcanique très tourmentée. « L'épaisseur des matières fondues qui se sont épanchées sur les argiles et les calcaires est évaluée à 200 mètres ; l'œuvre des intempéries sur les roches friables, les fissures et les grandes crevasses produites par la contraction des laves, les trous de fumerolles, les vides produits par des explosions de gaz, ont découpé l'immense cheire en un labyrinthe de défilés, où maintes fois des fugitifs ont trouvé un asile : de là le nom moderne de Ledja, ou refuge, qu'a reçu la contrée (1). »

On ignore si la dénomination de Khukkurina se bornait au Ledscha, district de treize lieues de long sur huit ou neuf de large, ou si elle comprenait aussi le mont Hauran qui en forme le prolongement au sud et qu'elle caractériserait avec une égale justesse. Le Hauran est un enchevêtrement de montagnes, où des grottes profondes, l'une d'elles assez vaste pour abriter quatre mille hommes, servaient de retraites à des tribus pillardes dans l'antiquité (2).

L'eau est peu abondante dans le Ledscha et le Hauran. La population actuelle, bien que clairsemée, y subsisterait difficilement, si elle négligeait de tenir les citernes

(1) Élisée Reclus. *Nouvelle Géographie universelle*. t. IX, p. 699.

(2) Le passage où Strabon (XVI, II, 20) donne ces renseignements mérite d'être cité.

« Au delà de la Damascène (au sud), se trouve ce qu'on appelle les deux Trachônes (Τράχωνες, régions âpres, raboteuses), et puis, dans la direction de l'Arabie et de l'Iturée, un pêle-mêle de montagnes d'accès difficile, avec des grottes profondes, dont l'une peut recevoir jusqu'à quatre mille hommes dans les incursions qui infestent la Damascène de plusieurs côtés. »

M. C. Müller, le savant éditeur de Strabon et des autres géographes grecs dans la collection Didot, prend les trachônes pour deux collines, d'après une ancienne glose. Ce sont au contraire deux districts. L'inscription du temple de Mismié, dans le Ledscha, copiée par le voyageur Burck-

remplies pour les mois de sécheresse (1). Rien d'étonnant, par conséquent, que les Cédréens, massés sur quelques points avec un immense bétail, aient souffert toutes les horreurs de la soif. Le manque d'eau était toujours à craindre pour eux en cas de blocus. Sous Nabuchodonosor, ils périront derechef par la soif (2).

Le Ledscha appartenait aux Cédréens : il ne leur servit pas seulement de refuge temporaire. Leurs bataillons en déroute n'y auraient jamais pénétré, si le pays avait été au pouvoir d'un autre peuple. Car on en défend l'entrée avec une extrême facilité : en 1839, cinq mille hommes en interdirent l'accès à l'armée égyptienne, qui avait fait trembler Constantinople, et soutinrent contre elle un siège de neuf mois. Les Turcs y échouèrent de même en 1851. — La Bible confirme notre induction. Elle parle des rochers où habitent les Cédréens (3) et montre ceux-ci fuyant, après leur défaite sous Nabuchodonosor, vers le territoire de Têma, aux confins du Ledscha à l'est (4). Possédaient-ils en plus le Hauran proprement dit? Nous ne saurions le leur accorder tout entier. Il faut en réser-

hardt et vérifiée par le consul Wetzstein, attribue à la localité le titre de *chef-lieu du trachône*, μητροκώμη τοῦ τράχωνος. Le Ledscha était donc le trachône par excellence, le seul qui existât au point de vue administratif. Le second n'a jamais eu de population fixe : il est fréquenté par les pasteurs durant le printemps seulement. M. Wetzstein le retrouve dans le massif du Safa, de formation identique à celle du Ledscha, au sud-est de Damas, à la place que lui assigne Strabon, dont les termes excluent les montagnes de l'Iturée du côté de la Palestine, et celles du Hauran du côté de l'Arabie. Voir Wetzstein, *Reiseberichte über Hauran und die Trachonen*, pp. 36, 37.

(1) Socin-Bädeker, *Palestine et Syrie*, pp. 424, 444.

(2) Isaïe, XXI, 14.

(3) Ibid., XLII, 11. « Qu'ils élèvent la voix le désert et ses villes, les enclos (les plis de la montagne ?) qu'habite Cédar ; — que les habitants du rocher poussent des cris du haut des montagnes. » Le parallélisme entre Cédar et les habitants du rocher est évident.

(4) Ibid. XXI, 11. « Portez de l'eau à la rencontre de ceux qui ont soif ; habitants de Têma, allez avec des aliments à la rencontre des fuyards. » Il s'agit des fugitifs de Cédar. Il existe encore de nos jours une localité de Têma au lieu indiqué.

ver au moins une partie pour la tribu d'Azor, proche de Cédar et riche comme lui en troupeaux de toute sorte, qui habitait des montagnes inaccessibles, des grottes profondes, et qui trouverait difficilement place ailleurs, à moins que le peuple d'Azor et celui de Cédar ne soient identiques (1).

Un butin immense récompensa les Assyriens des fatigues essuyées dans un si rude pays. Assurbanipal en rend compte dans un langage par trop hyperbolique :

« J'emmenai au pays d'Assur la population mâle et femelle, avec des bœufs et des moutons sans nombre. J'en remplis tout le pays qu'Assur m'a confié ; je répandis dans toute son étendue les chameaux à l'égal des moutons. Dans mon pays, on vendit les chameaux pour un demi-X d'argent par tête au marché (2). »

La monnaie X, représentée par un idéogramme de sens certain bien que la lecture en reste jusqu'à présent inconnue, est le soixantième de la mine, laquelle pèse environ 500 grammes. Assurbanipal emploie sans doute une expression proverbiale, comme qui dirait : on vendait les chameaux pour rien. On admettra aussi que les chameaux de Cédar arrivèrent à Ninive en mauvais état. Néanmoins le butin de Cédar, malgré toutes les exagéra-

(1) Jérémie, XLIX, 28-31. « Concernant Cédar et les royaumes d'Azor, ainsi parle Jéhova : levez-vous, marchez contre Cédar et dévastez les orientaux (par rapport à la Palestine). Leurs tentes et leurs troupeaux seront pris ; leurs pavillons, tous leurs effets, leurs chameaux, on les leur enlèvera. On pousse des cris de frayeur autour d'eux : fuyez, sauvez-vous, *entrez dans des demeures profondes*, habitants d'Azor : c'est la parole de Jéhova... Levez-vous, marchez contre un peuple plein de sécurité, qui habite avec confiance, à l'écart. »

D'après Isaïe (XLII, 11), les Cédréens habitent des lieux enfermés, dans les montagnes, des *khâtsêrim*, de la racine *kh-ts-r*, Azor, qu'il faudrait transcrire *Khâtsôr*, dérive de la même racine. On le considérerait à bon droit comme un collectif équivalent au pluriel *khâtsêrim*, et on en conclurait que, dans Jérémie, Cédar et Azor sont synonymes. Dans l'hypothèse, *Cédar et les royaumes d'Azor* formeraient hendiadys. Le passage ainsi interprété a une allure plus naturelle.

(2) Col. IX, ll. 43-49.

tions des rapports officiels, a dû être extraordinaire. La Bible, quoique plus sobre, donne pareillement une haute idée de l'opulence de cette tribu. Le désert ne suffisait pas à une nation si riche : ses énormes troupeaux de moutons supposent qu'outre les steppes de l'Arabie euphratienne, elle possédait une partie considérable de la montagne au sud de Damas (1).

Cependant la défaite d'Abiyatih n'avait pas abattu la nation entière ; Uaitih résistait toujours. Il était bloqué par l'armée d'Assurbanipal ou par ses alliés dans une position inexpugnable. Mais la famine et la révolte de ses sujets, réduits à manger leurs enfants, l'obligèrent à se rendre (2). Assurbanipal ne parle que de la famine : il ne dit point qu'Uaitih et ses gens aient souffert de la soif, quoiqu'il insiste volontiers sur ce point au cas échéant. Ils s'étaient par conséquent retranchés dans un lieu bien fourni d'eau. La circonstance indique plutôt la montagne que le désert, surtout au milieu ou à la fin de l'été. Il semble donc qu'Assurbanipal n'ait pas dépassé le Hauran au sud, et que les Nabatéens aient alors échappé à sa visite.

Les richesses de Cédar, l'étendue de son territoire, ses invasions en Syrie, son rôle dans les affaires de Babylone, sa résistance désespérée aux Assyriens, révèlent un peuple puissant et doué d'une énergie remarquable. D'autre part, les Cédréens ont des défauts qui les rendent incommodes pour leurs voisins. Ce sont de vrais enfants d'Ismaël, s'en prenant à tous et en butte à l'animadversion de tous (3). Le caractère des Ismaélites, peint d'un trait si vigoureux dans la Bible, se traduit en acte dans les récits d'Assurbanipal.

Celui-ci se venge cruellement sur les chefs de Cédar des ennuis qu'ils lui ont causés. Il fait de sa propre main une

(1) Des tribus purement nomades dans l'Arabie septentrionale sont dans l'impossibilité d'avoir de grands troupeaux de moutons. Voir Wetzstein, *op. cit.*, p. 89.

(2) Col. IX, ll. 53-59, 90-102.

(3) *Genèse*, XVI, 12.

blessure à Uaitih; il l'attelle à son char avec trois princes d'Élam dans le triomphe qu'il se décerne à Ninive. Il est vrai qu'en langage assyrien, cela s'appelle user de clémence (1). Abiyatih, avec Aimu, son frère et son compagnon inséparable, est écorché vif. Enfin Assurbanipal chante la défaite de Cédar dans un style dithyrambique dont ses annales et celles des autres rois n'offrent point un second exemple (2). Il regarde évidemment comme le plus intéressant de ses exploits la réduction de cette nation indomptable.

Cependant les Cédréens n'étaient pas anéantis. Cinquante ans plus tard, on les retrouve au comble de la prospérité. Mais leurs immenses troupeaux excitent alors la convoitise des Babyloniens, qui pillent l'Asie à leur tour après la ruine de Ninive. Le passage de Jérémie relatif à cette seconde catastrophe de Cédar a été cité dans une note ci-dessus (3).

Non seulement les Cédréens possédaient des demeures fixes, ils avaient encore des villes fortes. Cela ressort des lignes d'Asarhaddon qui suivent :

(1) Col. IX, ll. 103-114; col X, ll. 17-30.

(2) Col. X, ll. 1-5. — M. Halévy (*Essai sur les inscriptions du Safa*, p. 306) a fondu en un seul personnage les deux frères Abiyatih et Aimu. (Le dernier nom est exprimé par les trois caractères *a-a mu.*) « L'armée auxiliaire, dit-il, était commandée par le général Abiyâté aamu. » Plusieurs fois, à la verité, les deux noms se suivent immédiatement, sans être unis par la conjonction *u* = et. Mais ils sont précédés l'un et l'autre du clou vertical qui indique les noms propres d'hommes et, dans le texte assyrien de la phrase qui énonce leur genre de mort, *Abiyatih* est séparé d'*Aimu* par plusieurs mots. Le même savant, par une sorte de compensation, dédouble Uaiti, le personnage principal. Car il hésite pour ce nom (*Ibid.*) entre les deux lectures *Uâtê* et *Samatê*, lectures qui seraient également plausibles, n'était la variante Yaũtah (*Ya-u ta-h*), dans le récit du cylindre B, laquelle ne comporte pas la lecture *Sam* pour le premier caractère. Uaitih (Halévy, Uâtê) et Yaũtah ont identiquement la même histoire et ne font qu'un. Pour hésiter entre les lectures Uâtê et Samatê, il faut ne pas s'apercevoir de l'identité d'Uaitih et de Yaũtah et en faire deux. M. Halévy s'est égaré à la suite de M. Ménant, *Annales des rois d'Assyrie*, p. 271.

(3) Page 147.

« Adumu est une ville forte du pays d'Aribi que Sinakhiirba (Sennachérib), le père qui m'a engendré, avait prise (1). »

Il s'agit d'une ville. Ainsi, quoi qu'en aient pensé plusieurs traducteurs, Adumu n'a rien à faire avec le pays d'Édom, dont le nom s'écrit ailleurs Udumu dans les inscriptions assyriennes. M. Halévy (2) rapproche Adumu, avec plus de vraisemblance, d'Udume près de Yabrud, au nord-est de Damas, si le pays d'Aribi, ce qui est presque certain, désigne ici le Cédar.

Le prisme d'Asarhaddon offre après ces mots quatre lignes presque effacées. Mais le peu qui en reste et la suite du récit en indiquent le contenu : elles disent que Sennachérib avait enlevé et transporté en Assyrie les dieux d'Adumu. Abattu par ce malheur, toujours regardé comme une extrême calamité chez les anciens Arabes, Khazaïlu (Hazaël), le roi auquel appartenait Adumu, s'humilia profondément.

« Il vint avec ses riches présents à Ninua (Ninive), ville de ma seigneurie, et me baisa les pieds. Il me supplia de lui rendre ses dieux. Je le traitai avec bienveillance. Je réparai ces dieux ; je fis inscrire dessus la puissance d'Assur et l'écriture de mon nom, et je les lui donnai. J'établis reine sur eux (sur les hommes d'Aribi) Tabua, élevée dans mon palais. Je la renvoyai dans son pays avec ses dieux. J'ajoutai soixante chameaux au tribut fixé auparavant par mon père, et je leur en imposai l'obligation. Khazaïlu ayant accompli sa destinée, je fis asseoir sur son trône Yahlu son fils. J'ajoutai au tribut de son père 10 mines (5 kilogrammes) d'or, 1000 grandes pierres, 50 chameaux, 1000 *kunzi* (?) de plantes aromatiques, et lui en imposai l'obligation (3). »

Nous avons dit qu'ici Aribi signifiait Cédar comme au

(1) *Prisme A d'Asarhaddon*, col. IV, l. 55-57.
(2) *Essai sur les inscriptions du Safa*, p. 305.
(3) *Prisme A d'Asarhaddon*, col. V, ll. 4-24.

commencement du grand récit d'Assurbanipal. Et, en effet,le Khazaïlu dont il est ici question doit être le prince de ce nom ancêtre des Uaitih, qu'Assurbanipal, fils d'Asarhaddon, suppose connu par des relations antérieures avec l'Assyrie.

Le rôle de Tabua est difficile à préciser. Venait-elle en Arabie comme épouse principale de Khazaïlu ou de son héritier présomptif, avec le titre de reine? Était-elle investie d'une autorité personnelle? La seconde hypothèse est aussi admissible que la première. Car les Cédréens obéissaient à plusieurs chefs, et les faits ne tarderont pas à prouver que la loi salique était inconnue en Arabie. Tabua n'était pas une femme quelconque du harem d'Assarhaddon, mais une Cédréenne, puisque les dieux de Khazaïlu sont aussi ses dieux et qu'on la renvoie dans *son* pays. Elle n'est pas non plus le seul exemple d'un prince étranger élevé à la cour du roi d'Assyrie, puisque Sennachérib met sur le trône à Babylone, un Bilibus, originaire de cette ville et nourri depuis son enfance dans le palais de Ninive (1).

Parmi les articles réclamés, notons les mille grandes, ou plutôt les mille gigantesques pierres, car l'épithète *gasru* qualifie toujours une force ou une grandeur extraordinaire. Puisque la prestation est exigée comme tribut utile en temps de paix, non comme châtiment à la suite d'une révolte ou d'une résistance opiniâtre, il faut la regarder comme une contribution naturelle du peuple que l'on en grevait. Les Cédréens savaient donc extraire la pierre des carrières et la livrer dans les conditions voulues, ce qu'eussent fait difficilement des bédouins errants.

Un pareil impôt se trouve conforme au goût d'Asarhaddon, qui requérait de même pour la fourniture et le transport de lourds matériaux de construction vingt-deux rois de la côte de la Méditerranée et de l'île de Chypre (2).

(1) *Cylindre de Bellino*, ligne 13.
(2) Le passage relatant la chose a été cité dans l'article précédent.

Les pierres étaient probablement destinées à Babylone où Asarhaddon construisit des édifices. Dans la supposition, le transport s'en trouvait facilité par le voisinage de l'Euphrate. — On ignore sur quoi repose la traduction singulière *mille pierres précieuses*, dans un récent volume sur l'histoire d'Assyrie, que nous recevons au moment de livrer ces pages à l'impression.

Le sol cédréen fournissait néanmoins des produits remarquables, à en juger par le dernier article de la liste, les essences aromatiques. Cela rappelle les marchands ismaélites auxquels Joseph fut vendu par ses frères et qui venant du canton de Galaad, situé au delà du Jourdain et proche de Cédar, transportaient en Égypte, à dos de chameaux, de la résine, du baume et du ladanum. Il est possible que ces marchands fussent des Cédréens (1). Le trait révèle du moins que les Ismaélites ou les tribus congénères de ces parages s'adonnaient au commerce, et que leurs caravanes parcouraient l'Asie occidentale aussi bien que celles des Phéniciens. Pour l'instinct mercantile, le livre de Baruch met les enfants d'Agar sur la même ligne que les fils de Chanaan : il les représente les uns et les autres courbés vers la terre, insouciants des intérêts d'un ordre supérieur, que les descendants de Jacob négligent moins, mais dont ils ne s'inquiètent pas assez non plus (2).

Cependant les Ismaélites étaient surtout pasteurs. On vient de le voir en ce qui concerne Cédar. Leurs voisins de Yetur, de Naphîs et de Nodab possédaient pareillement d'immenses troupeaux. Deux passages des Paralipomènes contiennent d'intéressants détails sur ces trois tribus et sur une quatrième, les Agréens, que nous croyons être les mêmes que les Cédréens. Nous en transcrivons le

(1) Ils sont nommés tour à tour Ismaélites et Madianites dans la Genèse. Les Madianites n'étaient pas à proprement parler Ismaélites. Les noms ne renseignent donc pas exactement sur la nationalité des marchands.

(2) Baruch, III, 22, 23.

texte, qui fixe des points de repère pour nos recherches ultérieures.

« Les fils de Ruben et de Gad, la demi-tribu de Manassé, firent la guerre aux Agréens (Hagrîm). Yehur, Naphîs et Nodab secoururent ceux-ci. Les Agréens avec tous leurs alliés furent livrés dans leurs mains. Ils s'emparèrent de leurs troupeaux, cinquante mille chameaux, deux cent cinquante mille brebis, deux mille ânes, et de cent mille hommes. Et ils habitèrent à leur place jusqu'à la captivité (1). »

L'autre passage fixe la situation des Agréens, à l'est du pays de Galaad et par conséquent au nord du royaume d'Ammon.

« (Les fils de Ruben) firent la guerre contre les Agréens aux jours de Saül, et ceux-ci tombèrent dans leurs mains. Ils (les Rubénites) habitèrent leurs tentes (les établissements des Agréens), dans toute la contrée à l'est de Galaad (2). »

D'autre part, les indications de Strabon déterminent le séjour des Ituréens *(Yetur)*, au commencement de notre ère dans l'angle de l'Hermon et de l'Anti-Liban, au sud-ouest de Damas, au nord de Manassé et des sources du Jourdain (3).

Les trois tribus de Manassé, de Gad et de Ruben occupant, dans l'ordre où nous les nommons, la rive du Jourdain, depuis sa source orientale jusqu'à la mer Morte, le territoire des tribus étrangères dépossédées par elles

(1) *I Paral.* v, 19-21.

(2) *Ibid.*, 10.

(3) D'après Strabon (XVI, II, 20), les Ituréens habitent des montagnes au sud de la Damascène et en même temps voisines de Chalcis, au nord-ouest de Damas. M. C. Müller, qui marque les Ituréens aux sources de l'Abana ou Amana (dans l'atlas de Strabon, carte XII), concilie les deux données. On n'a aucune raison de les diviser et d'en placer une partie dans le mont Hauran (Wetzstein, p. 99). Au neuvième siècle avant Jésus-Christ, Assurnatsirpal rencontre un pays de Yatur, beaucoup plus au nord, sur le bas Oronte. Voir plus haut, p. 49.

se cherchera naturellement plus à l'est. Les Ituréens, au nord du royaume d'Israël, et les Agréens, au nord du royaume d'Ammon, en occupent les extrémités. Naphîs et Nodab se marqueraient donc avec une grande probabilité dans la région intermédiaire sur le versant oriental de l'Hermon. Les brigands arabes que Strabon place dans le voisinage des Ituréens, seraient bien un reste de ces deux nations.

Les Ituréens avaient donc survécu aux désastres essuyés pendant le règne de Saül, ce qui suppose que les Israélites les avaient dépossédés en partie seulement. Semblables à leurs frères de Cédar et dignes fils d'Ismaël, ils se distinguaient par leur goût pour le brigandage (1).

Les Agréens s'étaient également maintenus. Du moins pense-t-on les retrouver dans les Ἀγραῖοι, Agræi, d'Ératosthène (2).

Les Agréens (en hébreu *Hagrî*, pluriel *Hagrîm)* des Paralipomènes doivent être des Ismaélites, désignés par un dérivé de *Hagar* (Agar), nom de la mère d'Ismaël (3). Nous croirions même volontiers que les Hagrîm ne font qu'un avec les Cédréens (4). Comme ceux-ci, ils constituent une tribu importante à l'est des montagnes de Galaad ; comme Cédar encore, si leur identification avec les Agræi d'Ératosthène et de Strabon est fondée, leur situation les rapproche de la Babylonie plus qu'aucune autre nation arabe. — Le nom d'Hagrîm dans un sens restreint, pour désigner la plus puissante des tribus rattachées à la souche d'Agar, répugne aussi peu qu'*Israël* appliqué à dix seulement des tribus hébraïques. Il est vrai que Pline l'Ancien fait deux peuples distincts des Cédréens et des Agréens, mais il

(1) Strabon, XVI, II, 20.

(2) Cité par Strabon, XVI, IV, 2. Ératosthène florissait vers 230 avant Jésus-Christ.

(3) Le livre de Baruch désigne les Ismaélites sous le nom de fils d'Agar.

(4) *Hist. nat.* V, XII (XI), 1; VI, XXXII (XXXIII), 11, 16, 19.

suppose un changement de situation trop étrange pour être accepté sur son seul témoignage : il place les Cédréens près de la mer Rouge au sud-ouest des Nabatéens. De plus, ses Agréens habitaient l'Arabie méridionale.

Les Hébreux, disent les Paralipomènes, habitèrent les territoires enlevés aux Agréens et à leurs alliés jusqu'à la captivité de Ninive. Les Ismaélites rentrèrent-ils alors dans leurs anciens établissements ? La chose est plus que probable. On se demande également si les progrès de Cédar en Syrie sous les Sargonides ne tiennent pas en partie à la dissolution du royaume d'Israël. Quoi qu'il en soit, les immenses richesses de Cédar à cette époque et son influence sur Nabayôt, pays lointain pour les Assyriens en comparaison de Cédar, donnent à penser que son territoire se prolongeait vers le sud dans la montagne de Syrie.

§ 2. *Le Bâzû.*

Immédiatement après l'histoire de ses relations avec Hazaël et le Cédar, Asarhaddon décrit une longue marche dans l'Arabie Déserte, donnant des détails sur la nature du sol, mais en termes assez obscurs jusqu'à présent. Voici la traduction du passage, à laquelle nous espérons avoir fait faire quelque progrès :

« Le pays de Bâzû dont le site est lointain : une marche par plaines *(nabali)*, terrain de X, lieu de sécheresse. Je laissai derrière moi et franchis 140 kasbu-qaqqar (environ 900 kilomètres) de bas-fonds *(batsi)*, de pâturages *(puqudtu)*, et de pierres bouche d'antilope ; 20 kasbu-qaqqar (environ 130 kilomètres) de serpents et de scorpions qui couvraient le sol comme des sauterelles ; vingt kasbu-qaqqar de pays de *khazu* (ou du pays de Khazû, nom propre), montagne de pierre X. Cette contrée où depuis les jours reculés (c'est-à-dire, jamais), aucun roi parmi mes prédécesseurs n'était allé, par la volonté

d'Assur mon maître, je m'y rendis, je tuai huit rois qui se trouvaient dans ce canton. J'emmenai leurs dieux, leurs effets, leurs biens et leurs sujets au pays d'Assur. Layali, roi de la ville de Yadih, qui avait fui devant mes armes, apprit l'enlèvement de ses dieux. Il vint à Ninua (Ninive), ville de ma royauté, et me baisa les pieds. Je le traitai avec clémence et prononçai son pardon. Sur ses dieux, que j'avais enlevés, j'inscrivis la puissance du dieu Assur ; je les lui rendis et lui soumis ce pays de *Bâzi* (variante *Bâtsi)* ; Je lui imposai un tribut à payer à ma seigneurie (1). »

La relation qui offre la variante Bâtsi nomme les huit rois tués avec les villes ou villages qu'ils gouvernaient :

« Kîsu, roi de Khaldili ; Akbaru, roi de *Napiati* (la syllabe *Na* est douteuse) ; Mansaku, roi de Magalâni ; Yapah, reine de Dihtâni ; Khabisu, roi de Qadasih ; Nikharu, roi de Gahpâni ; Baïlu, reine d'Ikhilu ; Khabanamru, roi de Budah (2). »

Asarhaddon ne dit point en propres termes et on ne lit nulle part, à notre connaissance, que le Bâzû (Bâzi, Bâtsi) fasse partie de l'Arabie, mais personne que nous sachions n'en a douté jusqu'à présent.

D'abord les noms propres indiquent un canton syrien ou arabe. Un des rois ou scheiks de Bâzû porte le nom bien connu d'Akbar, qui signifie *le grand* en arabe. Une des reines est nommée Yapa, qui s'explique par l'arabe et d'autres langues sémitiques et signifierait *distinguée, belle*. Il en est de même de Qadasih, que l'on a rapproché de Qadès, la sainte, nom de plusieurs villes en Syrie (3). *Ani*, élément composant de trois autres noms de localités dans le groupe, pourrait signifier fontaine, qui se dit en arabe et dans les dialectes congénères *hain*, génitif déterminé en

(1) *Prisme A d'Asarhaddon*, col. III, ll. 25 52.
(2) *Prisme brisé d'Asarhaddon*, col. V, ll 19-22.
(3) Halévy, *Essai sur les inscriptions du Safa*, p. 306.

arabe *haini*. Magalâni serait le *magal* de la fontaine et ainsi de suite. En Arabie, l'emplacement d'un village est le plus souvent déterminé par une fontaine ou par la facilité de creuser un puits.

Les traits les plus clairs de la description assignent pareillement le Bâzû à l'Arabie. Ce district lointain est nouveau pour les Assyriens (1). Nous en jugeons par le ton de la narration, qui prétend évidemment révéler les curiosités d'un pays inconnu, comme l'Arabie, dont les Assyriens n'avaient point jusque-là dépassé la lisière à l'est de la Syrie. Le Bâzû se trouve au terme d'une marche très longue à travers une région déserte où l'on rencontre des espaces qui fourmillent de scorpions et de petits serpents, des plaines et des montagnes pierreuses d'une nature remarquable. Ces traits particuliers indiquent l'Arabie, et dans l'Arabie une partie située au delà de la plaine du Hamad septentrional, littéralement jonchée de pierres, au delà des massifs volcaniques du Safa et du Harra de Syrie, voisins du Ledscha et du Hauran. A moins qu'on ne préfère chercher le Bâzû, suivant la route actuelle du pèlerinage persan à la Mecque, au sud-est du Hamad, où des montagnes de granit rose et d'autres roches d'aspect extraordinaire frappent si vivement le regard des voyageurs.

D'autres détails méritent également notre attention, parce qu'ils achèvent la description générale de l'Arabie déserte.

Le mot *nabali*, faute d'un meilleur terme, se traduirait avec assez d'exactitude *plaine côtière*. Car on le rencontre désignant des terrains bas voisins d'une mer ou d'un

(1) Les notions de géographie qui nous guident dans nos recherches sur le Bâzû sont puisées dans les ouvrages suivants : Palgrave, *Une année de voyage dans l'Arabie centrale*, traduction française de Jonvaux ; lady Blunt, *Voyage en Arabie*, trad. fr. de Derome ; Wilfrid Blunt, *Notes sur la géographie physique de l'Arabie du nord*, supplément à l'ouvrage précédent ; Huber, *Voyage dans l'Arabie centrale*, dans le Bulletin de la Société de géographie de Paris, 3e et 4e trimestres de 1884, 1er trimestre de 1885 ; Élisée Reclus, *Nouvelle Géographie universelle*, tome IX.

fleuve. On a lu dans le chapitre précédent un extrait d'Assurbanipal où il se dit des plages du littoral en Phénicie (1). Sennachérib appelle *nabali* un terrain obtenu par l'exhaussement d'un fonds submergé au bord d'un fleuve (2) ; il appelle du même nom la plaine comprise entre le Tigre et l'Euphrate à la hauteur d'Opis (3).

Dans le cas présent, nabali ne s'applique-t-il pas soit à la rive droite de l'Euphrate, soit encore aux plaines creusées par les wadis arabes, soit enfin au rivage du golfe Persique? Car il est peu probable qu'Asarhaddon comprenne dans la description la plaine de Mésopotamie, trop familière aux Assyriens contemporains ; nous doutons aussi qu'il mesure la distance parcourue à compter de sa capitale, le terrain mesuré étant précisément le terrain décrit.

On n'entrevoit ni le sens, ni même la lecture de l'expression « terrain de X », dans l'énumération : nabali, terrain de X, lieu de sécheresse. Il se peut que chacune des appellations qualifie à un point de vue particulier l'ensemble du pays traversé. Les caractères des diverses régions sont énoncés dans le développement suivant, qui range les lieux parcourus sous trois catégories, dont la première, « 140 kasbu-qaqqar de bâtsi, puqudtu, pierres bouche d'antilope », est de loin la plus importante.

M. Fried. Delitzsch traduit très heureusement, à notre avis, le mot bâtsi par *marais*, *bourbier*. Nabuchodonosor en effet raconte que des monticules s'étaient formés dans l'enceinte d'un temple effondré et que des mares *(batsi* ou *baza)* s'y étaient répandues (4). Le sens est confirmé par le rapprochement de batsi avec les mots hébreux *bôts* et *bitsah*, de la même racine et signifiant bourbier, marais.

(1) Page 73.

(2) *Cylindre de Bellino,* l. 49.

(3) *Bull. inscription*, no 4, l. 62.

(4) *Cylindre de Senkereh*, col. 1, ll. 12-15. Cf. Fried. Delitzsch, dans la *Zeitschrift für Keilschriftforschung* de Fritz Hommel, cahier de janvier 1885, p. 93.

Toutefois on oublie de nous dire où se trouvent tant de marais dans un pays aussi sec que l'Arabie. En attendant une explication plus autorisée, nous identifions les bâtsi avec les wadis, ces lits de rivières et de fleuves intermittents qui sillonnent l'Arabie, comme les cours d'eau permanents serpentent dans les autres pays. Les wadis se dessèchent en été, et ne présentent bientôt plus que çà et là des mares d'eau stagnante ou des fonds boueux. Ce sont surtout ceux qui se jettent dans l'Euphrate, et que les Assyrio-Babyloniens connaissaient le mieux, qui présentent l'aspect de marécages durant l'été. Le nom de bâtsi, qui leur convient parfaitement, se sera étendu par analogie au reste des wadis, même à ceux dont le fond est d'ordinaire sec. C'est ainsi que les Hébreux et les Assyriens nommaient *ruisseau d'Égypte* le Wadi-el-Arisch, où il n'y a presque jamais d'eau (1).

Si bâtsi désigne réellement les wadis, on connaît déjà le sens de deux termes sur les trois qui constituent la somme de 140 kasbu qaqqar, puisque le troisième est au moins compris dans le sens général de sol pierreux (2). Partant de ces données, on déduira le sens du second terme, puqudtu, qui signifiera probablement pâturages, steppe. Les pâturages constituent en effet, avec les wadis et les plaines jonchées de pierres, la physionomie générale de l'Arabie Déserte en dehors des montagnes, qu'Asarhaddon aura évitées le plus possible.

Notre interprétation, confirmée par une liste lexicographique où figurent des plantes de *puqudtu*, et qui définit ce terme par une périphrase renfermant le mot *akil*, champ,

(1) Asarhaddon plaisante agréablement là-dessus dans un passage cité plus loin.

(2) La lecture *abni pi tsabiti*, pierres bouche de gazelle, est établie dans la revue de Fritz Hommel, cahier de janvier, p. 93, par M. Fried. Delitzsch, qui n'ose se prononcer sur la nature de la pierre indiquée. Depuis, un autre savant a traduit *pierres précieuses*. Des pierres précieuses caractérisant l'aspect extérieur d'une route de vingt-sept lieues, est-ce chose vraisemblable ?

est aussi très naturelle grammaticalement (1). Le verbe assyrien *paqadu*, de la même racine, signifie mener, conduire, diriger. Puqudtu est donc le lieu où l'on mène, où l'on dirige les troupeaux. C'est par le même procédé de dérivation que l'hébreu *râhô*, et l'assyrien *râhu* passent du sens de mener à celui de faire paître. L'hébreu *midbar* et l'assyrien *madbar* signifient, exactement comme *puqudtu*, le lieu où l'on fait marcher le bétail.

Nous sommes dans l'incertitude en ce qui concerne le mot *khazu*. Nous hésitons à en faire un nom propre, malgré les autorités qui nous y invitent, parce qu'il est le dernier terme d'une série de terrains définis par des noms communs ou des équivalents de noms communs.

Bâzû fait fonction de nom propre; mais,par lui-même, il semble être une appellation commune empruntée à l'idiome assyrien, plutôt que le nom indigène du pays qu'il désigne. Il se présente sous la forme *Bâtsi*, et coïncide alors avec le nom commun *bâtsi*, que M. Fried. Delitzsch a si heureusement traduit bas-fonds, marais, et qui d'après les considérations précédentes doit s'entendre des wadis arabes. Asarhaddon raconte qu'il donna à Layali *ce district de Bâtsi*, employant le déterminatif *ce* pour le distinguer des autres bâtsi qu'il a rencontrés. Nous n'avons pas souvenance qu'on dise jamais en assyrien avec un vrai nom propre, par exemple : *ce pays de Sidon*, pour signifier simplement le pays de Sidon dont on aurait parlé précédemment. Notre manière de voir se confirme par des analogies. Tous les assyriologues connaissent les appellations de *pays de Mikhri*, *pays d'Irini*, employées comme noms propres de cantons fertiles en arbres nommés *mikhri* et *irini*. Il est clair que ces considérations sont indépendantes du sens particulier du mot bâtsi : elles supposent seulement qu'il est nom commun.

(1) Voir *Cuneiform Inscr. of W. A.*, t. II, pl. 41, n° 10, ll. 51-63, et Strassmaier, *Alphab. Verzeichniss*, n° 7122,où le texte est complété. Pour la lecture *puqudtu* et non *pukûtu*, voir *loc. cit.* l. 61, et dans le même tome, pl. 23, l. 37, 38, e f., pl. 35, l. 35 ; cf. Strassmaier, n° 7123.

Après cela, l'identification de Bâzû et Khazu avec les noms bibliques *Buz* et *Khazô*, désignant, le premier la patrie d'un des amis de Job, généralement placée dans les environs d'Édom, et le second une contrée située soit en Syrie sur l'Euphrate soit en Mésopotamie, paraîtra fort chanceuse, et l'on s'étonnera qu'elle ait servi de fil conducteur à un savant distingué dans l'étude du récit d'Asarhaddon ; car Bâzû est un terme purement assyrien qui n'a rien à faire avec la nomenclature biblique. Il en est de même selon toute probabilité de Khazu. Mais, quoi qu'il en soit du dernier, l'identification est compromise, parce qu'elle tire sa force de deux rapprochements parallèles Bazu-Buz, Khazu-Khazô, dont l'un est supprimé. Observons encore que l'analogie des sons, dépourvue de faits à l'appui, est un signe équivoque d'identité. Outre qu'il y a des ressemblances fortuites, l'assyrien, qui transcrit les vocables étrangers avec plus ou moins d'exactitude, est porté à en créer de fausses.

Pour deviner la marche d'Asarhaddon, il faut connaître le tracé des principaux wadis de l'Arabie septentrionale ; car ces dépressions humides sont les routes naturelles du désert, moins à cause de leurs flots passagers que des puits qu'on y trouve plus nombreux qu'ailleurs.

Parmi les wadis qui aboutissent à l'Euphrate, il suffit de signaler le Wadi Hauran et l'Ermek ; les autres naissent à une trop petite distance de l'Euphrate et n'eussent pas mené Asarhaddon assez loin, pour qu'on tienne spécialement compte d'aucun d'eux en traitant la question présente. Mais, si on en considère l'ensemble et qu'on y joigne les terrains marécageux en dehors des wadis, la rive arabe du bas Euphrate se nommera à bon droit une contrée de *bâtsi*.

Le Wadi Hauran traverse l'Arabie septentrionale depuis le Harra, à l'est du mont Hauran, jusqu'à l'Euphrate. Son point de jonction avec le fleuve est sur le 34e parallèle. La carte des époux Blunt lui donne une longueur approxi-

mative de 300 kilomètres. A la saison des pluies, il forme une succession d'étangs sur tout son parcours. Il côtoie des pâturages qui le séparent du Hamad au sud, et dans lesquels des pasteurs Anazeh tiennent actuellement leurs quartiers d'hiver. Dans l'antiquité reculée, les steppes du Wadi Hauran doivent avoir appartenu aux fils de Cédar. Ceux-ci étaient en bons termes avec Asarhaddon.

L'Ermek ou Roummen est sans conteste le plus remarquable des wadis arabes. C'est le lit d'un ancien fleuve qui se formait, au centre de l'Arabie, des eaux de diverses rivières issues des montagnes riveraines de la mer Rouge, et qui allait lui-même porter son tribut à l'Euphrate ou au golfe Persique ; car ce golfe s'avançait jadis beaucoup plus avant dans les terres. L'Ermek aboutit aujourd'hui au Schat-el-Arab en face de Bassora. Il roule encore une assez grande quantité d'eau à la saison des pluies, mais il a rarement la force d'atteindre son embouchure ; le plus souvent il se perd dans les sables à une grande distance de là. Cependant il se maintient constamment humide dans son cours moyen. La connaissance de l'Ermek en Europe est due aux renseignements que M. Wetzstein, consul de Prusse à Damas, a recueillis de la bouche des chefs de caravanes et confrontés avec les indications des géographes arabes. M. Wetzstein a publié le résultat de ses recherches en 1865 (1).

A l'ouest de l'Ermek, et parallèle à sa cavité, une ligne de citernes et de puits, construits dans des dépressions isolées et dans le fond de divers wadis, marque les étapes d'une route qui de Mesched-Ali, sur le lac de Nedschef, au sud de la Babylonie, mène au Dschebel Schammar, en traversant le Hamad et le grand Nefûd. Les puits et les réservoirs dont la route est actuellement pourvue ont été construits au IXe siècle par Zobéideh, veuve du calife Haroun-

(1) Dans le journal géographique de Berlin, *Zeitschrift für allgem. Erdkunde*, an. 1865, pp. 1, 241, 408, cité par Vivien de Saint-Martin, *Histoire de la géographie*, p. 529, note 2.

al-Raschid, mais elle était suivie avant ce temps-là par les pèlerins de Bagdad et de la Perse à la Mecque, et il ne faut pas douter qu'elle ne soit une des plus anciennes voies de communication de l'Arabie. Elle est relativement bien fournie d'eau en automne et en hiver, comme aussi en général les wadis tributaires de l'Euphrate.

Une route du même genre, coupant la précédente, va de Suk-es-Schiokh sur l'Euphrate, un peu au-dessus de son confluent avec le Tigre, jusqu'à Meskakeh, à l'extrémité du Wadi Sirhan, dont il va être parlé. Une autre, dont il a été fait mention précédemment, mène de l'Euphrate en Syrie suivant la ligne Bagdad-Damas, en coupant le Wadi Hauran C'est par elle que se fait actuellement le service des dépêches entre les deux villes.

Plusieurs wadis concourent dans la vallée de Rukhbeh au pied du mont Safa, à l'ouest du Hamad, dans lequel ils prennent naissance. Le Rukhbeh se transforme en lac et en lagunes en hiver ; un certain nombre d'étangs se forment également alors sur le cours inférieur des wadis. A la fin de l'hiver, le lac et les étangs sont remplacés par des marais ; aux marais succèdent enfin des pâturages, que les bédouins se disputent au printemps. Le Rukhbeh et les pentes voisines sont donc habités durant une partie de l'année.

A l'ouest encore, et plus au sud, le Wadi Rayel descend du mont Hauran suivant une direction nord-est sud-ouest et va à la rencontre du Wadi Sirhan, qu'il rejoint à l'entrée du désert. Le Wadi Rayel offre à la fin de son cours les mêmes caractères que les précédents.

La cavité du Wadi Sirhan, large en moyenne d'une douzaine de kilomètres, se relève, sur une longueur de 70 lieues, jusqu'aux oasis du Dschof et de Meskakah, à l'altitude d'environ 600 mètres. M. Blunt affirme que les puits du Sirhan sont nombreux et bien fournis ; il pense même qu'il s'y forme çà et là des étangs à la saison des pluies : il en juge par la végétation relativement riche en plusieurs

endroits au mois de janvier. L'indication de M. Blunt se trouve confirmée par la relation de M. Huber : « Ce jour-là, (le 21 mai, tandis que M. Blunt vit le Sirhan en décembre et janvier), nous rentrâmes de nouveau dans le Ouâdi Sirhan (près de Kaf), et je contemplai un spectacle magnifique. Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, le sol parfaitement uni était recouvert d'une légère couche de sel d'une blancheur éblouissante. Laissant ce terrain à gauche, nous le contournâmes pendant trois heures. Il ne fallait pas songer à le traverser ; car, au-dessous de la couche de sel, la terre restait humide, excessivement glissante, et les chameaux ne pouvaient y marcher..... Outre le danger de glisser et de faire une chute, toujours dangereuse sur un chameau, on risque de tomber dans un des trous fangeux recouverts d'une couche de sel très mince, qui sont nombreux dans ces marais. » Au témoignage de M. Palgrave, le Dschof, fond d'un ancien lac aussi bien que Meskakeh, est un canton très frais et très fertile : il possède des citernes, des puits et des ruisseaux nombreux. Meskakeh est inférieur au Dschof. M. Palgrave visita les deux oasis au mois de juillet. Madame Blunt, qui les vit en hiver, en parle en termes moins favorables.

En deçà du Dschof, la solitude du wadi n'est interrompue que par les deux villages de Kaf et d'Ithery, comptant chacun deux cents habitants, à vingt-cinq lieues du territoire syrien, et par quelques agglomérations encore plus insignifiantes. Mais la fréquence des puits dans la vallée témoigne d'une population plus considérable autrefois. La diminution tient au desséchement graduel du wadi que les habitants constatent par leur expérience. Le phénomène se produit également dans plusieurs autres régions de l'Arabie. A l'oasis de Dschobba dans le grand Nefûd, on sait encore par la tradition locale que l'on occupe le lit d'un lac desséché, et les voyageurs instruits qui ont visité la Palmyrène sont généralement d'accord que ses eaux ne suffiraient plus à l'alimentation d'une cité populeuse comme

celle d'Odenat et de Zénobie. On admettra donc comme chose vraisemblable qu'au commencement du septième siècle avant notre ère, au temps d'Asarhaddon, la pénurie d'eau potable, obstacle principal des marches en Arabie, se faisait moins sentir que de nos jours. L'aspect général du pays n'a point changé pour cela. L'Arabie était dès lors un pays de *sécheresse*, ou plus littéralement *de soif horrible*.

On considérera pareillement les circonstances politiques, qui favorisèrent les courses des Assyriens en Arabie sous Asarhaddon beaucoup plus que sous les princes qui régnèrent avant et après lui. Asarhaddon exerça un pouvoir paisible en Babylonie et en Chaldée jusqu'au golfe Persique, tandis que son aïeul Sargon, son père Sennachérib et son fils Assurbanipal n'en furent maîtres que par intervalles. Ainsi rapproché de l'Arabie, comment un roi d'Assyrie n'aurait-il pas eu l'idée d'en soumettre successivement les tribus et d'arriver de proche en proche au centre de la péninsule, où les cantons du Dschebel Schammar et du Nedsched offraient sans doute alors comme aujourd'hui une riche proie aux conquérants assez forts pour s'en emparer ? De semblables aspirations étaient plus naturelles chez les Sargonides que chez les rois antérieurs, parce que les Assyriens, gênés à l'est par le développement du royaume de Médie, s'attachaient alors de préférence à l'Asie occidentale. — Mener Asarhaddon de Babylone directement dans le désert arabe est une hypothèse d'autant plus plausible que sa marche est décrite en termes tout autres que celle d'Assurbanipal sur le Cédar, par la Syrie orientale, en venant de Ninive.

Les plans que l'on prête ici à Asarhaddon ne supposent pas des connaissances géographiques invraisemblables chez les Assyriens. Pour la langue et les idées, ils formaient un seul et même peuple avec les Babyloniens et les Chaldéens, limitrophes des Arabes sur une grande ligne de frontières ; ils avaient de plus soumis plusieurs tribus de

ces derniers, de sorte que leurs géographes, car il s'en trouvait chez eux qui s'occupaient de l'étude des pays étrangers, étaient à même d'obtenir des informations sur les chemins de l'Arabie, sur ses peuples, sur les époques de l'année où elle se prête le mieux à une invasion.

On ne s'attend pas à ce qu'Asarhaddon enlève à l'Arabie Déserte un riche butin, ni qu'il impose un tribut considérable aux peuplades qu'il y trouve. Aussi parle-t-il de ces choses en termes d'un vague fort significatif après les évaluations précises des grosses redevances de Cédar dans le récit précédent. Évidemment le Bâzû avait peu d'importance. On dirait qu'Asarhaddon s'est proposé avant tout d'affirmer son empire sur ces vastes solitudes et de les parcourir en maître.

On ne s'imaginera pas non plus qu'il fût accompagné d'une nombreuse armée : il y avait peu de résistance à craindre, et les Assyriens le savaient, si les belliqueuses tribus des montagnes syriennes, pour lors soumises, étaient tenues en respect par d'autres troupes.

Enfin ce serait une erreur de mettre bout à bout les 180 kasbu-qaqqar, quelque chose comme 1250 kilomètres, total des marches, et de reculer le Bâzû jusqu'au fond de la péninsule arabique. L'inscription donne seulement à entendre que le Bâzû se rencontra, à une grande distance, au cours d'une ronde de 250 lieues dans le désert. Si l'entreprise se rattache aux conquêtes antérieures à l'est de la Syrie, le Bâzû s'identifie d'une façon plausible avec le Dschof et Meskakeh, les deux principales oasis de l'Arabie Déserte, qui communiquent avec le mont Hauran et la Damascène par le Sirhan. Si l'on suppose qu'Asarhaddon a remonté le Wadi Hauran, qu'il a gagné ensuite le Rayel et le Sirhan, qu'il est revenu à Babylone en suivant d'abord la route du Dschof et Meskakeh à Suk-es-Schiokh, et, arrivé au point de jonction, celle des pèlerins de Bagdad, on obtient la somme ronde de 180 kasbu-qaqqar de marches, sans sortir de la vraisemblance. Par-

courir en moyenne deux lieues et demie par jour, durant trois mois, depuis la mi-novembre jusqu'à la mi-février, alors que l'eau est relativement abondante, est chose fort possible sur le parcours tracé, pour une petite armée équipée à l'arabe et guidée par des hommes qui auraient pratiqué le désert. L'aspect du pays, caractérisé sur une si grande étendue par des étangs, indique qu'Asarhaddon avait bien pris son temps pour s'engager dans ces vastes solitudes. Il a eu du reste le moyen de se ravitailler par le Wadi Rayel en se rapprochant de la Syrie ; il a pu également se ménager la rencontre d'un convoi de vivres au retour. Il est vrai que le rapport officiel ne le dit point. Mais les historiographes royaux n'entrent jamais dans pareils détails : ils suppriment tout ce qui est indifférent ou peu favorable à la gloire de leur maître, au risque de tronquer le récit d'une façon parfois désagréable pour le lecteur moderne.

Les exploits d'Asarhaddon ainsi conçus n'égalent pas en hardiesse ceux des princes arabes contemporains qui luttent probablement contre les difficultés d'un sol plus desséché. En avril 1880, Mohammed-ibn-Raschid, sultan du Dschebel Schammar, partit de Haïl dans l'Arabie centrale, traversa le redoutable désert du grand Nefûd, franchit le Sirhan, alla battre des tribus dans le Hamad, et pénétra ensuite dans le mont Hauran jusqu'à Bosra, d'où il regagna le Schammar, en passant nécessairement encore une fois par le Nefûd. — Nous ne parlerons pas d'une course célèbre de Khaled, lieutenant d'Abou-Bekr, à travers les solitudes arabiques depuis la Mecque jusqu'à Palmyre et l'Euphrate, en évitant la Syrie, parce que sa marche, effectuée dans un de ces moments critiques où l'on hasarde tout, ne saurait servir de base à une appréciation.

Le pays de Bâzû ou de Batsi, le pays des bas-fonds ou des étangs, s'identifierait-il d'une manière plausible avec le Dschof? On en jugera par les rapports des voyageurs qui ont visité l'oasis.

M. Palgrave, nous l'avons dit, en donne une idée très avantageuse : il en fait une sorte de paradis terrestre. A l'entendre, les jardins du Dschof seraient sans pareils en Arabie. Plus fertiles que les plantations du Nedsched et du Dschebel Schammar, ces magnifiques oasis de l'Arabie centrale, ils surpassent infiniment celles de l'Hedschaz et des provinces voisines. Ils sont riches en palmiers-dattiers, arbres inférieurs pour les fruits à ceux de l'Hasa (sur le golfe Persique), mais préférables à ceux de l'Égypte, de l'Afrique et de la vallée du Tigre. Les pêches et les abricots, les raisins et les figues, qui abondent dans les vergers du Dschof, surpassent en saveur et en beauté ceux de Syrie et de Palestine. Pour compléter le tableau, le célèbre voyageur montre la campagne couverte de blé, de plantes potagères, de melons, etc. ; car les jardins sont compris en majeure partie dans l'enceinte de la ville principale, nommée Dschof comme l'oasis, et formée par la réunion de huit anciens villages. Cette végétation splendide est due à l'action bienfaisante d'une foule de petits ruisseaux qui sillonnent les jardins et les champs. Voilà pour le Dschof proprement dit. L'oasis jumelle de Meskakeh, à trois lieues de distance, est inférieure pour le commerce et l'agriculture et rivalise néanmoins avec sa voisine pour le nombre des habitants. La population totale des deux cantons s'élèverait à quarante mille âmes.

Mme Blunt, qui avait lu les descriptions de M. Palgrave et se représentait le Dschof comme une vaste région couverte de culture, se trouva fort désappointée quand elle y arriva. Il n'y a rien, dit-elle, au dehors de la ville, à peine quelques pièces de terre carrées, d'un demi-acre environ, verdies par de jeunes pousses de céréales. A la campagne comme dans les jardins de la ville, l'irrigation se pratique à l'eau de puits. Néanmoins quelques filets d'eau courent à travers les cultures, disposés de manière à former comme des quartiers de galette. Si l'on excepte la ville et les rares champs cultivés, l'oasis est une plaine de sable, parsemée

çà et là de bas-fonds argileux qui retiennent l'eau des pluies, et se reconnaissent à une croûte de sel qui les couvre, quand l'eau a disparu. En général l'eau s'y rencontre à quelques pieds au-dessous du sol. D'après Mme Blunt, Meskakeh, plus peuplé que Dschof, a des jardins intérieurs d'une surface double et une campagne plus fertile. Meskakeh, ainsi que Dschof, s'élève dans un large bassin entouré de collines de grès. M. Wilfrid Blunt estime la population des deux cantons réunis à huit mille âmes. Les renseignements de M. Huber confirment les données de monsieur et de madame Blunt. Le voyageur français observe néanmoins que le Dschof décline, et que les historiens arabes lui attribuent de l'importance dans l'antiquité.

Un point acquis, malgré des contradictions qui tiennent sans doute en partie à ce que les voyageurs cités ont séjourné dans l'oasis à des saisons différentes, c'est que le Dschof, avec Meskakeh, se nommerait à juste titre pays de bas-fonds, en assyrien, batsi. En outre, la description la moins favorable, celle de Mme Blunt, laisse place à huit ou neuf établissements modestes, tels qu'on se figure les principautés des huit scheiks de l'Arabie Déserte tués par Asarhaddon, surtout si l'on considère le progrès du dessèchement et la fertilité décroissante depuis vingt-six siècles. On ajouterait au besoin aux deux oasis les localités du Sirhan proprement dit, dont le Dschof est séparé à l'ouest par un plateau de médiocre étendue.

§ 3. *Nabayôt, Massâ, Saba, et autres tribus.*

L'ordre géographique nous ramène au Nabaiti, que des considérations précédentes nous ont porté à identifier avec le Nabayôt biblique et avec la Nabatée des Grecs et des Latins.

Au commencement de l'ère chrétienne, la Nabatée avait

pour centre la ville de Pétra, en hébreu Séla, ancienne capitale du royaume d'Édom, dont les ruines attestent encore aujourd'hui la magnificence, à mi-chemin, et un peu à l'est, entre la pointe de la mer Morte et celle du golfe d'Akaba. Elle comprenait la rive orientale de la mer Rouge jusqu'au delà du port de Leucê-Comê sur le 25e parallèle, et s'étendait aussi très loin à l'intérieur de la péninsule. Les Nabatéens possédaient également plusieurs îlots de la mer Rouge. Telles sont les données de Strabon, que le déchiffrement des inscriptions nabatéennes a justifiées (1). M. Huber a trouvé des inscriptions nabatéennes de ce temps à Madain Salekh, à 18 lieues environ de la côte, vers le 27e degré de latitude.

Le premier livre des Machabées place encore les Nabatéens dans les déserts au sud du Hauran (2).

Mais dans le principe, quoique riches (3), ils avaient un territoire plus restreint. Outre que Pétra appartenait aux Édomites, plusieurs autres tribus, dont la Bible et les documents assyriens attestent l'existence, partageaient avec eux le domaine que Strabon leur assigne sur les bords du golfe d'Akaba et de la mer Rouge. Cette considération, la liaison intime des Nabatéens avec Cédar au septième siècle avant notre ère, et la donnée du livre des Machabées circonscrivent leur territoire primitif entre le royaume d'Ammon et le Hauran, à l'est des tribus de Gad et de Manassé transjordanien.

(1) Strabon, XVI, IV, 18-27. — Cf. Ph. Berger, dans les COMPTES RENDUS DES SÉANCES DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS, juillet-septembre 1884, nº VIII, *Nouvelles inscriptions nabatéennes*, p. 391.

(2) V, 24-28. « Judas Machabée et Jonathan, son frère, passèrent le Jourdain et cheminèrent trois jours dans le désert. Ils rencontrèrent les Nabatéens, les traitèrent en amis et leur racontèrent tout ce qui était arrivé à leurs frères en Galaad : que plusieurs d'entre eux avaient été pris à Bossora et à Bosor..... » Le récit de Judas et de Jonathan terminé, l'auteur ajoute : Judas et son armée changèrent subitement de direction dans le désert, ils se portèrent sur Bosor, etc. » Le mont Galaad est situé au sud-ouest du mont Hauran, et les steppes où l'armée juive rencontre les Nabatéens sont de toute nécessité celles que nous indiquons.

(3) Isaïe, LX, 7.

Près des Nabatéens, se rangent les Mashai que les assyriologues identifient avec la tribu ismaélite de Massâ dans la Bible. Le document cunéiforme qui donne le principal renseignement sur les Mashai appartient à une catégorie particulière : c'est un rapport au roi de Ninive sur l'état des affaires en Arabie. On y lit ce qui suit :

« Au roi des pays, mon maître, ton serviteur Nabusumisir. Que Nabu et Marduk donnent au maître des pays, à mon maître, de longs jours, de nombreuses années, un sceptre prospère, un trône stable.

» Conformément à l'ordre que m'a donné mon maître en ces termes : toute nouvelle que tu entendras concernant les gens d'Arabi, tu m'en feras le rapport, (je communique ce qui suit).

» Après ton départ de chez les gens de Nibahaiti, Malikkamaru, fils d'Ammihutahu, homme de Mashu (exprimé par l'adjectif *Mashai*), marcha contre eux, tua des hommes et fit du butin. Je mandai l'un d'entre eux (1) et il vint dans la ville du roi (Ninive ou une autre capitale d'Assyrie) Maintenant je l'envoie au roi mon maître. Le roi entendra ce qu'il dit (2). »

Les documents de ce genre sont malheureusement encore trop rares. Exhumés en plus grand nombre et bien compris, ils deviendraient une précieuse source d'informations sur l'empire assyrien. A la différence des inscriptions historiques, destinées à immortaliser les rois, ils constituaient des renseignements pour la direction de la guerre et de la politique extérieure, et devaient dire la vérité sans addition ni réticence (3).

Ils révèlent un vaste système de surveillance, rayonnant

(1) Ces mots ont été traduits : *un d'entre eux qui échappa*, mais *usizibu* (*s* à prononcer *sch*), 1re ou 3e personne du singulier, est essentiellement transitif. Il signifie d'ordinaire je sauvai ou il sauva, sens qui ne convient pas ici. Le sens fondamental n'est-il pas *je tirai de ?* On passerait de là aux significations dérivées : *je sauvai, je fis venir, j'appelai de*.

(2) *Cuneiform Inscriptions of West. Asia*, t. IV, pl. 54, no 1.

(3) M. Pinches a étudié plusieurs de ces pièces dans les *Transactions of the Society of bibl. archeology*, t. VI, pp. 209-243.

de Ninive dans les diverses parties de l'Asie occidentale. Les éclaireurs envoient leurs dépêches à des correspondants centraux. Ceux-ci en donnent communication au roi dans des formes consacrées et, à ce qu'il semble, par l'intermédiaire d'officiers d'un ordre plus intime. Le rapport cité fait part d'une dépêche unique, et sert en même temps de billet d'introduction pour l'émissaire nabatéen ; d'autres pièces reproduisent ou résument une série d'informations ou des renseignements venus de plusieurs côtés.

Transmettre ces sortes de messages, se disait en assyrien *saparu*. Le nom d'agent correspondant se dirait, d'après la règle générale, *sapiru*. Or sapiru, avec un synonyme, *aklu*, figure dans un passage déjà cité où nous l'avons traduit, après M. Oppert, mais d'une manière dubitative, *lettré*. On voit maintenant que ce sens n'est pas fondamental. Le sapiru, chargé de prendre et de communiquer des renseignements sur les pays lointains, était sans doute un lettré ; c'était spécialement un homme versé dans la géographie, mais son nom considéré en lui-même signifie rapporteur, informateur. Le texte où se rencontre le mot sapiru et qu'on relira plus loin justifiera notre interprétation, bien qu'il ne nous l'ait point suggérée par lui-même précédemment.

On ignore à quel roi s'adresse la lettre sur les affaires d'Arabie. Les faits qu'elle signale n'en méritent pas moins d'être remarqués. Le Nabaiti a été visité par les Assyriens et leur est soumis. Après le départ des Assyriens, les Nabatéens ont à souffrir les ravages de leurs frères de Mashu. Les Mashai avaient donc une certaine importance, à moins que le Nabaiti, réduit à un état de faiblesse extraordinaire par suite d'une lutte inégale avec les Assyriens, ne se trouvât à la merci du premier venu. Semblables aux tribus de l'Arabie méridionale qui les ont absorbés depuis, les Ismaélites se pillaient donc les uns les autres comme ils dévalisaient les peuples de parenté plus éloignée qu'ils entouraient.

Deux autres passages rattachent les Mashai à un groupe de tribus habitant la plupart au sud de la Palestine.

« Les Mashai, les Timai, les Sabahai..... Khaipai, les Badanai, Khattiai, les Idibahilai, de la région du soleil couchant, dont personne ne connaissait le séjour, » se présentent « d'un commun accord » à Teglatphalasar II, et lui offrent un tribut de chameaux, de chamelles et d'essences aromatiques (1).

Les Khaipai ou Khayapai forment le trait d'union avec un autre groupe de tribus visité par Sargon. Les deux groupes n'en forment donc qu'un seul. Écoutons Sargon :

« Les gens de Tamudi, d'Ibadidi, de Marsimani, les Khaipai, Arabes lointains, habitants du désert, que ni homme *aklu* ni homme *sapiru* ne connaissait, qui n'avaient jamais apporté leur tribut aux rois mes pères, par la protection d'Assur mon maître, je les exterminai. J'enlevai ceux qui restèrent et les établis dans la ville (ou pays) de Samirina (2). »

Disons-le en passant, Sargon nous trompe au moins en ce qui concerne les Khaipai, parfaitement connus avant lui de Teglatphalasar II et de ses scribes. Ou bien, le souvenir des Khaipai s'était il perdu à Ninive en une quinzaine d'années ? Quoi qu'il en soit, les formules analogues qui se lisent dans d'autres inscriptions sont rendues fort suspectes par un exemple si frappant.

Le lieu de séjour des Arabes dont il s'agit est circonscrit dans les limites assez précises par plusieurs considérations. D'abord les Arabes du soleil couchant sont par excellence ceux qui habitent au sud de la Palestine. Ensuite les Mashai, voisins des Nabatéens, indiquent la même région ; la tribu d'Idibihlu, ou un de ses scheiks, est chargée d'une sorte de surveillance relativement à l'Égypte (3); enfin

(1) *Cun. Inscr. of West. Asia*, t. III, ll. 38-40.
(2) Botta, *Le monument de Ninive*, textes, pl. 75, ll. 3-6.
(3) *Tablette de Teglatphalasar*, *II*, l. 56.

le pays de Sabahu (Saba) doit être, parmi plusieurs de ce nom, celui que la Bible et Strabon placent au sud des Iduméens et des Nabatéens (1). Car la défaite infligée par Sargon à Khanunu, roi de Gaza, décide « Pirhu (Pharaon), roi de Mutsuri (Égypte), Samsî, reine du pays d'Aribi, et Itamara, roi des Sabahai (Sabéens) »,à s'acquitter de leur tribut (2). L'effet produit sur les deux princes arabes, dont l'un est de notre groupe, les suppose rapprochés du théâtre de l'événement : à grande distance, ils se seraient sentis suffisamment protégés par le désert. Le roi d'Égypte, le roi de Saba et la reine Samsî paient un tribut d'*isbi* (herbes odoriférantes?), de chevaux et de chameaux. Le roi d'Égypte seul doit avoir donné des chevaux ; car, si notre mémoire est fidèle, jamais les Assyriens ne parlent de chevaux chez les Arabes du nord, les seuls avec lesquels ils aient eu des relations.

Les passages de Teglatphalasar II et de Sargon ont fourni la matière de plusieurs parallèles entre les données assyriennes et les données bibliques. M. Fried. Delitzsch rapproche Idibahilu ou Idibihlu, Mashu, Khaipu, des noms bibliques Edbeël et Massâ, qui désignent des tribus ismaélites et Epha (3), peuplade madianite. Il retrouverait volontiers Badanu dans le Badanatha de Pline l'Ancien, au sud des Nabatéens, dans le voisinage de la mer Rouge et de la Thamudène, avec laquelle M. Schrader identifie le district de Tamudi, dévasté par Sargon. Les Thamudites, suivant les indications de Ptolémée, séjournaient à l'est et à quelque distance du golfe d'Akaba.

La coïncidence de tant de noms justifie l'ensemble des

(1) Strabon place distinctement des Sabéens, Σαβαῖοι, au nord (XVI, IV, 21) et au sud (XVI, IV, 19), dans l'Arabie Heureuse, qui pour lui comprend le Hedschaz.

(2) *Fastes*, l. 27.

(3) Epha, en hébreu, comprend les consonnes *aïn*, *yod*, *phé*. Le *aïn* hébraïque est rendu de la même manière en assyrien, dans *Khumri*, Omri, et *Khaziti*, Gaza.

rapprochements. Ainsi, d'après les textes cunéiformes et d'après la Bible (1), les tribus ismaélites se seraient avancées à l'ouest très près de l'Égypte.

Ici encore on rencontre des reines arabes, Samsî (2) et Zabibi (3), la dernière nommée à l'occasion d'un tribut payé à Teglatphalasar II, sans plus d'indications. Le nom de Samsî inspire à Teglatphalasar un jeu de mots dont on appréciera le mérite : « Samsî qui avait transgressé le serment de Samas (4). » Samas, génitif *Samsi*, est le dieu Soleil.

Les reines arabes qui figurent dans les inscriptions cunéiformes, sont au nombre de six : Adiya et Tabua en Cédar, Yapa et Baïlu en Bâzu, Samsî dans le voisinage d'Édom et de la baie d'Akaba, Zabibi dans un district inconnu. Deux autres princesses arabes sont célèbres dans l'histoire : la reine de Saba, dans l'Arabie méridionale, qui vint à Jérusalem attirée par la réputation de Salomon, et Zénobie, la fameuse reine de Palmyre.

Ces faits et d'autres plus récents tendent à prouver que, si Mahomet a soustrait la femme arabe à la tyrannie de certains usages barbares, il est aussi vrai que la polygamie, consacrée dans le Coran, l'a dépouillée d'une considération et d'une dignité particulière dont elle jouissait avant lui (5). Ainsi qu'on l'a fait observer après Fox Talbot, les documents assyriens parlent de femmes souveraines en Arabie seulement. Le trait semble donc caractéristique.

§ 4. *Les Pseudo-Arabes.*

Nous terminons le présent chapitre par un mot sur une classe d'hommes désignée sous le nom de gens d'*urbi* ou

(1) *Genèse*, xxv, 18,
(2) *Fastes*, l. 27 .Cf. *Cun. Inscr. of West. Asia*, t. III, pl. 10, n. 2, l. 30.
(3) *Tablette de Teglatphalasar II*, col. 2, l. 54.
(4) Layard, *Inscriptions*, pl. 73, l. 16.
(5) Cf. Basset, *La poésie arabe anté-islamique*, pp. 33 et suiv.

gens *urbi*, car les deux interprétations sont possibles, et que plusieurs assyriologues prennent à tort pour des Arabes.

Sennachérib dit dans l'histoire du siège de Jérusalem : « Les hommes *urbi* et les principaux de ses sujets, qu'il avait introduits (Ézéchias) dans sa ville royale d'Ursalimmu pour la défendre, penchèrent pour le (paiement du) tribut (1). »

Sennachérib encore termine ainsi l'histoire d'une guerre en Babylonie et en Chaldée : « Par la puissance d'Assur, mon maître, j'attaquai et pris 89 villes fortes, entourées de rempart, au pays de Kaldi (Chaldée), ainsi que 800 petites villes de leur voisinage et j'emportai leurs dépouilles. Je fis sortir et réduisis en captivité les hommes *urbi*, les hommes d'Aramu (les Araméens du bas Euphrate), les hommes de Kaldu (les Chaldéens) qui se trouvaient dans les villes d'Arku, Nipur, Kis, Kharsakkalama, Kûti, ainsi que les habitants coupables de révolte (2). »

Assurbanipal raconte qu'ayant pris Sapibil, capitale du Gambulu, dans les lagunes à l'embouchure des fleuves, sur le golfe Persique, il emmena captifs à Assur tous les princes du pays « avec les hommes *urbi*, les hommes de *tibî*, les hommes (habitants en général) de Gambuli (3). »

Sur ces renseignements, les seuls que l'on possède, M. Fried. Delitzsch définit le sens du mot *urbi* comme suit :

« Outre le mot *Arab*, qui sert à désigner le pays et le royaume d'Arabie, on rencontre dans les textes cunéiformes un autre nom, *Urbi*, employé pour les Arabes qui erraient dans le désert en dehors du royaume d'Arabie proprement dit. »

M. Schrader traduit également urbi, arabe, mais il ne

(1) *Prisme de Taylor*, col. 3, ll. 31-32.
(2) *Ibid.*, col. 1, ll. 37-39.
(3) *Prisme I de Rassam*, col. 3, ll. 54-67.

précise pas davantage et avec raison ; car, le mot signifiât-il arabe, qu'on n'aurait encore aucune raison de l'appliquer par excellence aux bédouins, puisque les hommes urbi se rencontrent toujours dans les villes.

Pour notre compte, nous hésitons plus que jamais à reconnaître le sens proposé, parce qu'on ne trouve point les hommes urbi en territoire arabe, mais en trois autres pays et invariablement dans des villes assiégées. Traduire au dernier endroit : « Les Urbi qui attaquaient les gens de Gambuli », c'est commettre un contre-sens palpable, c'est supposer qu'Assurbanipal se soucie de châtier les oppresseurs d'un peuple qu'il extermine. On arrive à ce sens en partant de l'idée qu'*homme de tibî* signifie homme de combat, homme d'attaque. L'idée nous paraît juste, mais il fallait en conclure seulement que les hommes d'urbi sont quelque chose d'analogue. M. Schrader se trouvait plus près de la vérité lorsqu'il en faisait des soldats de garnison. Ils étaient plus que cela, peut-être des chefs de garnison, puisqu'ils prennent part au conseil du roi à Jérusalem, et que l'inscription les nomme seuls avec les *tsâbi damqûti*, c'est-à-dire, les plus hommes de qualité, les *ἄριστοι*, à Jérusalem (1). Dans le passage visé, une expression comme *les Arabes et les principaux sujets* d'Ézéchias formerait une disparate choquante. Au surplus personne ne s'attendait à rencontrer les Arabes dans l'armée d'Ézéchias. Leur présence est à la vérité moins étonnante en Babylonie, où les Cédréens pouvaient intervenir sous Sennachérib, de même qu'ils intervinrent de fait sous Assurbanipal. Mais alors les urbi, loin d'être les Arabes nomades par excellence, appartiendraient à la seule nation qui puisse former ce qu'on appelle, à tort ou à raison, le royaume d'Arabie proprement dit. Cependant, en Babylonie encore, on trouve les urbi dans cinq villes assiégées, et la coïncidence est

(1) Il est même possible que *tsâbi damqûti* soit une simple épithète de *amili urbi*, les hommes urbi.

surprenante. Si l'on nous oppose que les urbi sont suivis des Araméens et des Chaldéens, et qu'il est naturel d'en faire également une tribu, nous répondrons que le tout à notre avis signifie : « Les hommes urbi, tant Araméens que Chaldéens. »

Nous abandonnons à regret une interprétation qui montrait les Arabes sous un jour nouveau et en faisait des gens allant vendre leur courage et leur sang à qui voulait les prendre à son service.

IV

LA PRESQU'ÎLE DU SINAI ET LA VALLÉE DU NIL.

§ 1. *L'Arisch et la presqu'île du Sinaï.*

Quelques années après son expédition en Bâzû, Asarhaddon mène un corps de troupes au sud de la Palestine, dans le désert limité à l'ouest par la Wadi el-Arisch, tributaire de la Méditerranée, désigné par les Assyriens et les Juifs sous le nom de *nakhal Mutsur*, *nakhal Mitsraïm*, ou ruisseau d'Égypte. Asarhaddon visita ces lieux après avoir assiégé Tyr, au cours de sa dixième campagne, dont G. Smith et M. Boscawen ont mal à propos étendu le théâtre à la vallée du Nil jusqu'en Éthiopie.

Le texte d'Asarhaddon est très mutilé, et les interprétations des deux savants anglais reposent sur des interpolations arbitraires. Il importe donc de lire le récit tel qu'il s'offre avec ses lacunes, rendues plus affligeantes encore par les incertitudes de l'exégèse assyrienne. Voici le morceau traduit ligne par ligne.

« 1. Dans ma 10e campagne

2. . . . . . ma face vers. . . . .

3. . . . . . hommes du pays de Kûsi et du pays de Mutsur.

4. Je réunis les nombreuses armées d'Assur qui. . . . .

5. . . . premier mois, je partis de la ville d'Assur. . .

6. . . . . . . difficiles. . . . . j'approchai.

7. Au cours de mon expédition, contre Bahal roi de Tsurri qui s'était fié à Tarqû, roi de Kusî, son X, ...

8. avait secoué le joug d'Assur

9. *ablu mirikhtu*. . . . .

10. J'élevai des tours contre lui ; de nourriture et. . . . . je les privai. . . . .

11. Du pays de Mutsur je fis venir mes tentes (mon armée) : je dirigeai la marche sur le pays de Milukha,

12. 30 kasbu-qaqqar depuis la ville d'Apku qui est du territoire de (Samirina), jusqu'à la ville de Rapikhi,

13. au bord du ruisseau de Mutsur, lieu sans fleuve, de chaleur excessive.

14. Eaux. . . . . dans des outres . . . . . je fis transporter pour mes soldats.

15. Conformément à la volonté d'Assur, dans ma sagesse et . . . . . mon foie,

16. les chameaux de tous les rois d'Aribi, je les . . . . .

17. 30 kasbu-qaqqar, marche de 15 jours dans . . . . . je parcourus.

18. 4 kasbu-qaqqar, dans des pierres de . . . . . je marchai.

19. 4 kasbu-qaqqar marche de deux jours, serpents à deux têtes. . . . . *mu-ut-va*.

20. je foulai , je passai . . . . 4 kasbu-qaqqar, marche. . . . .

21. de sauterelles (1) . . . 4 kasbu-qaqqar, marche de deux jours.

22. 15 kasbu-qaqqar, marche de huit jours. . . . . je parcourus.

(1) Le mot ainsi traduit se lit suivant la règle ordinaire *tsu-ub-bu-bu* et ne présente pas de sens connu. Si on le lit *tsu-ar-bu-bu*, ce qui est possible, on obtient une forme assez rapprochée de *zirbabu*, le mot assyrien qui signifie sauterelle. On rencontre de même *Samiurna* pour la forme ordinaire *Samirina*, Samarie. Notre traduction est donc simplement conjecturale.

23. . . . . . , le grand maître vint au secours.
24. Il sauva la vie de mes soldats. 27 jours. . . .
25. à partir du territoire. . . . . Makanna
26. à partir de la ville de Ma(kanna),
27. je parcourus une longueur de . . . kasbu-qaqqar.
28. Ce terrain comme des pierres,
29. comme des tsipri de X,
30. *damu* et *sarku*
31. Les hommes ennemis, rebelles, vers
32. la ville X, (*ou bien :* vers la ville je X.) »

Ce fragment a été publié une première fois en 1870 par sir Henri Rawlinson et G. Smith dans le recueil du British Museum (1), et une seconde, fois en 1875, par M. Boscawen dans les Actes de la Société d'archéologie biblique (2), d'une manière plus complète, grâce à de nouveaux débris trouvés par G. Smith. La traduction qu'on vient de lire est conforme au dernier texte, corrigé en un endroit par M. Fried. Delitzsch.

La pièce fut d'abord attribuée à Assurbanipal. Aujourd'hui on pense qu'elle émane d'Asarhaddon. Le roi qui y parle assiège le roi Bahal à Tyr dans sa dixième campagne, tandis qu'Assurbanipal soumet ce prince au commencement de son règne et semble achever l'œuvre commencée par son prédécesseur. Néanmoins la chose reste douteuse.

La version publiée par G. Smith dans ses *Assyrian Discoveries* (3) reproduit, sans les distinguer du texte authentique, les interpolations arbitraires dont nous avons parlé.

Les lignes 2 et 3 y sont ainsi rendues : « Je me tournai vers le pays de Magan (et Miluhha) (5) . . . . *qui dans la langue* des habitants de Kusch (Éthiopie) et Mutsur (Égypte) sont nommés. . . . . », quoiqu'on ne voie de trace de

(1) Tome III, pl. 35, no 4.
(2) Tome IV, pp. 84-97. Le texte y est accompagné de traductions et de commentaires.
(3) 5e édition, pp. 311-313.

Magan et Miluhha (Makan et Milukha) dans aucune édition du texte. Quant aux mots *sa ina pi-i*, rendus *qui dans le langage*, les deux premiers sont donnés comme authentiques en 1870, et tous les trois comme restitution conjecturale en 1874. — Ligne 24, Smith traduit: *des frontières d'Égypte, ville de Magan. D'Égypte* est purement divinatoire. — Ligne 24, il supplée avec raison (Ma)*gan*. Cette dernière restitution est seule sérieuse.

Entre les lignes 1-14 et les lignes 15-31, qui se lisent respectivement au recto et au verso de la tablette assyrienne, ni Smith ni M. Boscawen ne marquent d'interruption. On suppose en conséquence que la deuxième partie fait suite immédiate à la première.

Malgré ses lacunes, le texte révèle clairement qu'il ne s'agit point de conquérir l'Égypte ou d'y comprimer une révolte. Au moment de l'entreprise, Asarhaddon, suivant une observation fort juste de Lenormant, est maître paisible de ce pays, puisqu'il en tire un corps de troupes, et que des généraux assyriens qu'il y a laissés concourent à ses nouveaux desseins comme les princes arabes ses vassaux. Il assigne comme rendez-vous à ses officiers Rapikhi, Rhaphia, aux confins de l'Égypte et de la Palestine.

G. Smith et Boscawen ont mené dans cette circonstance Asarhaddon jusqu'en Méroé, parce qu'ils identifiaient le Mâkan et le Milukhkha avec l'Égypte et l'Éthiopie. Nous ne leur ferons pas un crime d'être partis d'une hypothèse qui a rallié un moment les suffrages de tous les assyriologues et qui nous a séduit longtemps comme eux. Nous regrettons plutôt de n'avoir nous-même reconnu que dans les derniers temps le mérite du travail dans lequel Lenormant en a démontré la fausseté (1).

(1) *Les noms de l'airain et du cuivre dans les deux langues des inscriptions cunéiformes de la Chaldée et de l'Assyrie*, publié dans le t. VI des TRANSACTIONS OF THE SOC. OF BIBL. ARCHAEOLOGY, pp. 334-417. Pour les passages cités, voir pp. 348-353 et pp. 399-402.

Les caractères du terrain décrit par Asarhaddon ne conviennent pas à l'Égypte. Durant une marche de 57 (=30+4+4+4+15) kasbu-qaqqar, environ 75 lieues, à partir de Rhaphia, l'armée assyrienne court de grands dangers provenant de la nature du sol, ce qui ne se vérifierait qu'à l'entrée de la vallée du Nil, d'autant plus qu'Asarhaddon, maître tout au moins de la basse Égypte, était libre de ses chemins. Les détails : sol aride, infesté de serpents, couvert de sauterelles (?), jonché de pierres, rappellent au contraire la description du Hamad septentrional dans les documents d'Asarhaddon. La vallée du Nil étant exclue par les considérations précédentes, ces traits indiquent les confins de l'Arabie et de l'Égypte, le désert compris entre la Méditerranée et la mer Rouge, où erraient les pasteurs d'Amalec, ceux de Madian et d'autres tribus Abrahamides. L'usage des chameaux, requis en grand nombre pour l'expédition, était de rigueur dans les parages du Sinaï.

L'armée d'invasion se meut de l'ouest à l'est au sud de la Judée, à partir de l'Égypte, pays soumis aussi bien que la Palestine, vers les nomades tributaires à l'orient de la Syrie, comme pour combler une lacune de la domination assyrienne.

On ne parle ni de butin enlevé, ni de bataillons mis en déroute dans cette nouvelle battue qui est une simple reconnaissance du désert et une affirmation de haut domaine sur les tribus qui l'habitent. On ne rencontre personne durant des jours, et la vague indication d'ennemis défaits au terme de tant de courses contraste avec la précision des autres renseignements. Ici comme dans la campagne de Bâzu, on se gardera bien de mettre les marches bout à bout sans détours. Après des courses mesurant soixante-quinze lieues et plus, Asarhaddon est encore au pays de Mâkan, qui est limitrophe du Milukhkha et par conséquent proche de l'Égypte, ainsi qu'on le verra par les marches d'Assurbanipal.

Faute de remarquer cette dernière particularité et parce qu'il suppose une marche de direction continue, ce à quoi rien n'oblige, Lenormant mène Asarhaddon et place par conséquent la ville de Mâkan « au delà de la vallée d'Arabah (entre la mer Morte et le bras oriental de la mer Rouge), soit au nord-est, soit au sud-est de Pétra. » Par de semblables inadvertances, Lenormant a compromis une thèse vraie dans sa généralité, savoir : que Mâkan et Milukhkha ne coïncident pas avec Mutsur et Kûsu, malgré l'opinion contraire de la majorité des assyriologues (1).

Le Mâkan, pays montagneux que la marche d'Asarhaddon invite à chercher du côté du Sinaï, touchait à une mer, car ses vaisseaux sont célèbres chez les Assyriens comme ceux de Milukhkha (2), et il ne peut être question de navigation fluviale dans ces parages. La mer qui baigne Mâkan doit être un région du golfe Arabique. Le Mâkan comprenait-il aussi des territoires à l'est du golfe d'Akaba, où Ptolémée et les géographes arabes signalent une ville de Macna ? Nos données ne confirment ni ne contredisent une pareille supposition. Si Lenormant y rattache, avec la presqu'île du Sinaï, la partie inférieure de l'Arabie Pétrée, au sud d'Édom et des Nabatéens, et sur la rive orientale du golfe d'Akaba, le pays des Madianites, c'est par suite d'une fausse interprétation des marches d'Asarhaddon qu'il mène vers l'Arabie centrale.

Ce savant a néanmoins rendu un vrai service à l'assyriologie en marquant la situation de Mâkan à l'est du Wadi el-Arisch.

Outre les preuves puisées dans le récit d'Asarhaddon, il confirme encore son opinion par plusieurs autres indices. D'après les inscriptions cunéiformes, le Mâkan était, comme le Sinaï, riche en cuivre (3). Il y avait des ours,

(1) M. Tiele se range à l'avis de Lenormant dans son intéressant mémoire sur Sumer et Akkad.

(2) *Cun. Inscriptions of Western Asia*, t. II, pl. 46, l. 6, *c-d*.

(3) *Op. cit.*, t. II, pl. 51, l. 17, *c-d*.

nous ajoutons des ours vigoureux, dans le pays de Mâkan (1), et le trait lui semble convenir mieux à la presqu'île du Sinaï qu'à l'Égypte. — Le roseau de Mâkan, *qan Makkan* (2), lui rappelle les fameux roseaux marins, sûph auxquels la partie septentrionale de la mer Rouge devait son nom de Yâm-Sûph. Malheureusement le texte assyrio-accadien où l'expression se rencontre est une simple liste d'objets, sans contexte qui dise si *qan Makkan* signifie un roseau au sens propre ou quelque autre objet de forme analogue, par une métaphore assez commune. — Enfin, « l'ancien roi chaldéen Naramsin se vante d'avoir conquis le pays de Mâkan (3) à une époque où historiquement il est impossible d'admettre une conquête de l'Égypte par les gens de la Mésopotamie, tandis que c'est le moment même où Manéthon représente les rois Pasteurs fortifiant Avaris contre la menace d'une attaque des Assyriens, ce qui indique que, si ceux-ci n'envahissaient pas l'Égypte, ils arrivaient jusqu'à sa frontière. » Mais le synchronisme, affirmé gratuitement en 1879, est maintenant devenu plus que suspect. Dans l'inscription d'un cylindre récemment découvert, Nabonide, roi de Babylone, contemporain de Cyrus, prétend que Naramsin le précède de trente-deux siècles (4), en d'autres termes qu'il régnait trente-sept siècles avant l'ère chrétienne, tandis que les Pasteurs ont commencé en Égypte quinze siècles plus tard. De plus, les savants qui identifient Mâkan avec l'Égypte, seraient fondés à répliquer que pour la vraisemblance, une expédition de Naramsin au Sinaï ou à l'entrée de l'Égypte, c'est tout un. D'ailleurs le fait de la capture du roi de Mâkan et de la conquête de ses États par Naramsin, est consigné dans un texte astrologique qui n'a pas toute l'authenticité désirable. Mais fût-il légendaire, il

(1) *Op. cit.*, t. II, pl. 6, ll. 28 et 29, *c-d*.
(2) *Op. cit.*, t. II, pl. 34, ll. 52 et 53, *c-d*.
(3) *Op. cit.*, t. IV, pl. 34, n. 1, *reverse*, ll. 15-18.
(4) *Op. cit.*, t. V, pl. 64, col. III, ll. 45 et 46.

est instructif et intéressant à un autre point de vue. Il prouve que le nom de Mâkan se mêlait aux plus anciens souvenirs en Babylonie. Gudea, un autre roi chaldéen des premiers temps, affirme qu'il fit tailler une statue d'un bloc de pierre apporté du Mâkan. Ce doit être la statue même sur laquelle on lit ce détail, et qui est en diorite (1). Il y a quelque chose de plus frappant encore : la montagne de Mâkan joue un rôle dans les mythes de l'ancienne Babylonie (2).

L'ébénisterie de Mâkan était célèbre. Les listes de la bibliothèque d'Assurbanipal mentionnent les sièges ou trônes, des tables et trois autres espèces d'instruments ou meubles en bois, que fournissait le pays (3).

Nabuchodonosor emploie pour l'ornementation des temples babyloniens *l'argent*, *l'or*, *les perles*, *le cuivre*, *les tablettes de Mâkan*, *le bois de cèdre* (4).

L'écriture exprime ainsi les deux derniers termes: *bois-tablette de Mâkan* (5), *bois-cèdre*. Le mot *its*, bois, bien qu'écrit, ne se lit pas : c'est un déterminatif aphone qui parle seulement aux yeux. On ne saurait donc traduire : tablettes de bois de Mâkan et de bois de cèdre : le sens est *des tablettes de Mâkan et du bois de cèdre*. Il convenait que le mot *dup*, tablette, fût précédé du déterminatif aphone, parce que d'ordinaire il désigne les tablettes en terre cuite sur lesquelles on écrivait. Le déterminatif n'était pas toutefois d'une rigueur absolue dans un contexte si clair.

Ainsi Nabuchodonosor emploie des tablettes de Mâkan. C'est le seul usage indiqué, tandis que le cèdre, malgré sa grande valeur dans l'antiquité, se prodiguait même dans

(1) Voir Amiaud, *L'Inscription A de Gudea*, dans la ZEITSCHRIFT FÜR KEILSCHRIFTFORSCHUNG, t. I, pp. 233-255. Voir principalement pp. 236.

(2) *Cun. Inscriptions of Western Asia*, t. IV, pl. 13, ll. 16 et 17, *a*.

(3) *Op. cit.*, t. II, pl. 46, ll. 48 et 77, *e-f*. — Cf. Strassmaier, *Alph. Verzeichniss*, n. 4992.

(4) *Grande inscription de Nabuchodonosor*, col. II, l. 31 ; col. III, l. 41.

(5) Sur la lecture de ce dernier mot *Makanna*, voir Strassmaier, n. 4992.

les charpentes. Les tablettes de Mâkan, d'un bois rare, étaient sans doute appliquées ou incrustées pour rehausser une matière moins précieuse. Les bords du golfe d'Akaba ne fournissent pas que nous sachions de bois si remarquable. En outre, un produit dont le Mâkan avait le monopole, devait manquer aux contrées voisines. Tout cela indique une essence que les marins de la mer Rouge allaient chercher au loin. N'est-ce pas à son commerce et à son industrie que le Mâkan devait sa réputation ? Lorsque Salomon et Hiram envoyèrent leurs flottes à Ophir pour en rapporter l'or et le bois de santal, firent-ils autre chose que suivre une voie ouverte et développer à leur profit un commerce préexistant ?

Les inscriptions parlent de même des vaisseaux, des sièges et des tables de Milukhkha (1). Ce pays était également renommé pour la pierre précieuse dite de *samtum* (2). On ignore, il est vrai, si ce produit y était indigène ou si le commerce l'y amenait. Le nom signifie *pierre bleue* et désigne la turquoise, à en croire Lenormant. M. Fried. Delitzsch le traduit *pierre grise* ou *pierre brune* avec plus de probabilité, car l'ours a quelquefois la couleur indiquée et il est peu probable qu'il y ait jamais eu des ours bleus.

Le Milukhkha s'étendait sur les bords du Wadi el-Arisch et le rivage de la Méditerranée à l'entrée de l'Égypte:

Car, premièrement, Asarhaddon qui va à Rhaphia, au bord du ruisseau d'Égypte, et se détourne ensuite au sud-est, vers le Mâkan, sans franchir le wadi, touche le Milukhkha (ligne 11).

Ensuite, le roi d'Azot, Yamani, vaincu par Sargon, « s'enfuit à la frontière (*littéralement*, au bord) de Mutsur (Égypte), qui est à la limite de Milukhkha (3). » Dans le

(1) *Cun. Inscr. of Western Asia*, t. II, pl. 46, ll. 7, *c-d* ; 49, *e-f* ; 78 *e-f*. Cf. Strassmaier *ibid.*

(2) *Op. cit.*, pl. 51, l. 17 *a-b*,

(3) *Fastes*, ll. 101-103.

même récit Sargon dit que le Milukhkha est une *région inaccessible* (1) et Asarhaddon explique la chose, quand il dépeint le Milukhkha comme une contrée dépourvue d'eau.

Lenormant commet sur ce passage une erreur de conséquence. Il traduit : Yamani s'enfuit *au delà de l'Égypte*, et comme il rejette l'identification du Milukhkha avec Méroé ou l'Éthiopie, il le place forcément à l'ouest de l'Égypte dans « l'extrémité la plus occidentale du Delta, » il l'identifie, avec le nome libyque « ou la Marmarique des géographes classiques. » « C'est, ajoute-t-il, le pays par excellence des lacs salés, le pays du sel et du natron, et je crois que c'est à cause de cela que les Sémites du voisinage lui auront donné le nom dont les Accads et les Assyriens après eux ont fait Melukhkha, car il me paraît bien difficile de ne pas rapprocher ce nom de *Mélakh*, sel. » Il cite à l'appui de son opinion l'autorité toujours très grande de M. Oppert : « Je suis en mesure d'affirmer, écrit-il, que M. Oppert, le premier auteur de l'explication par Méroé, ne l'admet plus aujourd'hui et considère Melukhkha comme la Lybie. »

Néanmoins les preuves alléguées par Lenormant en faveur de l'identité du Milukhkha et de la Marmarique sont illusoires.

Inutile de dire, en effet, que nous rejetons la traduction *ana itî Mutsur* = *au delà de l'Égypte*, puisque nous avons interprété *au bord de l'Égypte*. Le sens proposé par nous trouve sa justification dans les mots d'Asarhaddon : *Rapikhi ana itî mat Mutsur* = Rapikhi *au bord* du ruisseau d'Égypte, et en deçà par rapport aux Assyriens, puisque Rapikhi, c'est-à-dire Rhaphia au jugement de tous, y compris Lenormant, se trouvait sur la rive orientale du Wadi el-Arisch. Il est vrai que Lenormant a lu, d'après une modification conjecturale du texte fautif de M. Boscawen, *Rapikhi ana ititi* (forme féminine de *itî*) *mat Mutsur* = Rapikhi aux

(1) Ligne 111, *Asar la ari*. Sur le vrai sens de l'expression voir Guyard *Notes de lexicographie assyrienne*, nn. 37 et 63.

frontières d'Égypte, mais si sa lecture était exacte, le sens de *ana itî* ou *ana ititi*, *au bord*, et par conséquent *en deçà* dans notre texte, serait encore plus évident. Car Rhaphia est plus en deçà de l'Égypte que du Wadi el-Arisch pour les Assyriens.

L'explication de *Milukhkha* ou *Melukha* par terre saline est fort plausible et nous plaît beaucoup ; nous la confirmerions même par l'analogue hébraïque *ghê mèlakh*, la vallée de sel, au sud de la mer Morte, mais elle convient parfaitement aux parages de Péluse et à la région du Wadi el-Arisch, où le sel abonde.

Enfin, la thèse de Lenormant est en contradiction formelle avec son propre commentaire du récit qui nous occupe.

D'après lui, et nous sommes en général de son avis, arrivé à Rhaphia, Asarhaddon tourne à l'est en s'éloignant de l'Égypte ; il se serait avancé dans cette direction au delà de l'Idumée et de Pétra. Mais comment se fait-il alors qu'Asarhaddon soit allé en Milukhkha, si le pays ainsi nommé confine à la Lybie. Car Asarhaddon dit expressément qu'il a été en Milukhkha : « Du pays de Mutsur, je fis venir mes tentes (mes troupes) : *je dirigeai la marche sur le pays de Milukha*, 30 kasbu-qaqqar depuis Apku... jusqu'à Rapikhi. » Il faudrait que de Rhaphia, le roi de Ninive fût allé jusqu'à l'angle nord-occidental du Delta ; qu'il eût repassé les branches du Nil et le ruisseau d'Égypte pour courir ensuite toujours vers l'est jusqu'au delà de la mer Morte et du golfe d'Akaba !... Les mots soulignés ont évidemment échappé à Lenormant.

Lenormant publia en 1879 ses considérations sur le Milukhkha, telles qu'il les avait écrites deux années auparavant, à part une addition des plus malheureuses en forme de post-scriptum. A la lecture généralement adoptée Milukhkha (Milukha, Milukh, suivant les passages), il substitua *Kislukha*. Il retrouvait ainsi dans les documents cunéiformes les Kisloukhim, une tribu égyptienne nommée

au chapitre X de la Genèse. La fausseté de la nouvelle lecture fut bientôt démontrée. M. Fried. Delitzsch observa en effet que si la première syllabe de *X-lukh-kha* est exprimée dans les textes par un signe de valeur normale *mi* et de valeur possible *kis*, elle l'est également par une autre lettre qui a d'ordinaire la première valeur et n'est pas susceptible de la seconde. Or il faut une lecture commune pour deux caractères exprimant une même syllabe dans un mot donné, et celle-ci, dans le cas présent, est nécessairement *mi*.

Le Milukhkha, que nous continuons à nommer ainsi et à placer au nord-est de l'Égypte, avait quelque importance : ses troupes vont affronter les Assyriens en Palestine sous Sennachérib. Elles marchent, il est vrai, avec celles de l'Égypte ; mais elles forment un contingent respectable.

« Les gens d'Amgarruna (Ekron, Accaron), dit Sennachérib, appelèrent les rois de Mutsuri, et les hommes d'arc, de cheval et de char du roi de Milukhkhi, troupe innombrable, et ceux-ci allèrent à leur secours. Ils se rangèrent en bataille et firent avancer leurs troupes contre moi en face d'Altaqu. Je les mis en déroute (1). »

Comment expliquer l'existence d'un pareil royaume sur les bords du lac Sirbonis et du ruisseau d'Égypte ? Strabon résout peut-être la difficulté. Il nous apprend en effet qu'avant la fondation d'Alexandrie, Rhinocolura, à l'embouchure de l'Arisch, était la principale place de commerce de l'Égypte, qu'on y transportait les produits de l'Arabie, et que les marchandises s'écoulaient de là dans les contrées voisines. Rhinocolura était encore un marché important au premier siècle de notre ère (2). Strabon appelle Rhinocolura une ville phénicienne et les vaisseaux de Milukhkha, célèbres chez les Assyriens, révèlent un peuple trafiquant par mer. Dans ces conditions, le royaume de Milukhkha se conçoit mieux que les cités si florissantes de Pétra

(1) *Prisme de Taylor*, col. II, ll. 73-79.
(2) Strabon, XVI, IV, 24.

et de Palmyre dans les déserts d'Asie, mieux que Port-Saïd, une création invraisemblable, qui menace de ruiner Alexandrie, comme celle-ci a ruiné Rhinocolura (1).

L'opinion généralement reçue, d'après laquelle Mâkan et Milukhkha seraient identiques à Mutsur et à Kûsu, Égypte et Éthiopie (Nubie), repose sur le récit de la première campagne d'Assurbanipal en Égypte. Le passage mérite donc d'être transcrit.

« Dans ma première expédition, j'allai au pays de Milukhkha et de Mâkan. Tarqû, roi de Mutsur et de Kûsi, qu'Assurakhiddin, roi d'Assur, le père qui m'a engendré, avait défait, et dont il avait soumis le pays, le même Tarqû oublia la puissance d'Assur, d'Istar et des grands dieux mes maîtres. Il eut confiance dans ses propres forces, il marcha contre les rois que le père qui m'a engendré avait établis gouverneurs en Mutsur, (il marcha) pour faire la guerre, piller et s'emparer de Mutsur; il s'avança contre eux et s'établit à Mimpi (Memphis), ville que le père qui m'a engendré avait prise.

« Un rapide messager vint à Ninive et me raconta (ces choses). En présence de ces faits, mon cœur soupira et mon foie gémit. Je levai mes mains, j'invoquai Assur et Istar l'assyrienne. Je convoquai les troupes dont Assur a confié le commandement à ma main ; je dirigeai la marche sur Mutsur et Kûsi. Au cours de mon expédition, 22 rois du littoral de la mer, de l'intérieur de la mer et du bord de la mer, serviteurs qui m'étaient soumis, apportèrent leur riche tribut en ma présence et me baisèrent les pieds. Ces rois, ainsi que leurs troupes et leurs vaisseaux, je les fis aller avec mon armée au secours des rois mes serviteurs soumis, gouverneurs du pays de Mutsur. Je marchai rapidement. J'allai jusqu'à Kar-Bâniṭi.

« Tarqû, roi de Mutsur et de Kûsi, apprit au milieu du

(1) Voir Élisée Reclus, *Nouvelle géographie universelle*, t. X, p. 591.

Mimpi (Memphis), la marche de mon armée (*littéralement* de mon expédition) : il envoya ses hommes de guerre à ma rencontre pour en venir aux mains et combattre. Par le secours d'Assur, de Bel, de Marduk, les grands dieux mes seigneurs, qui marchent à côté de moi, je défis son armée dans une bataille livrée en vaste plaine. Tarqû apprit dans la ville de Mimpi la défaite de son armée. Le prestige d'Assur et d'Istar le frappa : il retourna en arrière ; il fut épouvanté de l'éclat de ma royauté (éclat) dont m'ont revêtu les dieux qui sont la gloire du ciel et de la terre. Il quitta la ville de Mimpi et il s'enfuit dans la ville de Nih (Thèbes). Je pris cette ville, j'y fis entrer mes troupes et les y établis. »

Assurbanipal raconte alors qu'il remit dans leur dignité les vingt princes égyptiens ses vassaux, dépossédés par Tarqû. Il termine ainsi l'histoire de la campagne :

« Je réorganisai le pays de Mutsur et le pays de Kûsu, que le père qui m'a engendré avait conquis. J'y mis des gardes plus fortes qu'auparavant et je resserrai les liens de la soumission. Je retournai sain et sauf à Ninua (Ninive), avec un grand butin et de pesantes dépouilles (1). »

Sur ce récit, on a édifié le raisonnement suivant : Assurbanipal assigne comme but de son expédition Mâkan et Milukhkha, et puis il dit qu'il a été en Mutsur et en Kûsu, c'est-à-dire, en Égypte et en Éthiopie. D'où l'on conclut : Mâkan-Milukhkha = Mutsur-Kûsu = Égypte-Éthiopie.

Il faut convenir que la démonstration a une grande force, si le rapport officiel dit en réalité qu'Assurbanipal a été en Mutsur et en Kûsu.

Lenormant échappe difficilement, pour son compte, à l'étreinte de ce raisonnement.

« Le roi d'Assyrie, dit-il, en indiquant sa marche, parle d'abord des provinces qui, dans l'empire du monarque son adversaire, se présentaient d'abord à ses coups ; puis un

(1) *Cylindre A de Rassam*, col. I, ll. 52-117.

peu plus loin, il se sert d'une expression plus générale, en disant qu'il s'est dirigé sur l'Égypte et l'Éthiopie. Supposons un document où le duc de Wellington, parlant de la campagne de 1815, dirait : *Je marchai en Belgique contre Napoléon, empereur des Français. Il avait repris le trône d'où l'Europe l'avait chassé l'année précédente. J'attaquai la France ;* faudrait-il en conclure que la Belgique est la France ? En réalité le prisme d'Assour-ban-habal (Assurbanipal) ne dit rien de plus positif. »

C'est trop atténuer la portée du récit cunéiforme. Mais ne se récriera-t-on pas si de notre côté, nous prétendons que, sans suivre ses soldats jusqu'au bout, Assurbanipal s'est attribué tout l'honneur de la guerre, en s'identifiant avec eux ? Cependant rien n'est plus vrai. Qu'on lise pour s'en convaincre un second récit qui présente les faits sous un jour tout autre, sans les résumer dans une expédition en Mâkan et en Milukhkha.

« (Ayant appris l'invasion de l'Égypte par Tarqû) au turtan, aux préfets, ainsi qu'aux soldats à eux soumis, j'envoyai promptement l'ordre d'aller au secours des rois, les préfets (d'Égypte), mes sujets soumis ; je leur fis prendre le chemin de l'Égypte. Ils se mirent promptement en marche et gagnèrent la ville de Kar-Bâniti. Tarqû, roi de Kûsi, qui apprit la marche de mon armée, appela ses troupes pour en venir aux mains et combattre avec moi ; il les rangea devant mon armée. Par la protection d'Assur, de Sin, les grands dieux mes seigneurs, qui marchent à côté de moi, ils (mes généraux) le défirent dans la plaine, ils firent tomber sous les armes les hommes de son armée. Quant à lui, il fut en proie à la frayeur et à l'épouvante : il retourna en arrière. Il sortit de Mimpi sa ville royale, sa place forte. Pour sauver sa vie il monta sur un bateau ; il abandonna ses tentes, il s'enfuit seul et entra dans Nih. Mes soldats s'emparèrent de tous les vaisseaux de *qarabi* (?) qui étaient

avec lui. Un messager vint me dire ces bonnes nouvelles. Je joignis à mes troupes puissantes et j'envoyai pour chasser Tarqû de Mutsur et de Kûsi, les préfets, les gouverneurs, les rois d'au delà du fleuve (de la rive droite de l'Euphrate), qui étaient tous mes serviteurs et mes sujets, avec leurs troupes et leurs vaisseaux, ainsi que les rois de Mutsur, mes serviteurs et mes sujets, avec leurs troupes et leurs vaisseaux. Ils allèrent vers Nih, la forteresse de Tarqû, roi de Kûsi, marche d'un mois et dix jours. Tarqû apprenant que mon armée s'avançait, quitta Nih, sa forteresse, passa le fleuve Yarû et occupa une position fortifiée de l'autre côté (1). »

Ainsi, pour avoir été en Mâkan et Milukhkha, Assurbanipal n'a pas été en Mutsur et en Kûsi. Car il est clair par la seconde version qu'il n'a pas atteint Kûsi. De ce chef déjà, l'identité des deux couples est problématique.—Il n'a pas vu Mimpi, Memphis, à l'angle méridional du Delta, puisque la nouvelle de la défaite de Tarqû et la prise de Mimpi, qui en est la première conséquence, lui est annoncée par un courrier, et qu'ensuite il se contente de diriger les opérations de loin, sans indiquer un pas en avant.— A-t-il mis le pied en Mutsur ? On se permet d'en douter, parce qu'il ne reste plus aucune raison d'identifier Mâkan avec Mutsur, ni Milukhkha avec Kûsi, et qu'Assurbanipal affirme simplement qu'il a été en Mâkan et en Milukhkha. Assurbanipal est resté aux frontières d'Égypte et de Palestine. En effet, du lieu où il apprend la nouvelle de sa victoire et d'où il dirige les opérations, son arrière-garde atteint Nih ou Thèbes (Karnak) *en quarante jours par des chemins difficiles*. Ces circonstances méritent l'attention.

Puisque les Assyriens sont maîtres du pays et qu'ainsi les obstacles qui retardent la marche tiennent au terrain, il faut comprendre dans la distance parcourue le désert du nord-est. Car le long du Nil, à partir de Memphis (Le

(1) Smith, *Assurbanipal*, pp. 38-41, ll. 11-32.

Caire),il n'y avait plus de difficulté spéciale. Ensuite, malgré la lenteur des premières étapes, en quarante jours, on fit sans doute un assez beau chemin. De là, la nécessité de reculer le point de départ vers le nord. Si on le place entre Péluse et l'embouchure du Wadi el-Arisch, les alliés d'Assurbanipal ont parcouru en moyenne dix-huit kilomètres par jour. Serait-il vraisemblable de supposer moins ? Posté au lieu indiqué, Assurbanipal communiquait aisément avec l'Asie et l'Égypte, soit par terre soit par mer.

La non-identité des deux termes Milukhkha et Kûsi se déduit encore des titres qu'Asarhaddon se donne : *sar mat Mutsur*, *kamû sar Milukh* (1), c'est-à-dire, « roi d'Égypte, celui qui fait prisonnier le roi de Milukh (1). » Le seul roi de Kûsu avec lequel Asarhaddon eut des démêlés, est Tarqû, et il ne l'a pas fait prisonnier, ainsi qu'il ressort des récits d'Assurbanipal. Or on devrait l'admettre, si Milukh (ou Milukhkha) et Kûsi étaient tout un.

Relevons encore l'erreur de ceux qui cherchent Kar-Bâniti, la ville près de laquelle le roi d'Éthiopie fut défait, à l'angle nord-occidental du Delta et l'identifient avec Karbana ou Karba, l'Héracléum de la période macédonienne, à l'embouchure de la branche Canopique du Nil. Dans cette supposition, les Assyriens, qui avaient pour objectif principal Memphis et Thèbes, auraient traversé de l'est à l'ouest, toutes les branches du Nil, tous les marais du Delta, et se seraient concentrés dans la partie la plus reculée de la basse Égypte. Il faudrait en outre qu'Assurbanipal eût suivi ce chemin avec l'arrière-ban de son armée, alors que Tarqû en déroute avait évacué Memphis et se repliait sur Thèbes. Tout indique au contraire que Tarqû essaya d'arrêter l'ennemi à l'entrée de l'Égypte, et qu'il livra bataille à l'est du Delta, d'autant plus que la vaste plaine où se déployèrent les deux armées répond mal au site d'Héracléum. On placera par conséquent Kar-

(1) Layard, *Inscriptions*, pl 19, n° 1, l. 5.— Cf.Delitzsch,*Paradies*, p. 308.

bâniti en deçà de Memphis par rapport à la Palestine, par où venait Assurbanipal. Le nom est assyrien, comme G. Smith l'a reconnu, et signifie *forteresse de Bâniti*, ou plutôt de la déesse Bâniti, pour rendre tout ce que l'écriture cunéiforme exprime. On a déjà remarqué que l'usage local ne ratifiait point ces noms nouveaux qui flattaient les Assyriens autant qu'ils humiliaient les nations vaincues. Ainsi nous ne perdrons pas notre temps à chercher des vestiges de Kar Bâniti dans la nomenclature égyptienne, surtout à chercher un terme de comparaison en dehors du chemin tracé par les relations d'Assurbanipal.

C'est principalement en Égypte que les Assyriens s'étaient laissés aller au plaisir de changer les noms. Assurbanipal l'atteste dans un fragment instructif.

« Assurakhiddin (Asarhaddon), roi d'Assur, le père qui m'a engendré, marcha (sur Mutsur) et y entra. Il défit Tarqû roi de Kûsi et dispersa son armée. Il conquit Mutsur et Kûsu, et en enleva des dépouilles sans nombre; il fut maître de toute cette contrée, et il l'annexa à l'empire d'Assur. Il changea les anciens noms des villes et leur créa des appellations nouvelles (1). »

L'opération eut si peu de succès qu'Assurbanipal lui-même, énumérant les principales villes égyptiennes, emploie les désignations locales pour être compris à Ninive. Il se sert seulement en un endroit de l'assyrien *Kar-bil-matâti*, *forteresse du seigneur des contrées* (du seigneur du monde), au lieu de l'égyptien Saï (Saïs), qui se lit dans un passage parallèle (2).

L'usage plus constant du nom assyrien Kar-Bâniti s'explique par le rôle particulier de cette place. Tarqû ne s'était pas emparé de Kar-Bâniti, et il s'arrête en deçà quand il va à la rencontre des Assyriens. L'armée d'Assurbanipal au contraire y parvient sans difficulté et passe au delà sans éprouver de résistance. Car la bataille

(1) Smith, *Assurbanipal*, pp. 34, 35.
(2) *Op. cit.*, p. 45, l. 51.

se donne entre Kar-Bâniti et Memphis. D'après tous les indices, Kar-Bâniti était une clef à l'entrée de la vallée du Nil, une forteresse occupée à demeure, d'où les Assyriens surveillaient la conduite des petits rois d'Égypte, vassaux de Ninive : c'était comme une ville assyrienne.

Kar-Bâniti, supposé qu'Assurbanipal s'y soit rendu, se placera en Mâkan ou en Milukhkha, puisque le roi d'Assyrie n'a pas atteint le Mutsur dans sa première campagne, et plutôt en Milukhkha sur la Méditerranée qu'en Mâkan sur la mer Rouge, parce que le rivage de la grande mer était la route ordinaire des armées qui passaient de Syrie en Égypte et vice-versa. Nous chercherions Kar-Bâniti, comme nous l'avons dit, à l'est de Péluse, dans les parages du Wadi el-Arisch ou du lac Sirbonis.

Assurbanipal rencontre le Mâkan aussi bien que le Milukhkha sur le chemin de l'Égypte, et le fait s'accorde difficilement à première vue avec la situation relative des deux pays telle que nous la concevons. Ne serait-ce pas que leurs limites étaient indécises dans le désert, ou qu'ils ne faisaient qu'un politiquement ? La seconde hypothèse se fonderait sur ce que les trois prédécesseurs immédiats d'Assurbanipal : Sargon, Sennachérib et Asarhaddon, mentionnent des rois de Milukhkha, tandis qu'ils ne parlent point de rois de Mâkan. Mais quelque idée qu'on se fasse là-dessus, la non-identité de ces deux provinces d'une part, et de l'Égypte et de l'Éthiopie de l'autre, reste démontrée.

§ 2. *L'Égypte et l'Éthiopie.*

Les documents d'Assurbanipal ajoutent peu aux notions de géographie égyptienne antérieures à leur découverte. Mais la liste des vingt rois et villes soumis à Ninive dans la vallée du Nil a permis de rapprocher beaucoup de noms obtenus par l'assyriologie des formes indigènes révélées par l'étude des hiéroglyphes. La coïncidence des lectures

parallèles fut très utile en un temps où quelques personnes se défiaient encore des résultats généraux de l'assyriologie, et aujourd'hui même, ces rapprochements ne sont pas dépourvus d'intérêt.

Nous transcrivons la liste assyrienne.

« Nikû, roi de Mimpi et de Sai,
Sarludari, roi de Tsihinu,
Pisankhuru, roi de Natkhû,
Pakruru, roi de Pisabtu,
Bukkunannihpi, roi de Khatkhiribi,
Nakhki, roi de Khininsi,
Butubisti, roi de Zahnu,
Unamunu, roi de Natkhû,
Kharsiyaisu, roi de Zabnuti
Buaima, roi de Pindidi,
Susinqu, roi de Pusiru,
Tabnakhti, roi de Punubu,
Bukkunannihpi, roi d'Akhni,
Iptikhardisu, roi de Pikhattikhurunpiki,
Nakhtikhuruansini, roi de Pisabdiha (*variante*, Pisabdinuti),
Bûkurninip, roi de Pakhnuti,
Tsikhâ, roi de Siyautu,
Lamintu, roi de Khimuni,
Ispimathu, roi de Taini,
Matimianhki, roi de Nih (1). »

Parmi les noms de villes, trois sont certainement nouveaux ; Pikhattikurunpiki, Pisabdiha ou Pisabdinuti et Pakhnuti : mais de simples noms apprennent peu de chose. Les autres étaient connus par les inscriptions égyptiennes, les géographes classiques et différentes sources. Nous résumons les rapprochements déjà présentés d'une manière succinte, le plus souvent d'après M. Brugsch, par M. Fried. Delitzsch.

(1) *Cylindre A de Rassam*, col. I, ll. 90-109.

Mimpi, en égyptien *Men-nefer*, en grec Μεμφις, copte *Membe*, sur le Nil, au-dessus du Delta, une des capitales de l'Égypte.

Sai, en égyptien *Saï-t* ou *Sau*, grec Σαΐς, arabe *Sa el-Hagar*, dans le Delta occidental, sur la branche Canopique du Nil, une des capitales de l'Égypte. — Les Assyriens tentèrent de changer le nom de Saït en celui de *Kar-bil-matâti*, forteresse du maître des contrées.

Tsihinu, variante *Tsahnu*, en égyptien *Tsan-t*, grec Τάνις, hébreu *Tsoan*, arabe *Tsân*, dans le Delta oriental, à l'ouest de la branche Pélusiaque, sur un bras secondaire du Nil, une des capitales de l'Égypte. L'identification de Tsahnu avec Tanis est proposée par M. Fried. Delitzsch, tandis que G. Smith, Haigh, Brugssh retrouvent Tanis dans Zahnu, nommé en septième lieu. L'opinion de M. Delitzsch est la plus plausible. Tsahnu, qui joue un rôle très important dans la révolte de l'Égypte après la première campagne d'Assurbanipal, doit avoir été une des grandes villes du pays.

Natkhu, en égyptien *N-atkhu* (*n* est l'article), les Marais, grec Ναθώ, Νεουτ, dans le Delta oriental, à l'ouest de la branche Pélusiaque.

Pisabtu, a été rapproché de l'égyptien *Persepet*, nom d'une ville située dans le Delta au sud de Tanis.

Khatkhiribi, égyptien *Khattakherab*, grec Αθριδίς, dans le Delta méridional, sur la branche Sébennytique, la branche principale du Nil. — Les Assyriens voulurent remplacer le nom de Katkhiribi par celui de *Limir-issak-Assur*, c'est-à-dire, *qu'il brille le représentant d'Assur*.

Khininsi, en égyptien *Khenensu*, copte *Hnens*, hébreu *Khanès*, dans l'Égypte centrale, au sud de Memphis, sur la rive gauche du Nil.

Zahnu, identifié avec Tanis par G. Smith, Brugsch et Haigh. Voir plus haut *Tsahnu*.

Zabnuti, en égyptien *Tebneter* ou *Tebnuti*, grec Σεβεννός, dans le Delta, où elle donne son nom à la branche Sébennytique du Nil.

Bindidi ou *Pindidi*, égyptien *Baneblet*, grec Μένδης, dans le Delta, à l'est et à peu de distance de Sébennys.

Pusiru, en égyptien *Pe(r)usiri* ou *Peusiri*, copte *Busiri*, grec Βουσιρίς, dans le Delta, entre Mendès et Athribis.

Punubu, en égyptien *Pernub* ou *Penub* ; en grec, un autre nom, Μώμεμφις, mais d'origine égyptienne. Sur le canal qui joint la branche Canopique au lac Marea.

Akhni ou (*Ikhni*, *Ukhni*), d'après M. Brugsch, *On* du nord. L'identification est rejetée à bon droit par M. Fried. Delitzsch, *On* correspondant beaucoup mieux à *Unu*, qui se présentera dans la suite.

Siyautu, en égyptien *Saautt*, la Λυκόπολις des Grecs, aujourd'hui *Siut*, à peu près à mi-chemin entre Memphis et Thèbes.

Khimuni, en égyptien Khemenu, grec Ἑρμόπολις, au nord de la précédente.

Taini, en égyptien *Tini*, plus tard *Abud*, grec Θύνις, Θίνις, Θίς, Ἄϐυδος, dans la haute Égypte, entre Siut et Thèbes.

Nih « Nih est sans doute Thèbes dit M. Brugsch. Dans les listes des nomes (provinces de l'Égypte) *Nen*, *Ne* ou *Ni* isolé désignent souvent la grande capitale. » En hébreu, *Nô* ou *Nô-Ammon*, que les prophètes comparent à Ninive, en grec Διόσπολις. Nih joue dans les guerres d'Assurbanipal un rôle qui confirme son identification avec Thèbes.

Le Nil est désigné sous le nom de *Yarû*, en égyptien *Aur*, copte *Yuro*, hébreu *Yeör*.

L'importance de Nih se révèle encore dans l'histoire d'une seconde campagne d'Assurbanipal en Égypte (1).

Ce récit qui a beaucoup d'analogie avec le précédent, en éclaircit les données et les complète par de nouveaux détails.

Après la mort de Tarqû, qui suivit de près sa défaite, « Urpamani, fils de Sabaku, s'assit sur son trône royal. Il

(1) Même cylindre, Col. II, ll. 28-48.

prit pour place forte la ville de Nih et la ville d'Unu. Il rassembla ses forces et convoqua ses troupes pour combattre mes soldats, les fils du pays d'Assur, qui étaient à Mimpi. Il bloqua ces gens et s'empara de leurs issues. Un messager rapide vint me le dire. »

Unu, en égyptien *On*, ville qui ne fait qu'un avec Nih, et d'où le roi d'Éthiopie marche à la conquête de Memphis, n'est pas le On au sud-est du Delta, en grec Ἑρμοπολις, mais le On sur la rive gauche du Nil en face de Thèbes, en grec Ἑρμωνθίς.

Memphis tomba aux mains d'Urdamani. Car Assurbanipal reprend immédiatement comme suit :

« Dans ma deuxième campagne, je dirigeai la marche sur le pays de Mutsur et le pays de Kûsi. Urdamani apprit la marche de mes troupes, (il apprit) que je foulais le territoire de Mutsur. Il quitta Mimpi, et pour sauver sa vie se réfugia dans Nih. Les rois, les lieutenants, les gouverneurs que j'avais établis en Mutsur, vinrent au devant de moi et me baisèrent les pieds. Je me mis en chemin à la poursuite d'Urdamani : j'allai jusqu'à Nih, sa forteresse. Il vit l'approche de mon armée et quitta Nih. Il s'enfuit vers la ville de Kipkipi. »

Les hommages rendus au roi d'Assyrie par des hommes d'un si haut rang ne sont probablement pas de ceux qu'il recevait par procuration : il a donc été en personne jusqu'aux frontières d'Égypte pour le moins. A-t-il poussé jusqu'à Nih, Thèbes, comme il le dit en toutes lettres ? La relation parallèle, déjà cité dans l'étude de la première campagne, répond à la question.

« Tarqû..... accomplit ses destinées. Urdamani, fils de sa femme, s'assit sur son trône et gouverna le pays. Il se fortifia dans la ville de Nih, et rassembla ses forces. Il fit marcher ses troupes et se mit en chemin pour engager combat et bataille avec mon armée. Par la protection d'Assur, de Sin, et des grands dieux mes maîtres, ils (mes généraux) engagèrent une bataille en vaste plaine et dispersè-

rent son armée. Urdamani s'enfuit seul et entra dans Nih, sa capitale. Ils allèrent à sa poursuite jusque dans Nih. Ils prirent cette ville dans sa totalité et passèrent sur elle comme la tempête. »

Suit la description du pillage, qui se termine ainsi :

« Ils revinrent sains et saufs à Ninua (Ninive), et me baisèrent les pieds. »

Assurbanipal n'avait donc pas vu Thèbes : les équivoques de la première relation sont flagrantes. Il est néanmoins dit en termes qui excluent tout doute qu'Urdamani était maître de Memphis et qu'il s'y trouvait quand les Assyriens s'approchèrent de l'Égypte. Par la seconde version citée, on voit qu'il alla à leur rencontre, en avant de Memphis, cela s'entend, et qu'ainsi la bataille eut lieu assez près de l'isthme de Suez. On y lit en outre que les Assyriens franchirent la distance entre le champ de bataille et Nih en quarante jours, tout juste comme après l'engagement décisif dans la guerre précédente. L'identité des deux mesures prouve qu'alors aussi on en était venu aux mains à l'entrée de l'Égypte, comme on l'a déjà déduit par le calcul des marches.

L'énumération du butin de Nih est remarquable.

« Mes mains prirent cette ville dans sa totalité. Je pris l'argent, l'or, les perles (1), tout l'ameublement (ou le dépôt) de son palais (du palais d'Urdamani) ; des étoffes de *birmi* et de *kitu*, de grands chevaux, la population mâle et femelle. J'enlevai de leur base, à la porte d'un temple, et je pris pour le pays d'Assur, deux grands *timmi* ouvrages taillés de *zahhali* et d'*ibbi*, du poids de 2500 talents (75 000 kilogrammes). Je fis prévaloir mes armes sur Mutsur et Kûsi ; j'y accomplis de grandes actions. Je retournai sain et sauf, les mains pleines, à Ninua, ma capitale. »

Aux objets mentionnés, le second rapport ajoute « des

(1) *Nisiqtu*. Sur le sens du mot voir Haupt, *Beiträge zur Assyrischen Lautlehre*, p. 105, note 4.

pagi et des *uqupi* (animaux), nourrissons de leurs montagnes (des montagnes de l'Égypte). »

La place occupée par les *timmi* rappelle les colosses en pierre qu'on voyait si souvent à l'entrée des temples dans l'ancienne Égypte ; les noms de matière conviennent au marbre et au granit. *Zakhali* signifie le brillant, et *ibbi* le pur. A Babylone, Nabuchodonosor parle de taureaux gigantesques en *zakhali* à la portes des temples : ces sortes d'ornements étaient toujours en pierre, et c'est pour ce motif que nous n'avons pas fait de *zakhali* un métal, interprétation proposée par d'autres. — Les deux colosses enlevés sont modestes en leur genre, puisqu'il s'en est trouvé de nos jours pesant jusqu'à un million de kilogrammes. Les Assyriens, qui avaient le choix, reculèrent devant les difficultés du transport.

M. Schrader propose pour *uqupi*, qu'il rapproche de l'hébreu *qûp*, le sens de singe, animal souvent représenté sur les monuments anciens de l'Égypte.

Nous retrouvons ici le *pagu*, animal terrestre qu'on a vu figurer au tribut de Tyr et du Patinu. Assurbanipal l'indique comme propre à l'Égypte et vivant dans les montagnes. Serait-ce un oiseau, l'ibis, l'oiseau par excellence des bords du Nil ? On a vu qu'Assurnatsirpal entretenait des pâgi comme animaux curieux dans son parc de Kalakh, et qu'il nomme le pâgu après un grand oiseau que nous croyons être l'autruche. Mais pâgu ne se rencontre pas accompagné du signe déterminatif de la classe des oiseaux, bien qu'il se lise au moins cinq fois dans les inscriptions (sous les formes pagî, pagut, pagutu).

Sans aller jusqu'au Kûsu, les Assyriens s'en approchèrent dans la seconde expédition. Tarqû, forcé précédemment d'abandonner Thèbes, s'était contenté de s'éloigner un peu et d'occuper une position fortifiée sur la rive gauche du Nil tandis qu'Urdamani s'enfuit jusqu'à Kipkipi, (même nom en égyptien), capitale de l'Éthiopie. Les Assyriens, la seconde fois, s'emparent de Nih ou Thèbes *dans sa totalité*,

c'est-à-dire, pour donner un sens à l'expression, avec Unu, sur la rive gauche du Nil, dont les mémoires d'Assurbanipal font une annexe de Nih.

Les Assyriens ne poursuivirent pas Urdamani au-delà de l'agglomération de Thèbes : ils ne touchèrent jamais la frontière d'Éthiopie. Quand les scribes d'Assurbanipal affirment que leurs maîtres ou ses armées se distinguèrent par leur exploits en Mutsur et en Kûsu, ils considèrent les deux pays comme faisant un sous le sceptre de Tarqû ou d'Urdamani. Car ils ne font pas difficulté de dire *Tarqû roi de Mutsur et de Kûsu*, bien qu'ils le donnent pour usurpateur, comme les historiographes de Sennachérib accordent le titre de roi de Kardunias ou de roi de Babilu à Mérodach-Baladan et à Suzub aussi longtemps qu'ils exercent le pouvoir de fait, quoique ils leur refusent tout droit au trône en Babylonie.

Nous nous arrêtons ici ; l'Égypte est le terme que nous nous sommes prescrit dans notre seconde étude de géographie assyrienne.



TABLE DES MATIÈRES.

236. — Bruxelles, Maison Vromant, imprimeur-éditeur, rue de la Chapelle, 3.





